

# SPIRITUS

---

***dans le respect de la diversité***

***Annoncer l'Évangile***

***Dire la foi***

*dans le respect de la diversité*


---

Michaël Amaladoss	Proclamer l'Évangile	347
François Marty	Dire la foi dans la diversité des langues	356
Jorge Villalpando	Un langage de la foi qui se cherche	366
Elias Mwebembezi	Un tournant dans ma vie missionnaire	374
Dennis Gira	Heurts des cultures et des croyances	381
Henri-Jérôme Gagey	De l'héritage à la proposition	389
Cristian Tauchner	Radio et évangélisation	398
Gérard Demeerseman	Témoins en terre d'islam	407
Alex Gillet	L'Esprit dans l'annonce de la foi	414

---

**chronique**

Maurice Cheza	Un bilan du synode africain ?	425
Léon Debruyne	un livre à lire	438
	notes bibliographiques	444
	informations	452
	tables du volume XXXVII	456

*Proclamer l'Évangile aujourd'hui suppose plus que jamais une fidélité inconditionnelle à l'Esprit de Jésus présent tout au long de l'histoire de l'Église, vivant au cœur des baptisés dépositaires et responsables de l'annonce, précédant aussi les missionnaires partout où Il les appelle à témoigner.*

*La nécessaire fidélité aux situations religieuses, culturelles, sociales qui caractérisent un endroit donné fera que l'annonce y sera tantôt une simple présence aimante et silencieuse, tantôt gestes et/ou paroles proposant humblement la foi « comme une proposition parmi d'autres », mais toujours respect profond pour le vécu des gens, ce qui n'empêche pas une certaine forme de contestation, et un appel persistant au dialogue vrai.*

*En cette fin du xx<sup>e</sup> siècle, dans un monde et une Église en profondes mutations, la Mission ne se comprend pas simplement dans la foulée d'un passé aussi prestigieux soit-il, ni dans un face à face concurrentiel avec la société, mais bien dans une relation respectueuse des originalités et qui veut aimer au-delà du refus et de l'acceptation.*

*Tout cela inclut aussi pour le missionnaire la découverte d'un nouveau langage qui va bien au delà de la syntaxe et du vocabulaire, qui « donne à penser » plutôt que du « prêt à penser » et qui, loin de toute volonté de conquête, propose et suggère un cheminement personnel vers le Dieu déjà présent dans la diversité.*

*Rencontrer l'autre à ce niveau ne va pas sans l'expérience d'une certaine vulnérabilité. Permettre à l'autre de me faire progresser dans ma foi fait partie de la démarche missionnaire et cela peut aller jusqu'à de véritables changements de cap, autant dire jusqu'à des conversions décisives.*

*La chronique invite à une réflexion-bilan sur le Synode africain qui fut certainement pour ce continent un étape décisive de l'annonce de la Bonne Nouvelle. La rubrique « Un livre à lire » nous propose une réflexion pastorale pertinente sur l'annonce en milieu urbain, une sorte de prolongement du n° 136 de SPIRITUS.*

Spiritus

## PROCLAMER L'ÉVANGILE

*par Michaël Amaladoss*

*Michaël Amaladoss, jésuite indien, docteur en théologie de l'Institut Catholique de Paris, après avoir été assistant du Général de la Compagnie de Jésus, enseigne actuellement la théologie à la Faculté jésuite de Delhi. Connu par ses nombreuses publications, surtout dans le domaine du dialogue interreligieux, il est membre du Conseil de rédaction de Spiritus.*

*Aujourd'hui, dialogue et annonce se conjuguent en tout processus d'évangélisation qui se veut respectueux des cultures, des religions et des plus pauvres. Les théologiens asiatiques nous le rappellent avec vigueur et nous aident, du même coup, à sortir de l'alternative de l'annonce ou du dialogue.*

**ndlr:** *le présent article publié dans Vidyajyoti, 57 (1993), pp. 26-32 sous le titre « Proclaiming the Gospel! » a été revu par l'auteur.*

---

Dans son encyclique *Redemptoris Missio*, le Pape Jean Paul II a réaffirmé que chaque chrétien a, de façon permanente, la mission inaliénable de proclamer l'Évangile. Après le concile Vatican II, s'est développée une vision positive du rôle des autres religions dans le mystère du plan de salut de Dieu. Le dialogue interreligieux est maintenant une dimension constitutive de l'évangélisation. Mais cet intérêt renouvelé pour le dialogue en a conduit certains à remettre en question le bien-fondé de la proclamation de l'Évangile. Cette réaffirmation du Pape a donc été la bienvenue. Le Pape encourage aussi les théologiens à « explorer et à exposer systématiquement tous les différents aspects de l'activité missionnaire » (*RM*, 2).

## distinguer les différents points de vue

Il est vrai que, d'après les dires de certaines personnes (en Inde également), toutes les religions auraient la même valeur et le Christ ne serait qu'un sauveur parmi les autres. Dans ce cadre, le véritable objectif de l'évangélisation serait simplement de promouvoir les valeurs évangéliques de manière « séculière ».

Mais on trouve aussi d'autres théologiens qui ont vraiment assumé l'apport de Vatican II dans le regard qu'ils jettent sur les autres religions. Ils en ont exploré les implications et pour le dialogue interreligieux et pour la proclamation de l'Évangile<sup>1</sup>. Dans le domaine de la théologie des religions, ils se sont montrés très critiques envers un pluralisme trop facile et, sans succomber le moins du monde à cette tentation, ils ont affirmé la nécessité à la fois de la proclamation et du dialogue interreligieux<sup>2</sup>. Ils ont essayé d'étudier la relation complexe existant entre ces deux dimensions du seul et unique projet d'évangélisation. Ils n'ont pas nié que le Christ soit l'unique Sauveur. Ils n'ont pas non plus affirmé que toutes les religions ont pour eux la même valeur ni suggéré qu'il suffirait, pour évangéliser, de promouvoir dans la société les valeurs évangéliques.

Et pourtant, il existe une tentation de condamner en bloc les théologiens asiatiques, et plus spécialement les théologiens indiens, sous prétexte qu'ils s'opposeraient à toute proclamation de l'Évangile. Ces accusateurs ne distinguent pas assez les différences de points de vue qu'il y a entre ces théologiens, simplement parce que ces points de vue ne concordent sans doute pas avec leurs propres présupposés<sup>3</sup>.

Il existe des gens qui exaltent le dialogue au détriment de la proclamation et il y en a qui donnent l'impression de faire du dialogue un simple instrument au service de la proclamation. Entre ces deux groupes, il y en a un troisième qui, tout en soulignant l'importance du dialogue et de la proclamation, *cherche à comprendre la relation*

1/ Il est évident que je ne représente pas tous les théologiens indiens, mais seulement un groupe de chercheurs qui affirment clairement qu'ils n'adoptent pas un point de vue pluraliste dans le domaine de la théologie des religions.

2/ Cf. AMALADOSS Michaël, *Praying Together*,

in *Indian Theological Studies*, 29(1992), pp. 107-124. CHETHIMATTAM John B., *Nature and Scope of Interreligious Dialogue Today*, in *Jeevadhara*, 22(1992), pp. 331-355.

3/ Cf. DOMENICO COLOMBO, *Another Gospel for Asia?*, *FABC Papers*, 62(1991).

*mutuelle qui existe entre les deux, non seulement en théorie, mais surtout dans la pratique quotidienne.* Cette recherche est toujours en cours, et comme en toute recherche, il peut y avoir occasionnellement l'une ou l'autre exagération. Mais je pense que ce troisième groupe est de loin le plus important et qu'il ne faut jamais le perdre de vue dans le chassé-croisé des deux autres.

### **le problème**

Depuis le deuxième concile du Vatican, on considère le dialogue inter-religieux comme une dimension essentielle et constitutive de l'évangélisation (*RM 55*). On peut en indiquer brièvement les raisons. Tout d'abord la volonté salvifique de Dieu est universelle (*1 Tm 2,4; RM 9*). «En effet, puisque le Christ est mort pour tous et que la vocation dernière de l'homme est réellement unique, à savoir divine, nous devons tenir que l'Esprit Saint offre à tous, d'une façon que Dieu connaît, la possibilité d'être associé au mystère pascal» (*Gaudium et Spes, 22*).

Le Pape Jean Paul II a réaffirmé cela fortement; il a évoqué l'unité fondamentale de tous les êtres humains dans le plan de Dieu<sup>4</sup> et l'action de l'Esprit Saint non seulement dans les tenants des autres religions mais aussi dans ces religions elles-mêmes (*RM 28-29*). Ce regard positif sur les autres traditions religieuses constitue ainsi un second point très important: elles ne sont pas seulement des efforts valables pour atteindre Dieu (*EN 53*) *mais des manifestations authentiques de la présence et de l'action de l'Esprit Saint* dans le peuple pris comme un tout et dans les individus qui le composent. En troisième lieu, que ce soit dans la proclamation ou dans le dialogue, nous voulons respecter profondément la liberté de chaque personne et ce qu'elle vit de fait (*RM 23-27*).

### **une proclamation qui reste nécessaire**

Cette attitude de plus en plus positive envers le dialogue interreligieux ne diminue pourtant en rien le besoin de la proclamation. La mission (l'envoi) de proclamer la Bonne Nouvelle de Jésus Christ n'est pas seulement une dimension de l'engagement baptismal qui fait que

<sup>4</sup> *Discours aux cardinaux et à la Curie*, 22 décembre 1986, in D.C. n° 1933(1987), pp. 133-136.

chaque chrétien est appelé à être missionnaire. *C'est aussi une poussée intérieure à partager l'expérience de Dieu que nous avons dans et par Jésus Christ.* L'Église est appelée à promouvoir le Règne de Dieu que Jésus a prêché et réalisé ici-bas ; mais en plus, elle a profondément conscience d'être le sacrement et la servante de ce Règne dans le monde et dans son histoire (*RM 18*). Sa vocation est de s'incarner dans chaque culture et dans chaque peuple et de les transformer par la puissance de l'Esprit et de la Parole de Dieu ; c'est ainsi qu'elle devient catholique, précisément en vue d'être partout au service du Règne de Dieu (*RM 85*).

Vus de manière superficielle, la proclamation et le dialogue semblent viser des objectifs contradictoires. Entre les théologiens qui insistent sur la proclamation et ceux qui promeuvent plutôt le dialogue, le troisième groupe cherche à éviter de privilégier l'un au détriment de l'autre. Il les voit au contraire comme **les pôles dialectiques du seul et unique processus d'évangélisation**<sup>5</sup>. Pour apprécier à leur juste valeur les investigations de ces théologiens, il est nécessaire de bien comprendre la méthode qui les guide dans leur réflexion et le contexte dans lequel ils travaillent.

### **une méthode asiatique (indienne)**

Je voudrais relever ici quelques caractéristiques principales de la méthode de réflexion théologique que l'on voit petit à petit prendre forme en Asie. En Occident, on a tendance à partir de définitions claires – évidemment abstraites – et à poursuivre la réflexion par une explication logique de ce qui a été défini. Les théologiens asiatiques, eux, essaient plutôt de **partir de leur expérience** et de garder toute la complexité qu'elle comporte tout en cherchant à la clarifier et à la systématiser. Ce point de départ fait que leur réflexion n'est jamais abstraite mais *reste toujours très proche des situations vécues*.

Si on ne tient pas compte de cette base expérimentale permanente, leur démarche peut facilement apparaître comme relativiste. Signalons enfin que la réflexion asiatique se veut «holistique». Elle ne procède pas par dichotomie entre les éléments selon un schème de pensée qui serait «ou bien ceci, ou bien cela». Elle s'efforce de garder les choses

5/ Cf. *Theses on Interreligious Dialogue. Papers, 48(1987)*, surtout la thèse n° 6, An Essay in Pastoral Reflection, FABC pp. 15-18.

ensemble dans une totalité complexe, dialectique, selon le schéma du yin-yang. Permettez-moi de montrer comment cette méthode influence notre réflexion sur le binôme proclamation-dialogue.

Si on commence par définir les termes « proclamation » et « dialogue », ils sont alors très différents, chacun avec sa méthode et son but propres. On ne peut les unir entre eux qu'en subordonnant l'un à l'autre, ou tout au plus, en les maintenant sur des lignes parallèles. Mais lorsque nous vivons avec des croyants d'autres religions, il est difficile d'établir des distinctions aussi nettes. Il n'y a pas des moments de proclamation et ensuite des moments de dialogue. *Dialogue et proclamation constituent les éléments d'une relation vivante.* Il est possible de les abstraire pour les analyser, mais dans la vie de tous les jours, on les trouve de fait réunis.

### **une tension difficile à vivre**

On pourrait être tenté d'abandonner un pôle en faveur de l'autre. Mais la solution ne consiste pas à les traiter comme des activités séparées. Toute vraie proclamation est nécessairement dialogique car, même et surtout quand on annonce la Bonne Nouvelle de Jésus Christ, nous devons tenir compte de l'action de l'Esprit dans l'autre, personne libre vivant ses situations propres. *Tout dialogue, s'il veut être autre chose que simple relation de bon voisinage ou partage d'expérience pour faire place au témoignage et à l'interpellation mutuels, inclut le partage des convictions de foi ce qui, de fait, est une proclamation.* Dans le dynamisme de la vie, à un moment donné, l'un ou l'autre pôle peut sembler prévaloir. Mais on n'y trouvera sans doute pas de séparation tranchée qui correspondrait à la distinction claire que l'on peut établir au niveau des concepts.

### **Le contexte asiatique**

Lorsque les évêques d'Asie se sont rencontrés à Taïpei en 1974, leur but était de réfléchir ensemble sur la mission d'évangélisation aujourd'hui. Ils étaient particulièrement sensibles au contexte propre à l'Asie, à ses riches cultures et religions aussi bien qu'à la pauvreté de ses masses populaires. Ils ont donc envisagé l'évangélisation comme un dialogue à trois volets: *dialogue avec les cultures, avec les religions et avec les pauvres d'Asie.*

Pour eux, évangéliser c'est proclamer la Bonne Nouvelle de Jésus. Mais dans le contexte de l'Asie, **la manière de le faire est vue comme dialogue**. Cela a été clairement établi au Congrès missionnaire international de Manille (7/12/1979). Dans son message final, ce congrès parle de la tâche d'évangélisation « essentiellement sous forme de dialogue »<sup>6</sup>. Il ne s'agit pas là d'une tentative de ramener la proclamation au dialogue, mais bien plutôt d'une radicalisation de l'inculturation, du dialogue interreligieux et de la libération comme formes actuelles de l'évangélisation<sup>7</sup>. L'inculturation n'est pas simplement l'incarnation de la Parole dans une culture particulière, **elle est aussi transformation de cette culture**. Le dialogue interreligieux n'est pas uniquement partage d'expériences spirituelles, **il est aussi appel à la conversion au Verbe de vie**. Le travail avec les pauvres n'a pas simplement pour but de soulager leur pauvreté, il vise aussi à la transformation des structures culturelles, morales et spirituelles qui sont à la source de la pauvreté et de l'oppression, il vise une libération intégrale.

### **témoigner dans l'humilité**

Une grande sensibilité aux situations vécues fait de nous d'humbles témoins jusque dans notre manière de proclamer (*RM 43,88; AG 24*), non pas seulement pour imiter Jésus venu en toute humilité, mais aussi en raison de la conscience que nous avons de notre propre indignité. Nous parlons d'inculturation, mais nous apparaissions toujours comme des étrangers. Nous prétendons faire l'option pour les pauvres et nos communautés sont effectivement des communautés de pauvres, mais nos institutions semblent disposer de ressources inépuisables. Nous

6/ N° 19. Cf. *For All the Peoples of Asia*, IMC Publications, Manila, 1984, p. 216.

7/ J. DUPUIS, *FABC Focus on the Church's Evangelizing Mission in Asia Today*, dans *Vidyajyoti*, 56(1992), p. 454, comprend mal la FABC et interprète mal ma pensée comme si nous réduisons la proclamation à l'inculturation, au dialogue interreligieux et à la libération. C.G. AREVALO, dans un article intitulé *The Pillars of Mission in Asia* (Mission in the 1990s, de G.M. ANDERSON, Overseas Ministries Studies Center, New Haven, 1991) écrit : « Depuis 1971, il a été affirmé – et très clairement par l'Assemblée générale de la FABC en

1971 à Taïpei – que le mode de base de la mission en Asie doit être le dialogue. Il s'agit sans doute de dialogue *missionnaire*. » Les distinctions faites plus tard, y compris dans des documents officiels de l'Eglise, entre proclamation et dialogue et qui donnent une signification plutôt restrictive à la proclamation comme proclamation explicite, ne peuvent pas être transposées dans la perspective holistique de la FABC. La FABC a toujours mis l'accent sur la proclamation de l'Évangile, mais dans le contexte de l'Asie et suivant la méthode asiatique.

nous présentons souvent comme des enseignants et des travailleurs sociaux, bien plus que comme des gens qui veulent partager l'expérience que les pauvres ont de Dieu. La comparaison avec les croyants fervents des autres religions n'est pas toujours en notre faveur.

### **rejet de toute agressivité**

Dans bien des pays, le fondamentalisme et le communalisme religieux sèment la discorde et sont parfois à l'origine de violents conflits comme c'est le cas en Inde. Dans ce genre de situation, nous sommes particulièrement sensibles à tout ce qui peut apparaître comme une manifestation d'agressivité. Nous sommes aussi très conscients de notre vocation de proclamer la Bonne Nouvelle de Jésus Christ et, en son nom, de promouvoir la réconciliation et de collaborer avec tous les gens de bonne volonté à la défense et à la promotion de toutes les valeurs humaines et spirituelles que nous partageons avec eux<sup>8</sup>. Toutes ces difficultés ne signifient pas que nous serions dans l'obligation de cesser de proclamer la Bonne Nouvelle de Jésus Christ mais bien qu'il nous faut le faire dans et par le dialogue.

Des termes comme « implicite » et « explicite » sont sans doute conceptuellement très clairs, mais ils n'ont pas de fondement dans l'expérience. Nous voulons proclamer de manière « dialogale », non pas « implicitement ». Il nous faudrait alors parler de « témoignage » plutôt que de « proclamation ». D'autre part, un témoignage peut « parler » plus fort et de manière plus authentique qu'une proclamation verbale.

La proclamation suppose une invitation, un défi même, un appel à la conversion. On se convertit d'abord au Royaume, mais aussi à l'Église en tant que symbole et servante de ce Royaume. Mais il s'agit d'un appel respectueux et de la liberté de l'Esprit de qui il provient, et de la personne à qui il est adressé. Une invitation sans agressivité ni anxiété, consciente des limites historiques, culturelles, pour tout dire, simplement humaines, de la communauté. C'est l'humble transmission de l'appel de Jésus et de l'Esprit et elle rejette en toute conscience l'ancienne approche agressive de la mission toute centrée sur l'extension de l'Église et le mépris des expériences de Dieu dans les autres traditions religieuses.

8/ JEAN PAUL II, *Discours à Madras*, D.C. n° 1914, 16 mars 1986, pp. 297-299.

### trois défis majeurs

Une autre manière de réagir aux situations vécues par le peuple nous a conduits à découvrir quelques uns des défis particuliers que la Bonne Nouvelle de Jésus Christ pose aux peuples d'Asie, défis qui rendent cette Bonne Nouvelle particulièrement pertinente pour ce continent. Je voudrais insister sur trois d'entre eux.

Tout d'abord, *un Dieu qui entre dans l'histoire des hommes*, qui identifie son être divin avec les pauvres qui souffrent, ce Dieu-là est très attrayant pour beaucoup d'Asiatiques. Le Christ en croix a inspiré Gandhi dans son combat non-violent pour la vérité et la justice<sup>9</sup>. Le Christ souffrant a souvent été un modèle pour nombre d'artistes hindous<sup>10</sup>.

En deuxième lieu, pour beaucoup de traditions religieuses d'Asie, l'idéal de la personne humaine est d'atteindre à la *pauvreté dans le sens de libération de tout désir*. Jésus, lui aussi, a opté pour les pauvres, il a lutté avec eux pour la transformation de la société et la libération de chaque personne<sup>11</sup>.

Troisièmement, même si certaines traditions religieuses asiatiques et certains courants chrétiens comprennent le salut comme événement personnel, la Bonne Nouvelle de Jésus Christ le voit comme *projet cosmique*, à l'œuvre dans l'histoire, et allant bien au delà de l'histoire jusqu'à la réconciliation de toutes choses dans le Christ (2 Co 5,19; Ep 1,10; Col 1,20). Tel est le projet, telle est la réalité du Règne de Dieu.

Dans notre réflexion théologique en Asie, « proclamation » et « dialogue » ne s'excluent pas et l'un n'est jamais envisagé au détriment de l'autre. Nous les considérons plutôt comme des pôles dialectiques dans une expérience complexe de vie commune avec d'autres croyants. Nous ne voulons pas opposer le Règne de Dieu à l'Église. *Nous comprenons plutôt l'évangélisation comme étant la promotion du Règne de Dieu et de l'Église comme sacrement et servante de ce Règne (RM 20)*. Cela recouvre toutes sortes de situations pratiques que nous pouvons

9/ Cf. Ignatius JESUDASAN, *A Gandhian Theology of Liberation*, Gujarat Sahitya Prakash, Anand, 1987, pp. 224-226.

10/ Cf. R.W. TAYLOR, *Jesus in Indian*

*Painting*, Christian Literature Society, Madras, 1975, pp. 55-99.

11/ Cf. Aloysius PIERIS, *Love Meets Wisdom*, Orbis Books, Maryknoll, 1988, p. 135.

rencontrer de fait dans notre vie de tous les jours (*RM 56*). Cette distinction ne sépare pas le Règne de Dieu de l'Église; elle les respecte tous deux dans leur identité sans les confondre. Notre schéma de base n'est jamais «ou/ou» mais bien «et/et»<sup>12</sup>.

### conclusion

La mission de proclamer la Bonne Nouvelle de Jésus Christ est urgente et toujours actuelle (*Mc 1,15*). Il faut aider chaque communauté chrétienne à réaliser qu'elle est appelée à témoigner de la Bonne Nouvelle dans sa vie quotidienne, par ses paroles et par ses actes<sup>13</sup>.

Tout effort international doit amener un surplus d'énergie aux communautés locales et les aider à discerner les meilleurs moyens de remplir la mission pour laquelle Dieu les envoie dans le monde. Proclamer la Parole de Dieu de manière dialogique ne signifie pas que l'on ramène la proclamation au dialogue interreligieux qui, pourtant, demeure une dimension de cette proclamation.

Mais cette méthode d'évangélisation met en relief le caractère complexe et dialectique de la relation entre proclamation de l'Évangile et dialogue interreligieux. C'est cela que les théologiens d'Asie essaient d'explorer dans le cadre de l'expérience qui leur est propre.

*Michaël Amaladoss*

*Vidyajyoti*  
23, Raj Niwas Marg  
110054 Dehli – India

12/ La mission *ad gentes* comprend non seulement la proclamation et le dialogue, mais aussi le témoignage, l'inculturation, l'engagement social, etc. Jean Paul II les appelle «voies de la mission» dans *Redemptoris Missio* 41-60.

13/ Dès le début, l'Église locale en tant

qu'agent de la mission a été un thème de la FABC. Ce thème a été mis en évidence et expliqué au Congrès International de Manille en 1979. Cf. *For All the Peoples of Asia*, vol. I, pp. 215-216. Cf. aussi *Theses on the local Church...*, surtout la thèse n° 2.

## DIRE LA FOI DANS LA DIVERSITÉ DES LANGUES

*par François Marty*

*Membre de la Compagnie de Jésus, François Marty est professeur de philosophie (philosophie du langage et histoire de la philosophie allemande) au Centre Sèvres à Paris. Il est également directeur de la revue « Archives de Philosophie ». Parmi ses publications, signalons : « La bénédiction de Babel, Vérité et communication » au Cerf, 1990 et l'article « Symbole » du Dictionnaire de Spiritualité (XIV, col. 1363-1383).*

*En philosophe qu'il est, l'auteur invite les envoyés de l'Évangile à respecter la diversité des langues dans toute sa rigueur et sa richesse. Le renouvellement de l'expression de la foi en dépend ainsi que la liberté de l'adhésion de ceux qui l'accueillent.*

---

« Allez, enseignez toutes les nations » : ces paroles d'envoi, de « mission », demandent de ne pas se laisser arrêter par quelque une des frontières qui servent aux nations à marquer, légitimement d'ailleurs, leur identité. Mais la frontière traversée ne se laisse pas aisément oublier, le premier signe étant le changement de la langue dominante. En contre-épreuve, on se sent moins, voire pas du tout, « dépaysé » lorsque la frontière n'est pas en même temps frontière linguistique et la diversité linguistique à l'intérieur des mêmes frontières nationales n'est jamais sans poser de problèmes puisqu'on loue les pays où ils ne se font pas, ou ne se font plus, sentir.

L'Évangile encourage, certes, ses envoyés à respecter cette diversité des langues puisque le « canon » chrétien est en grec, langue qui n'est pas celle de Jésus Christ. Le prix à payer pour cet apprentissage d'autres langues, pourtant, est important et les succès inégaux, si bien qu'il est difficile que ne pointe pas, à un moment ou à l'autre, la

vieille nostalgie de la langue unique. Je voudrais dire comment ces difficultés renvoient à une structure trop facilement oubliée de la langue *qui n'est pas seulement transmission d'informations, mais aussi instauration de relations*. Ce n'est pas sans conséquence sur les formes propres d'un langage d'annonce de la foi.

### LE RÈGNE DES MALENTENDUS

Qui n'a eu envie, aux prises avec tous les malentendus qui émaillent nos discussions, de réclamer une pause, pour « mettre les mêmes choses sous les mêmes mots » avant d'aller plus loin ? Le dessein est louable mais l'échec de l'entreprise, bien vite ressenti, invite à se demander si la voie indiquée n'est pas une impasse.

#### **les mêmes mots ne recouvrent pas les mêmes choses**

L'expérience de la traduction est la première à rendre sensible au problème. Cela va dans les deux sens, d'une langue étrangère vers le français, par exemple, et chacun pourra ajouter ses propres exemples, « Wunsch » de l'allemand qui est entre « souhait » et « désir », ou à l'inverse du français vers une langue étrangère, pensons aux mots ou expressions que nous défions toute autre langue de rendre (notre « bon sens » par exemple). Souvent en ce cas, il y a importation plus ou moins réussie du mot étranger. Parlant de « fair-play », nous avalisons la fierté de l'anglais à résister à la traduction. Le problème posé par le système verbal est, si on peut dire, encore plus accablant. Comment rendre le système perfectif-imperfectif (l'hébreu par exemple) dans une langue à passé-présent-futur ?

Certes, la difficulté pour « mettre les mêmes choses sous les mêmes mots » se perçoit ici dans des mots qui sont à la fois « les mêmes » et « pas les mêmes » puisque l'identité est celle de l'équivalence cherchée d'une langue à l'autre. Mais la traduction, et l'importance de cette remarque est grande, ne fait que révéler un problème interne à toute langue. **Un terme d'une langue n'a jamais une signification en lui-même, pris isolément.** Il est toujours associé, de multiples manières, à d'autres termes. Ainsi parler d'« arbre », tel un chêne, ne se comprend que parce que cela veut dire qu'il n'est pas question d'un « arbrisseau », comme la vigne, ou d'une plante, telle la tomate. « Plante », il est vrai, pourra regrouper les trois termes précédents

mais l'indication en sera qu'on veut l'opposer à « animal » et à « minéral »<sup>1</sup>.

### **quand parler est choisir**

Il suit de ce qui précède que parler est toujours choisir. Quand je dis « rue », la compréhension ne réussit que si l'interlocuteur entend qu'il s'agit d'une voie de communication qui n'est ni un « sentier », ni un « boulevard », c'est-à-dire qu'il doit faire les choix que j'opère moi-même. Or il est facile de se rendre compte que cette correspondance dans les choix n'est pas aisée. Dans l'exemple suggéré, rien ne m'interdit d'ajouter un troisième terme, comme « ruelle », et on en trouvera au besoin un quatrième sans trop d'effort d'imagination. L'ensemble sur lequel s'opèrent les choix est donc ouvert. D'autre part, l'ordre que je viens d'énoncer était : sentier, boulevard, ruelle. Mais à partir de ces trois termes, le choix aurait aussi réussi en s'opérant sur : ruelle, boulevard, sentier. L'ensemble sur lequel porte le choix n'a pas d'ordre déterminé<sup>2</sup>.

A ce point, on peut commencer à comprendre pourquoi « mettre les mêmes choses sous les mêmes mots » est impossible. Sans doute pourra-t-on dire qu'il s'agit là, au plus, de nuances sans grande importance. Et cela est vrai, il est même capital de le souligner. Cette double indécision n'empêche pas une réussite suffisante de la communication. Il reste cependant qu'un écart demeure *qui empêche la réussite suffisante d'être coïncidence*, et qui peut être l'amorce d'une brèche.

### **un univers de langage**

Il faut faire un pas de plus si on veut comprendre qu'il ne s'agit pas là seulement de remarques de vocabulaire, sans grands enjeux humains. L'impossibilité pour un élément linguistique de valoir isolément sous-tend, en effet, la question si fréquente pour faire progresser la communication : « *qu'entendez-vous exactement par là ?* » Tout propos appar-

1/ Les quelques exemples proposés dans ces pages illustrent des notions de base de la linguistique de F. de SAUSSURE, *Cours de linguistique générale*, Payot, 1971, ici p. 166 : « dans une langue, il n'y a que des différences ».

2/ Cf. *Cours*, pp. 170-175, « Rapports syntagmatiques et rapports associatifs », requis dans leur irréductibilité les uns aux autres, pour la communication ; on parle plutôt aujourd'hui d'« axe syntagmatique » et d'« axe paradigmatic ».

tient, en effet, à un univers de langage où prend réalité un univers de pensée. C'est bien un tel univers qu'instaure, pour évoquer un horizon familier aux Français, la devise républicaine: «liberté, égalité, fraternité». Dans ce contexte, parler de liberté est «choisir» le premier terme plutôt que les deux autres, mais je les pense aussi puisque «liberté» ne peut valoir isolément. On peut se rendre compte alors que l'ordre quelconque et la clôture mobile repérés dans les univers de langage ne sont pas anodins. L'ordre de la devise laisse entendre que l'égalité ne peut qu'être une conséquence de la liberté. Que je mette l'égalité en premier lieu, il n'est plus évident que la liberté soit le meilleur moyen de l'instituer. Et si, en vertu du principe de non clôture des univers linguistiques, on demande d'ajouter «justice», on verra que cela pourra être l'indice d'un soupçon d'insuffisance, à eux seuls, des trois idéaux précédents.

### **du langage à une conception de l'homme**

Si la réflexion sur le fonctionnement du langage peut conduire à une conception de l'homme et de la société, c'est que, d'abord, le langage n'est pas seulement énoncé d'un contenu de pensée mais encore, inséparablement en tout acte de langage, *institution de relation humaine*. On l'établit suffisamment à partir de la proposition fort simple: parler c'est dire quelque chose et le dire à quelqu'un. Sans doute, cette relation est d'abord linguistique, c'est à dire qu'elle consiste dans un échange de paroles qui aboutit à l'intercompréhension. L'indécision des univers de langage, aussi bien selon leur ordre que selon leur clôture, peut déjà se lire comme place pour une liberté. Je suis «libre» de modifier l'ordre des trois termes, d'en ajouter un quatrième.

On peut comparer cette liberté à celle d'un joueur d'échecs qui a plusieurs possibilités pour déplacer sa pièce. Parmi les choix possibles, tous ne sont pas, il est vrai, également valables. Il en va pareillement des choix au niveau du langage et pour le préciser, il faut en approfondir la bidimensionalité. L'élève auquel est enseignée la loi de la chute des corps aura à opérer des choix pour comprendre la formule. Mais il n'est pas «libre» de la refuser, car cela serait pure irrationalité au stade qui est le sien (rien ne l'autorise à se prendre pour un Einstein). Il en va autrement quand il s'agit des rapports évoqués entre liberté et égalité. Il s'agit alors de relations constitutives d'un groupe humain, options qui, dans les conflits de

valeurs inévitables en toute situation humaine, conduiront à des comportements différents.

### **parler est faire corps**

A ce point, il faut reconnaître que la bidimensionalité du langage consiste en ce que tout acte de parole propose un énoncé intelligible et, dans le même mouvement, tisse le réseau des liens qui sont à la base de tout corps social : les paroles qui s'échangent. Tout ne se réduit certes pas à la parole. *Mais chaque fois que j'adresse la parole à quelqu'un, je lui donne aussi ma parole que je le considère comme homme, lui faisant cette confiance qu'il acceptera de me traiter pareillement.* En ce sens, parler est toujours faire corps, entrer dans des liens de solidarité. Qui ne sait d'expérience, la violence et le refus qui se cachent dans ces simples mots : « je ne lui parle plus ». La crainte des « pourparlers » chez les « faucons » de tous les camps vient confirmer que « se parler », c'est s'engager vers « l'entente ».

### **deux formes d'échanges**

Ces deux dimensions, toujours présentes, composent cependant deux formes de base des échanges humains aux caractéristiques propres. La première a pour visée essentielle la transmission d'un contenu déterminé, c'est le cas de l'élève précédemment évoqué. Mais, à la mesure de l'intelligence qu'il acquiert, l'élève commence aussi à s'intégrer dans le corps des scientifiques, les « choix » du langage prenant alors tout leur sens d'activité dans l'acquisition du savoir. Pour bien comprendre, il faut d'abord vérifier que ce n'est pas faux, qu'un autre « choix » serait mauvais.

Mais il est une autre forme des échanges linguistiques, où l'enjeu premier porte sur l'autre dimension, celle où se constitue le corps social. La visée propre est alors la proposition d'un univers de langage où le double flottement, ordre et limite, est constitutif. La liberté consiste alors à choisir un ordre, à déclarer une limite, pour donner consistance à la solidarité. Mais cela ne va pas sans le risque des rapports de liberté où il n'y a d'autre certitude que la confiance faite. Il n'y a pas pour autant d'irrationalité. Nous verrons plus avant comment jouent deux critères, la cohérence propre et le respect pour d'autres options. On peut appeler « symbolique » cet usage du langage, en prenant ce qualificatif en un sens de plus en plus utilisé aujourd'hui en référence au sens originel du terme de

«symbole» comme «signe de reconnaissance»<sup>3</sup>. On comprend que c'est à ce registre qu'appartiennent les paroles de communication de la foi.

### DES PAROLES POUR DIRE LA FOI

Tout ce qui vient d'être dit permet de comprendre en quoi le «langage symbolique» ne parle pas simplement de liberté, mais parle à une liberté. Il comporte, certes, un énoncé qui se veut au niveau de la vérité. Mais il n'impose pas, à la façon du langage de la science, car c'est une liberté qu'il suscite, la soutenant par les enjeux proposés. Je voudrais faire voir comment les *paraboles* évangéliques sont une forme de ces langages qui parlent de liberté.

#### parabole et liberté

L'«univers du langage» n'est, finalement, pas autre chose que l'ensemble d'une langue avec tous ses termes regroupés dans ce que l'on appelait justement un «Thesaurus», le trésor de la langue. Les dictionnaires, autre nom de ces trésors, témoignent qu'il ne peut y avoir alors d'ordre nécessaire, puisqu'ils recourent à la convention alphabétique. Et ils savent assez que l'on ne peut interdire l'évolution d'une langue, puisqu'ils ont à «tenir à jour» leurs éditions. Parler est opérer des choix dans cet univers. Et si l'on peut dire que chacun des termes employés est solidaire de tous les autres termes de la langue, il n'en reste pas moins que *cette solidarité obéit à une loi de proximité* selon laquelle se déterminent divers univers, les seuls vraiment en jeu pour l'intercompréhension. Autre est, comme on dit, le «monde» du menuisier, autre celui du physicien, autre celui du théologien. Aussi peut-on se sentir «étranger» à des propos dont on comprend pourtant les termes et déclarer que l'on «n'y comprend rien».

La *métaphore* appuie sa légitimité et sa force dans cette structure de proximité puisqu'elle consiste à remplacer un terme par un autre qui en est proche, ainsi «courageux» par «lion». Elle revient, par là, à demander de ne pas se contenter de ce qui est dit immédiatement mais de *mettre en jeu les possibilités d'un univers de langage*. C'est pourquoi elle est une des formes de la création linguistique, par exemple

3/ Cf. F. MARTY, *La bénédiction de Babel. Vérité et communication*. Cerf, Paris,

1990, spécialement la première partie, «La bipolarité du langage».

«comprendre» qui est «prendre dans un ensemble». La poésie en use et, s'il y a facilités et platitudes, c'est encore un hommage, même s'il masque sa capacité d'inventivité. La force de la métaphore tient en ce qu'elle met en jeu *la dimension de choix du langage*, ouvrant ainsi le champ à la parole qui s'adresse à une liberté.

La *parabole* est une de ces formes. Le déplacement ne se fait plus de terme à terme, mais du récit d'un événement fictif, en la forme propre de la parabole, à un autre événement. Ainsi, pour en venir au texte évangélique, ce n'est pas la semence qui sert de métaphore à la parole, mais c'est le récit des aventures d'un semeur qui annonce ce que va être la prédication du Royaume. La parabole est la forme la plus typique de la manière de parler de Jésus et Marc va jusqu'à dire à propos des auditeurs de Jésus: «Il ne leur parlait pas sans parabole» (Mc 4,33). S'il n'est pas nécessaire d'en faire la seule expression authentique de la foi, on peut dire que la parabole est bien apte à faire paraître *les caractéristiques d'un langage qui communique la foi*.

### **un espace ouvert à la liberté**

Le détour propre à toute métaphore est une première façon de comprendre le texte surprenant qui donne comme but à l'enseignement en paraboles l'aveuglement et l'endurcissement des auditeurs. C'est un trait de la vocation d'Isaïe qui se renouvelle ainsi (Is 6,9-10), assez important pour revenir en cette place dans les trois Synoptiques (Mt 13,10-15; Mc 4,10-12; Lc 8,9-10). La surprise augmente si l'on prête attention aux récits paraboliques, le plus souvent d'une grande simplicité et d'une application qui est parfois même trop aisée à deviner. Il est vrai que l'obscurité des paraboles distingue deux groupes, celui des disciples auquel est donnée la connaissance du mystère du Royaume et les autres auxquels il est parlé en paraboles. Il est bien certain, cependant, que le premier groupe était dans la foule, auditrice des paraboles puisque, après l'annonce de leur effet d'obscurcissement, Jésus leur explique la parabole du semeur. Marc récapitule ici, lorsque, après avoir donné à tout l'enseignement de Jésus la forme de parabole, il ajoute: «Mais, en particulier, il expliquait tout à ses disciples» (Mc 4, 34). Le détour des paraboles devient alors *l'espace ouvert à la liberté*. Il ne suffit pas d'entendre les paroles de Jésus, comme ce qui permettrait de «savoir ce qu'il pense». Il faut se décider à aller à lui dans une démarche qui est acte de foi, puisqu'elle le confesse comme le seul auprès duquel s'apprend ce qu'est le Royaume.

C'est par les pieds que l'on entre dans la foi. Cela ne veut aucunement dire que les paraboles ne s'adressent pas à l'intelligence. Il faut faire valoir ici la dimension symbolique du langage dont elles relèvent. Le détour parabolique typique de la façon de Jésus suggère que la foi ne consiste pas d'abord en énoncés déterminés, mais qu'il importe d'entrer dans *un univers de langage* où va être donné à chacun la possibilité, et la tâche, de *dire une parole de foi* où se concrétise ce qu'est la connaissance du Royaume. Le matériau des paraboles prend alors une importance décisive. Il est double. Il s'agit d'abord de ce qui constitue *le quotidien*: pain à préparer, pêche, hospitalité, habileté du commerçant, procès réglant la vie commune et il est aisé et instructif de prolonger la liste. L'autre domaine paraît précisément dans la façon dont Matthieu parle des paraboles comme forme propre de l'enseignement de Jésus en y voyant l'accomplissement des paroles du prophète: «J'ouvrirai ma bouche en paraboles, je découvrirai ce qui était caché depuis le commencement» (Mt 12,35). C'est l'ouverture du psaume 78 qui est ainsi citée. Les «paraboles» ne sont pas autre chose que *les événements qui font l'histoire du peuple*. Leur caractère caché vient renforcer la valeur d'*énigme* de la parabole évangélique<sup>4</sup>.

### **L'histoire et le quotidien, invitation à créer**

Annoncer la foi en Jésus-Christ est donc parler à ceux auxquels on s'adresse, en même temps des soucis et des joies de chaque jour et des racines du groupe, pour y faire voir des promesses à honorer. Certes, le psaume 78 parle directement de l'histoire d'Israël. Sans pouvoir argumenter comme il conviendrait cette perspective, je pense que le premier Testament ne peut être laissé à l'écart de l'intelligence chrétienne mais **qu'il invite chaque groupe à scruter la parabole qu'est sa propre histoire**. Quant à la *forme* à donner à l'expression de la foi, ce serait mal honorer les paraboles évangéliques que d'en répéter seulement la forme. C'est à partir du champ qu'elles désignent, celui où une liberté est sollicitée afin d'appartenir à un corps, qu'il faut chercher à esquisser ces formes. Il est bien clair que le *récit* y tient une place privilégiée, qu'il s'agisse du récit fictif, comme est la parabole elle-même, ou qu'il s'agisse du récit où se raconte quelque événement.

4/ Cf. F. MARTY, «Parabole, symbole, concept», in *Les Paraboles évangéliques*,

*Perspectives nouvelles*, Cerf, Paris 1989, pp. 171-192.

J'ajouterai seulement deux précisions en lien avec ce *corps* que le langage « symbolique » suscite. L'annonce évangélique, en son noyau parabolique, ne trouve son matériau que dans le quotidien et l'histoire de ceux auxquels est faite l'annonce. Ce n'est donc, on le sent, qu'une autre façon de parler d' « inculturation » de la foi. Cela ne peut advenir que dans un échange. Le chrétien qui vient d'une autre culture reçoit de ceux et celles qu'il rencontre une page d'humanité, neuve pour lui. Ces autres voies pour sentir, penser, vivre en homme lui font éprouver la particularité de ses expressions de foi, même si, surtout si, il est de « vieille chrétienté ».

### **univocité rationnelle ou altérité de vie**

Ainsi est libérée l'universalité de l'Évangile et sa puissance de renouvellement. *Poème* et *chant* sont les deux formes où s'atteste et se nourrit un goût de créer qui est dès lors offert aussi bien aux vieilles qu'aux jeunes chrétientés. Les deux se conjuguent dans les psaumes, terreau **des liturgies chrétiennes**, que réjouissent les fruits qu'il fait pousser.

Fait aussi partie de ce travail de l'intelligence, sans cesse stimulé par l'énigme des paraboles, la pensée de la foi qu'est le **travail théologique**. Il ne peut être ici question d'en indiquer les formes. Il faut rappeler ce qui a été brièvement suggéré à propos de *la vérité scientifique* qui cherche à être « univoque » en une détermination rationnelle admise par tous, et *la vérité d'un corps* qui ne peut négliger l'exigence de cohérence d'une pensée et d'une pensée commune, mais qui doit ne jamais cesser de la soumettre à *l'épreuve de l'altérité*, où se confesser comme non propriétaire de la vérité n'est plus seulement un mot vide.

Là encore, il faut se souvenir du départ du Nouveau Testament avec la *lettre* pour forme favorite. Ces échanges sont faits de nouvelles, récits qui maintiennent un sentir commun, de joies et de peines partagées et aussi de réflexion sur le monde d'aujourd'hui, dans la liberté permise par la confiance mutuelle qui seule assure justesse et attention responsable au réel.

### **importance des conditions géographiques**

La deuxième précision concerne *les rites, expressions du corps social*, au ras en quelque sorte de cette réalité « corporelle ». Le chapitre est immense. Je suggérerai seulement qu'ils représentent *la dimension géo-*

*graphique* de la parole de foi, ce qui a été dit surtout du récit allant plutôt vers *la dimension historique*, dimensions liées certes, mais qui ont à garder leur caractère propre. Il faut se borner à rappeler la difficulté de la question.

Si l'on veut éviter le risque d'une *histoire universelle*, où les protestations d'humilité ne font guère que renforcer la tournure ethnocentriste, **il faut faire valoir les conditions géographiques**. Elles sont le sol des identités culturelles, résistant en son extension, en ses diversités climatiques, à tous les «c'est pareil». Les astres qui rythment nos fêtes, selon Genèse 1,14, soleil et lune, vont bien partout dans le même sens avec le repère journalier qui fait un matin et un soir. Mais c'est oublier la réalité concrète que de ne pas tenir compte des rapports différents suivant les latitudes et de la complète inversion des deux hémisphères. Les rites souffrent toujours quand ils valent pour n'importe quel lieu.

### conclusion

La foi chrétienne commence à trouver son expression lorsque, à travers des propos où il s'agit seulement des soucis de la vie et aussi de la mémoire où un peuple apprend l'envie de rester ensemble, **des hommes et des femmes se tournent silencieusement vers Jésus-Christ pour recevoir de lui de dire le sens de ce quotidien**, l'accomplissement promis aux attentes dont ils sont héritiers. Poèmes, chants et rites sont là pour ouvrir un espace à l'inventivité où les racines témoignent de leur vitalité. Encore faut-il se souvenir que le quotidien ne peut être parabole, l'histoire promesse, que s'ils sont pris dans tout leur sérieux, comme tâche demandant intelligence et décision. Si le niveau propre de communication de la foi est le niveau symbolique où se fait le corps, la foi libère le travail de l'intelligence où le croyant en Jésus-Christ rencontre croyants d'autres religions ainsi qu'incroyants.

Un dernier mot, qui a le mérite de ne pas donner l'impression de clore le débat. C'est par un Nouveau Testament que Gutenberg ouvrit en Occident l'ère de l'imprimerie. Il vaut la peine de se demander si les nouveaux vecteurs des échanges, je pense surtout aux «multimédias», représentent quelque chance pour cette foi qui veut se communiquer.

*François Marty*

*15, rue Raymond Marcheron  
92170 Vanves*

## UN LANGAGE DE LA FOI QUI SE CHERCHE

*par Jorge Villalpando Navia*

*Bolivien, membre de la Compagnie de Jésus, Jorge Villalpando Navia a fait ses études de philosophie à l'Université Catholique Bolivienne, à Cochabamba, et de théologie au Centre d'Études Supérieures de la Compagnie de Jésus, à Belo Horizonte (Brésil). Actuellement, il travaille dans la paroisse de Santa Vera Cruz, banlieue de Cochabamba (Bolivie).*

*L'annonce de la foi ne peut s'arrêter à la simple proclamation de la Parole et/ou à sa célébration. Elle est avant tout manifestation de la nouveauté du projet du Père et de la venue du Royaume en toute histoire humaine. En terre bolivienne, une telle tâche implique conjointement le service des plus pauvres, le dialogue avec les autres Églises et la prise en compte des fêtes populaires.*

---

### **le quartier**

Nous habitons Villa Pagador, un quartier dont 50% des habitants appartiennent à diverses Églises évangéliques. Les catholiques sont minoritaires. C'est un quartier relativement neuf : les premiers venus s'y sont installés il y a douze ans. La population approche maintenant les 16000, avec un taux de croissance annuelle de 15%. Ce sont presque tous des immigrés du département de Oruro, ruraux de culture aymara. L'emploi est précaire car seulement 43% des personnes actives ont un emploi et, parmi elles, 45% travaillent pour leur propre compte comme artisans ou petits commerçants. La plupart ne disposent pas d'un réseau d'eau potable et utilisent des citernes. Aucun égout n'existe. Seulement 15% des habitations sont jugées acceptables. 17% sont analphabètes et pas plus de 4% de jeunes n'accèdent à l'université. 1% franchit la porte des lycées techniques.

*Quel langage de la foi tenir en un tel contexte?* Pour mieux fonder l'annonce de la foi, nous croyons nécessaire d'approfondir notre conception de la culture et notre réflexion théologique sur le projet salvifique du Père à partir de quelques convictions de base.

### **une vision de la culture**

En ce domaine nous nous inspirons de l'ouvrage de D. Ribeiro qui définit la culture comme la manifestation de l'être humain comme être social. Selon sa pensée, la culture structure les relations des personnes avec la nature, les autres et Dieu. Toute culture implique trois systèmes:

- le système adaptatif qui a trait à la survie de l'être humain: il gère tous les rapports avec la nature et inclut toutes les structures technico-productives, toutes les constructions de l'homme;
- le système de relations qui englobe tous les rapports sociaux, relations de parenté mais aussi socio-économiques: il envisage les différentes manières de s'organiser entre êtres humains et d'œuvrer en politique;
- le système herméneutique qui se concentre sur la vision de l'existence, l'univers symbolique, idéologique et religieux, ainsi que les valeurs: il a pour fonction de légitimer les deux autres systèmes.

Ces trois systèmes sont intimement reliés. Si l'on touche à l'un d'eux, les autres s'en trouvent aussitôt affectés. Nous croyons, pour notre part, à une certaine prééminence du système adaptatif car il touche au premier chef les problèmes de survie et les structures socio-économiques qui s'en suivent. C'est dire que l'annonce de la foi ne peut pas s'arrêter à la simple proclamation de la Parole et/ou à la célébration sacramentelle, elle doit s'appuyer nécessairement sur une diaconie, un service authentique de l'homme pour promouvoir et améliorer ses conditions de vie.

### **le projet du Père**

Avec l'avènement du Fils, le projet de salut du Père trouve sa vraie densité. Jésus prêche le Royaume à partir des catégories de son peuple (Mc 1, 44) et avec un profond respect de sa tradition. Mais, pour être conforme au projet du Père, il sait se maintenir à distance de sa propre culture judaïque. Pour être pleinement fidèle, il en arrive à la croix.

Les premiers chrétiens comprennent que la mort et la résurrection de Jésus constituent le kérygme, le noyau de l'annonce. En effet, la mort et la résurrection de Jésus révèlent l'identification totale entre Lui et le Royaume qu'Il annonce, entre Lui et le Projet du Père qu'Il réalise. Mais Jésus n'est pas seulement une expression historique du projet divin, ayant valeur seulement pour une époque. Il est l'Alpha et l'Oméga, le commencement et la fin. Il ouvre sur l'avenir tout autant qu'il greffe sur le passé.

Ainsi, annoncer Jésus n'est pas uniquement faire connaître son nom, mais entrer dans le dynamisme d'une Histoire mue par l'Esprit qui agit comme le catalyseur de toute culture et de tout peuple vers le projet du Père. Le salut en Christ est un chemin, un processus qui envahit toutes les dimensions de la personne et de la culture. Pour cela, la communauté primitive de Jérusalem n'a pas hésité à opérer des changements radicaux dans la culture de son temps et des divers systèmes qui la composaient, tant au niveau des conditions socio-économiques que de l'échelle des valeurs.

Il n'y a jamais de culture chrétienne. Il s'en suit que, pour répondre aux défis de notre temps, tout langage de la foi doit s'enraciner dans une culture déterminée avec sa vision de l'existence et s'en tenir à distance pour demeurer fidèle à la nouveauté du projet du Père jamais totalement réalisé.

### **le dialogue avec les autres Églises**

L'annonce de la foi doit donc être une tâche conjointe, en collaboration entre Églises, non pas par «snobisme ecclésial» mais par nécessité. La tâche est si complexe, en particulier dans le monde urbain, que l'apport de tous est requis: plus on entre en dialogue fraternel avec les autres inculturations du christianisme, plus on a de ressources pour promouvoir une expression renouvelée du projet du Père.

La structure de l'Église Catholique est lourde et elle ne peut pas toujours faire face assez rapidement aux changements culturels en cours. Certaines Églises Évangéliques se révèlent plus aptes aux mutations actuelles. Nous confondons trop souvent encore dans l'Église romaine «catholicité» et «uniformité».

Nous pouvons, par contre, apporter aux autres Églises une plus grande ouverture aux manifestations culturelles et religieuses populaires car

nos frères séparés ont facilement tendance à faire « tabula rasa » des coutumes et croyances au nom d'une certaine « orthodoxie » pour ne pas dire d'un « monoculturalisme » ecclésial.

Cette collaboration commune et ce dialogue fraternel sont d'autant plus nécessaires à Villa Pagador que les catholiques y sont minoritaires. Si nos relations sont, dans l'ensemble, pacifiques, nous ne pouvons pas dire que nous communiquons beaucoup. Habitant le même quartier, nous nous ignorons trop souvent, absorbés que nous sommes par le souci de nos Églises respectives.

### **la diaconie pour la koinonie**

Nos services sont multiples. Dans le domaine de l'éducation, l'Église a la charge d'un collège dans le cadre de « Foi et Joie ». Une équipe s'adonne à la formation des adultes. Nous tenons un centre qui offre une assistance médicale et dentaire. Une autre équipe s'efforce de générer des emplois avec la formation et le soutien de petites entreprises associatives ; elle organise également des sessions pour qualification de la main-d'œuvre.

Avant tout, nous développons les contacts avec les organisations populaires du quartier en vue de trouver des solutions aux problèmes de la vie quotidienne. Et c'est à ce niveau que nous collaborons le plus avec les autres Églises. Nous participons ensemble à l'Institut de Formation Féminine Intégrale, une sorte d'ONG confessionnelle pour la promotion des femmes. Certaines d'entre elles ont créé un magasin populaire pour assurer une alimentation de base à meilleur marché. Xavier, le curé, a été pressenti pour être membre du bureau avec le pasteur d'une des principales Églises du secteur. On comptait sur eux pour garantir la transparence financière et éviter des conflits d'ordre confessionnel.

Tout marchait bien ; on projetait, dans la liesse, l'inauguration du magasin par une célébration religieuse, mais le pasteur refusa catégoriquement : « Nous ne pouvons pas prier ensemble, déclara-t-il. Une chose est de collaborer, une autre d'entrer en communion ». La célébration œcuménique fut réduite à une bénédiction catholique des locaux et installations. Il reste du chemin à faire ensemble !

Une autre initiative a vu le jour. A la suite de plusieurs conversations, quelques habitants imaginent de créer une entreprise de confection de

gants de cuir. On fait les études et on estime le coût. Le premier écueil est la possibilité technique de coudre le cuir. Contact est pris avec Edgar, un professionnel du cuir, membre actif d'une Église Évangélique. Enthousiaste, il se met à l'ouvrage. Un stage est organisé pour apprendre à coudre non seulement des gants mais aussi des chaussures; les bénéficiaires auront ainsi davantage de choix pour chercher un emploi. Edgar est actuellement en quête du financement de ce stage. Il y met tout son cœur: «Ne nous laissons pas arrêter par nos différences proclame-t-il. Peu importe qui est à l'origine de l'initiative, que ce soit une Église ou une autre. L'essentiel est d'apporter une solution concrète aux besoins des gens. Comment pourrais-je refuser une telle collaboration?»

### **la fête des morts**

C'est une des fêtes catholiques qui a le plus d'enracinement populaire. Tous y assistent tant en ville qu'à la campagne. Les familles atteintes par un deuil dans l'année en cours préparent, en l'honneur de leur défunt, un autel qu'elles ornent de dentelles, de guirlandes en étoffe ou en papier crépon. Elles déposent sur cet autel les aliments préférés par le défunt de son vivant: fruits, biscuits, desserts, boissons, feuilles de cola, sans oublier les «tant'a wawas», pains spécialement cuits pour la circonstance et qui représentent des petits garçons ou des petites filles.

Le jour de la Toussaint, on prépare un mets particulièrement prisé par le défunt et on le dépose en plein milieu de l'autel, avec une boisson appropriée, pour que l'âme du défunt éprouve plus de plaisir à «visiter» sa famille. On croit, en effet, qu'en ce grand jour, Dieu autorise les morts à visiter les membres encore vivants de la parenté. Les listes de défunts lues aux messes sont interminables et le cimetière du secteur se transforme en lieu de pèlerinage. Pratiquement tous les catholiques célèbrent de cette façon la mémoire de leurs amis et parents défunts.

Pour rencontrer le plus possible de personnes concernées, on organise dans la paroisse des groupes de visite. En arrivant dans une famille en deuil, il convient de prier pour le mort. C'est «une nourriture pour lui», pense-t-on. En guise de remerciement, on vous invite à manger quelques gâteaux ou galettes et à boire du vin, de l'alcool, un cocktail, tout en échangeant quelques nouvelles.

En certaines maisons, on note l'absence de boissons alcoolisées sur l'autel, et après avoir prié on ne vous offre, avec les galettes, que du Coca-Cola; on peut supposer qu'habitent là des membres d'une Église non catholique.

### **les danses de la Saint Michel**

Il est 23 h 30, le 28 novembre. Il y a presque deux heures qu'est terminé le «pèlerinage dansant» vers la chapelle de San Miguel dans le quartier voisin. Le terrain de football, qui tient lieu de place dans notre quartier, est rempli de monde. Les fanfares, disposées tout autour du terrain, interprètent différentes mélodies: «morenadas, sayas, marchas, salaqueadas, dialadas», toutes danses traditionnelles boliviennes exécutées surtout à l'occasion des fêtes religieuses.

Chacun exhibe ses habits les plus colorés et s'escrime aux plus fins pas de danse, dans une synchronie quasi-parfaite. Les plus jeunes font valoir leur souplesse et exultent de joie au rythme des pas compliqués du «tinkuy» ou de la «salaqueada». Les drapeaux et étendards flottent au-dessus de la foule dans le charivari de la fête. Tous se délectent de la musique et du spectacle. On enregistre les sons sur le vif et les flashes des appareils photographiques scintillent à travers l'obscurité de la nuit. La fête de la Saint Michel est commencée.

La fête se déroule comme un acte culturel dans les rues de Villa Pagador, premier lieu de rencontre entre voisins. Elle nous rappelle que tout peut être médiation de salut, participation à la Seigneurie de Jésus sur le Cosmos et l'Histoire, y compris nos occupations les plus quotidiennes.

Un mois avant la fête nous étions réunis, une quinzaine de personnes, chez un membre de la communauté de base, comme chaque lundi soir. Le tapage des enfants se confondait avec les chants religieux. Tout le monde était plein d'enthousiasme. Les mandolines, les trompettes et la grosse caisse donnaient le ton. La fête était pour ainsi dire commencée.

Après la lecture biblique et son commentaire, nous réfléchissions sur les bals de la Saint Michel. La discussion était vive. Chacun y allait de son commentaire. Certains estimaient que c'était un moment exceptionnel d'amitié pour tout le quartier. On soulignait la foi des danseurs tout en vantant leur sens artistique. D'autres argumentaient sur le sym-

bolisme des danses. La plupart étaient pour, à une exception près : Dona Cristina. Indignée, elle s'exclama : « C'est une honte ! Nous sommes au Seigneur, à quoi bon nous attacher à des choses aussi futiles ! Appartenant au Seigneur, il nous faut le louer et approfondir sa Parole ».

Cela fit l'effet d'une douche froide. Dans un silence tendu, certains brûlaient d'envie de repousser de tels propos, mais ils se retinrent pour ne pas envenimer l'atmosphère. Un enfant cria dans la rue, des mères sortirent. On en profita pour détourner la conversation sur un autre sujet.

### **inculturation, responsabilité de tous**

Ces exemples vécus nous montrent que personne n'est dispensé de cette tâche difficile, mais aussi que les pasteurs et religieux peuvent parfois la rendre bien difficile. Je crois que ce sont les laïcs, évangéliques ou catholiques, qui concrétiseront la communion. Les théologiens, les catéchistes doivent nous aider à réfléchir pour que notre herméneutique soit en accord avec le projet du Père. Quant aux professionnels, leur rôle est d'incarner le projet du Père dans nos comportements sociaux quotidiens. Le dialogue inter-Églises est nécessairement plus qu'un travail de commissions théologiques : il doit se faire à partir de la base des Églises.

C'est dire l'importance que revêt une fête comme celle de Saint Michel. Elle se déroule comme un acte cultuel et rend pour ainsi dire visible dans le quartier le projet de salut du Père. Son Église n'est-elle pas d'abord dans la rue, là où souffrent et se réjouissent les habitants du quartier. Aucune autre liturgie ne rassemble autant de participants.

### **célébrer le Royaume qui vient**

Tout cela est vrai à condition que de telles festivités traduisent en vérité les efforts quotidiens de tous pour mener une vie plus conforme aux valeurs du Royaume. Sans cela, la fête devient, au contraire, une sorte de scandale pour tous les hommes de bonne volonté.

Puissions-nous, un jour pas trop lointain, dire avec Saint Paul (Ro 15, 16) que par notre travail et nos efforts quotidiens, nous participons au culte cosmique du Seigneur de l'histoire. Par notre travail, nous vou-

drions être les liturges appelés à présenter au Seigneur l'offrande de tous, hommes et femmes, de façon à pouvoir expérimenter dès ici-bas quelque chose de la beauté du Royaume.

### **l'annonce proprement dite**

C'est sur cet arrière fond que s'appuie l'annonce proprement dite. Elle se réalise à travers différents groupes: deux communautés de base, deux équipes de jeunes, un groupe biblique et une réunion d'enfants. La messe dominicale en est le sommet: 250 personnes environ y participent chaque semaine.

Le travail accompli ensemble pour incarner le projet du Père engendre et consolide un langage pour notre temps. Plus que de commissions théologiques, il s'agit d'un travail à la base. Les pasteurs, les religieux et les prêtres peuvent faciliter ou faire obstacle selon les cas. En définitive, ce sont toujours les laïcs évangéliques et catholiques qui réalisent la plus grande communion, signe visible de l'avènement du Royaume et de la réalisation du Projet du Père.

*Jorge Villalpando*

*Parroquia de Santa Vera Cruz,  
Casilla 665  
Cochabamba – Bolivie*

## UN TOURNANT DANS MA VIE MISSIONNAIRE

*par Elias Mwebembezi*

*Ordonné prêtre en 1989, Elias Mwebembezi a exercé son ministère pendant trois et demi au Burundi. Il vient de terminer sa maîtrise en théologie à l'ISPC de l'Institut Catholique de Paris où il a séjourné d'octobre 1994 à juin 1996.*

*Est-il possible d'annoncer l'Évangile sans être acculé parfois à changer fondamentalement d'orientation dans une vie missionnaire ? Telle est la question à laquelle voudraient répondre ces quelques lignes.*

---

Il y a six ans, je commençais ma vie missionnaire au Burundi comme vicaire dans une paroisse classique. Rapidement, je me suis rendu compte que la mission qu'on m'avait confiée consistait avant tout à administrer une communauté chrétienne déjà bien établie, plutôt routinière, se contentant d'une pratique assez régulière mais sans grande aventure. Il me fallait parcourir des kilomètres et des kilomètres pour servir les 25 000 chrétiens disséminés dans 22 succursales. Mon occupation majeure était d'administrer les sacrements et, comme les chrétiens du Burundi les reçoivent fréquemment, j'étais débordé par ce ministère. Je me demandais si je prenais le temps d'écouter, de vivre et de partager la vie de mes paroissiens en profondeur.

*C'est là l'origine de mes interrogations sur la manière dont j'accomplissais ma mission. Quelque temps plus tard, j'ai rencontré des familles Batwa. Ce fut un événement qui m'a conduit à réfléchir sérieusement sur ma mission et celle de l'Église du Burundi auprès de ce peuple Batwa. Ils étaient sur notre territoire paroissial mais complètement à part. Pas un seul n'appartenait à notre grande famille chrétienne.*

## «Nous ne sommes pas des hommes!»

Ce peuple, jadis, vivait sans problèmes et subsistait grâce à la chasse et à la cueillette. Mais progressivement, la population Batwa est devenue sédentaire, contrainte de s'adapter à un autre mode de vie puisque les forêts disparaissaient de jour en jour au Burundi. Face à la colonisation et aux changements de vie sociale et économique, ce peuple a connu un profond bouleversement. Aujourd'hui, il vit dans une situation précaire. *Les relations entre les Batwa et les autres populations sont caractérisées par l'indifférence et le rejet.*

Les Batwa sont traités avec mépris par les autres Burundi. En glanant de ci de là les anecdotes et les dictons<sup>1</sup>, on se rend compte du degré qu'atteint leur marginalisation. «Le Mutwa, une fois rassasié, met le feu au grenier». Le Mutwa, dans l'abondance, est naïf et imprévoyant. Ou encore: «Le chemin le plus court anéantit les Pygmées». Ce proverbe fait allusion à une fable dans laquelle les Batwa, voulant à tout prix traverser une rivière pour aller au plus court, dégringolent l'un après l'autre sur un rocher où ils se fracassent la tête. Ceux qui restent sur l'autre bord prétendent que c'est parce qu'ils ne savent pas sauter qu'ils meurent et, croyant faire mieux, vont finalement aussi s'écraser contre le rocher.

### à travers les contes

Sœur Félicité Kabura<sup>2</sup>, nous raconte un petit conte du Burundi «fort divertissant dans un milieu de jeunes». «Les Batwa, dit-elle, pour échapper à un danger, se cachent dans un buisson. L'un dit à haute voix: «Je m'enfouis sous ces feuilles». On l'entend, on le tue! Le deuxième se moque: «Tu n'avais qu'à te taire!». Il est tué. Et le troisième d'enchaîner: «Tant pis pour vous, vous avez une langue trop bien pendue». Il subit le même sort, et ainsi, jusqu'au dernier, tous sont massacrés». Et, pour finir, l'histoire de «Umutwakasi w'ikijuju»: une femme Mutwa, complètement débile, ne se réjouit-elle pas d'avoir réussi à sauver la peau dans laquelle elle portait son bébé, alors que ce dernier venait d'être emporté par les eaux.

1/ F.M. RODEGEM, *Sagesse Kirundu* Proverbes, dictons, locutions utilisés au Burundi, Tervuren, Belgique 1961.

2/ F. KABURA, «Obstacles à l'évangélisa-

tion chez les Batwa» dans *Au cœur de l'Afrique*, tome 10, n° 2, presse Lavigerie, Bujumbura 1970, p. 61.

Selon Félicité Kabura, ces récits montrent que le Mutwa est considéré comme incapable de mesurer les conséquences de ses actes. De là à conclure que c'est un être naïf, un enfant qui n'a aucune chance de parvenir à la maturité d'adulte, un enfant sans espoir de développement, il n'y a qu'un pas à faire. Les autres Barundi l'ont franchi.

### **un peuple en tout marginalisé**

Aucune place n'est réservée aux Batwa car ils sont considérés comme des parias. Pour les Barundi, le nom «Umutwa» a des connotations négatives. Il s'agit d'une injure grave qui évoque un individu inintelligent, sauvage, irresponsable, en un mot sans valeur et donc méprisable. Le mot «Batwa» est très péjoratif. Quelqu'un qui se sent exclus, méprisé, dira : «Ils ont fait de moi un Mutwa!». Les conséquences vont de soi : les Batwa sont à part ; on ne se marie pas entre Batwa et autres Barundi, on ne partage pas la bière avec eux, on n'entre pas dans leur hutte.

On peut facilement imaginer les conséquences de cette situation au plan psychologique, social, culturel, religieux et économique. «**Nous ne sommes pas des hommes**» disent-ils. Aujourd'hui, leurs conditions de vie s'aggravent de jour en jour. Ils vivent de la poterie mais la concurrence du plastique est de plus en plus forte. La chasse, la cueillette sont d'un autre âge car la faune a disparu ainsi que les forêts. Quant à la culture, n'en parlons pas : ils n'ont pas de terres. Ajoutons à cela que leurs conditions de vie rendent la scolarisation des enfants quasi impossible, ce qui a pour conséquence de favoriser encore leur exclusion. Inutile de parler de la participation à la vie politique. Ils mènent souvent une existence de mendiants. Si on ajoute à tout cela le manque de soins médicaux, on se rend compte que leur avenir est de plus en plus sombre. **C'est un peuple résigné et sans espoir.** Sur le plan religieux, ce n'est guère meilleur. Écartés, marginalisés et pauvres, personne ne semble se soucier d'eux et de leur sort.

### **laissés pour compte de la première évangélisation**

Les premiers missionnaires Pères Blancs entrèrent de suite dans les perspectives des colonisateurs allemands et belges qui privilégiaient certaines couches de la population plus que d'autres. Ils épousèrent d'autant plus cette vision que leur fondateur, Mgr Lavigerie, leur recommandait dans ses «Instructions» de «gagner l'esprit des chefs» avant tout. C'est ce qui explique pourquoi, encore aujourd'hui, les Batwa ne

font pas partie des foules burundaises qui fréquentent les églises. Ils ne sont pas habituellement un souci pour les pasteurs de l'Église.

La conférence des évêques du pays n'a jamais parlé de la précarité de leur situation et aucun diocèse n'a de pastorale adaptée pour ce peuple. Cela interpelle l'Église au Burundi. Comment parler d'Église-Famille et de partage de l'Eucharistie, alors que des membres de la communauté sont ainsi écartés? Sommes-nous l'Église de tout homme? Quel est notre engagement pour la justice, pour les droits des peuples? Quel témoignage donnons-nous face à l'injustice? Telle est la question qui s'est posée à moi, nouvel arrivant au Burundi.

### **un pays et une Église déchirés**

A cette première expérience, s'en est vite jointe une autre, tout aussi douloureuse. Tout le monde connaît les affrontements et les massacres qui se perpétuent à intervalles plus ou moins réguliers entre les diverses couches de la population burundaise. Il ne m'appartient pas comme missionnaire de trancher en me posant des questions du genre: «Qui est responsable de quoi?». La situation est tellement complexe qu'il m'apparaît plus juste et plus porteur d'avenir de me dire: «Comment dépasser les barrières qui se sont dressées entre Burundi depuis très longtemps?»

*Et c'est dans ce contexte de déchirement qu'est, peu à peu, né en moi le désir de réorienter ma manière d'évangéliser.* De nombreuses questions ont traversé mon esprit. N'y a-t-il pas une réévaluation à faire sur nos méthodes d'évangélisation du passé? Quel projet d'Église promouvoir pour l'intégration de tous les marginalisés? Comment concevoir l'action évangélisatrice pour aboutir à des communautés chrétiennes où les différentes composantes de la population puissent vivre dans l'harmonie, la paix et la fraternité, se rappelant toutes les exigences de leur baptême? Que signifient le baptême, la communion et le témoignage chrétien en un tel contexte? Est-il vraiment possible de baptiser des Batwa qui seront mal accueillis par les autres? Est-ce que l'Évangile transforme les mentalités trop souvent portées aux divisions et aux oppositions?

### **ramener les plus marginalisés au centre**

La manière de travailler à la réconciliation de tous, réconciliation qui est certainement l'objectif prioritaire de l'Église burundaise, m'est apparue

alors clairement. La communauté chrétienne a vocation à être témoin de l'amour du Christ, de la fraternité universelle, auprès de ce peuple. Les communautés chrétiennes des « collines » sont appelées à être signes du Royaume et de la vraie communion que l'Église du Christ représente. Ce sont les communautés de base qui doivent être moteurs dans les combats pour la dignité, la justice et les droits de tous, et surtout des plus pauvres d'entre eux, les Batwa. Dans les Batwa qui cherchent encore leur intégration à la famille chrétienne comme membres à part entière, toutes les victimes, tous les exclus peuvent se reconnaître : enfants, femmes, hommes... Batwa, Bahutu, Batutsi, Baganwa.

C'est ainsi, me semble-t-il, que le pardon deviendra effectif et que les sacrements produiront tous leurs effets sociaux. De là naîtront, j'espère, des types d'engagement nouveaux qui porteront leurs fruits en matière d'éducation et de gestion politique du pays. L'Église, à sa manière, aura contribué à un nouveau départ de la nation burundaise.

### **un langage à découvrir**

Voilà où j'en suis aujourd'hui. Après deux ans de réflexion et d'approfondissement en Europe, je repars au Burundi avec cette pensée qui est maintenant une certitude : vivre avec les Batwa et faire naître en eux le désir de dignité humaine, épouser leur cause et, par là, en communion avec tous les Burundi, être signe du Royaume de Paix et de Justice. Cette mission est ardue et de longue haleine. Un ami prêtre qui connaît ces Batwa du Burundi m'avouait : « *Travailler chez les Batwa, c'est très difficile ! Il faut que tu fasses autre chose en même temps pour rester en contact avec le monde normal* ». Un autre ami, sociologue qui faisait sa thèse sur le même peuple, était plus direct encore : « *Va ! Mais c'est un 'sale boulot'* » (sic !). Plutôt que de m'encourager, on s'étonne que quelqu'un puisse parler d'engagement sérieux près d'eux. Un jeune séminariste qui les a fréquentés en maintes circonstances, m'a confié comment il a dû subir les quolibets de son entourage.

Après tant d'années d'incompréhension, les initiatives pour aider les Batwa risquent toujours d'être mal comprises. Le dévouement à leur service attire rires, moqueries et humiliations. La plupart des Burundi nient qu'il existe un problème Batwa. La plupart d'entre eux, depuis l'élite jusqu'aux plus humbles, ne croient pas qu'un Mutwa puisse se développer comme tout le monde. Ils continuent à les considérer comme des sous-hommes et à les exploiter.

## **s'appuyer sur ce qui existe**

Jusqu'ici, il y a eu quelques tentatives dispersées pour s'occuper des Batwa, mais pas de programme défini avec des orientations précises. Avant de nous lancer dans un programme plus concret, nous avons voulu voir ce qui se fait déjà pour des populations apparentées au Cameroun et au Zaïre.

### **chez les Baka**

A Lomié, dans le diocèse de Doumé-Abong-Mbang, les Spiritains, Pères et Sœurs, travaillent depuis 25 ans pour le développement, l'amélioration des conditions de vie et l'intégration sociale du peuple Baka dans tous les domaines de la vie du pays. Quand j'ai demandé au Père Paul Cuyper comment il voyait sa mission près des Baka, il m'a simplement dit que les Baka commencent à être intégrés. Il a ajouté : « *Voilà la vraie place des communautés missionnaires : aux côtés des Baka* » et il a cité ces mots d'Albert Camus qu'il prend comme devise de son agir pastoral : « *Ne marche pas devant moi, je ne te suivrai peut-être pas. Ne marche pas derrière moi, je ne te guiderai peut-être pas. Marche à côté de moi et sois simplement mon ami* ».

Le dimanche de Pentecôte 1995, les premiers Baka ont été baptisés, les enfants célébraient leur première communion et les premiers mariages religieux étaient bénis. Les Pères qui les ont préparés croient que le plus dur est déjà fait : « *Les Baka sont entrés dans l'Eglise, non par une porte de côté, mais par la porte centrale. Ils sont entrés non pour occuper leur place habituelle, derrière les autres, mais ils sont entrés parmi les autres jusqu'à l'autel de Dieu. Et là, ils ont pris leur place dans la liturgie, non seulement en se joignant aux cantiques des autres, mais en s'exprimant en leurs propres cantilènes, en leur propre langue* ».

### **chez les Bambuti**

Le Père Pedro, missionnaire d'Afrique, travaillant à Imbau, chez les Bambuti du Haut-Zaïre, aime utiliser les termes « faire route avec eux » et « écouter » pour caractériser l'attitude missionnaire propre à cette mission. Il pense qu'il s'agit là d'un « mouvement d'ensemble » permettant à ce peuple d'organiser sa propre vie à partir de sa situation concrète. Il s'efforce de leur présenter un Dieu « *qui les appelle (les Bambuti) et veut qu'ils vivent, un Dieu qu'ils ne connaissent pas mais qui se fait connaître quand son*

*peuple se met en route à travers le désert, dans sa lutte de chaque jour, dans le concret de son histoire. Car Il marche avec eux. Marchant avec eux, nous aussi, notre tâche est surtout de relever les signes de sa présence et de les interpréter avec eux. Les accompagner dans ce chemin de libération, marcher avec eux, c'est un long chemin à parcourir et ils ont grand besoin d'être accompagnés, soutenus dans leur effort».*

### **objectifs d'une pastorale appropriée et prioritaire**

Dans le diocèse, il y a environ 40 000 Bambuti ; une commission de pastorale s'efforce d'harmoniser les essais faits dans les diverses paroisses. Voici les objectifs qu'elle préconise :

- un effort de développement où le Pygmée lui-même, interpellé comme sujet de progrès, est en même temps une vraie annonce de l'Évangile ;
- toute la communauté chrétienne est appelée à s'engager et à accueillir les Pygmées comme frères dans le Christ qui nous a rassemblés dans une seule famille (Eph 2) ;
- créer, non une communauté chrétienne à part pour les Pygmées, mais l'unique famille de Dieu où deux peuples, Bantou et Pygmées, sont évangélisés ensemble ; la catéchèse pour les Pygmées suppose cependant des attentions et adaptations particulières<sup>3</sup>.
- *La commission place la formation de responsables Bambuti parmi les priorités du diocèse. C'est un travail de longue haleine et il y faut de la patience.*

Partout, au Zaïre comme au Cameroun, j'ai rencontré le même réalisme et la même ténacité pour lutter avec les Pygmées, la même espérance chevillée au cœur des pasteurs. C'est une forme de « la mission dans la faiblesse ». *Le langage à parler aux Batwa n'est pas différent de celui de Jésus de Nazareth, de la Galilée des nations, qui s'adressait d'abord aux prostituées, aux publicains, aux pécheurs, à tous les exclus et marginaux de son temps. Il voulait leur redonner place au cœur même des communautés juives de son temps.*

*Elias Mwebembezi*

*Pères Blancs  
31, rue Friant  
75014 Paris*

<sup>3/</sup> Cahier de Pastorale. « *L'assemblée diocésaine* », p. 92 (Diocèse de Wamba, Wamba-Zaïre 1995).

## HEURTS DES CULTURES ET DES CROYANCES

### SOURCE DE FÉCONDITÉ DANS L'ANNONCE DE LA FOI

par Dennis Gira

*Père de famille de nationalité américaine (USA), Dennis Gira est arrivé en France en 1977 après un séjour de huit ans au Japon. Diplômé de l'EPHE, il a publié une thèse sur «La conversion dans l'enseignement de Shinram». Rédacteur à la «Documentation catholique», il travaille, aux Éditions de l'Atelier et du Centurion, à diverses collections sur le dialogue interreligieux et la recherche missiologique. Il est membre du Conseil de rédaction de Spiritus.*

*Les bouddhistes, dans la rigueur de leur pensée, se révèlent réfractaires à toute idée d'altérité pour rendre compte du mystère de l'Ultime. Cependant, pour nous chrétiens qui fondons notre foi dans le Tout Autre, la rencontre du bouddhisme peut nous conduire à mesurer à quel point le Dieu Père, Fils et Esprit est la source de notre foi et l'unité de notre vie.*

---

Comme tous les chrétiens, j'ai été baptisé «au Nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit». Comme de nombreux chrétiens élevés dans une famille pratiquante, j'ai commencé très tôt à faire le signe de la croix «au Nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit», geste et mots répétés des milliers de fois à travers les années. Depuis toujours, je professe ma foi en Dieu le Père, en son Fils Jésus-Christ et en l'Esprit-Saint, tous les dimanches dans le Credo. Et, malgré ces multiples références à la Trinité, je dois avouer que, pendant les trente premières années de ma vie, je n'ai jamais saisi à quel point ce «mystère» était essentiel à la vie chrétienne. Et si quelqu'un m'avait demandé de rendre compte de cette foi, ma réponse aurait sans doute été sans pertinence.

Et puis, il y a vingt-cinq ans, j'ai commencé à étudier le bouddhisme, d'abord au Japon pendant plusieurs années, puis à Paris où je continue ma recherche, tout en donnant des cours sur le bouddhisme et sur la rencontre entre bouddhistes et chrétiens à l'Institut de Science et de Théologie des Religions. Paradoxalement, ce contact constant avec le bouddhisme, pour lequel l'idée même d'un Dieu personnel est irrecevable, m'a obligé à beaucoup **réfléchir au sens de ce mystère** pour l'homme. Et cette expérience a été tellement forte qu'aujourd'hui je n'hésiterai pas un instant à dire devant tout le monde, et peut-être surtout devant les bouddhistes, que *c'est ma foi en la Trinité qui me fait vivre*.

Pourtant, comment un chrétien peut-il rester fidèle à la tradition chrétienne qui insiste tant sur la relation de chaque homme avec le Père, le Fils et le Saint-Esprit, et être en même temps profondément sensible aux grandes intuitions des maîtres bouddhistes qui parlent, eux, du non-soi, de la non-dualité, de la vacuité, etc. ? Comment la confrontation avec la pensée bouddhique peut-elle permettre à un chrétien de saisir enfin l'enjeu de sa foi en la Trinité ? Et pourquoi dire cette foi aux bouddhistes pour qui la notion d'altérité relève d'une vision erronée de la réalité ? Voici les questions de base que je voudrais aborder dans ces quelques pages.

### **l'expérience d'une dualité conflictuelle**

Le point de départ de cette réflexion est l'analyse que les bouddhistes font de la condition humaine. Comme tous les gens lucides, ils sont conscients de l'omniprésence dans notre monde de la violence, des conflits entre individus, entre sociétés, entre nations, de la frustration que chacun ressent à ne pouvoir obtenir un bonheur qui soit vraiment durable. Mais ils ne pensent pas pour autant que le monde soit mauvais. Ils disent simplement qu'il est éphémère.

Or, un monde éphémère n'est ni bon ni mauvais et, en réalité, *c'est le regard que l'homme porte sur ce monde qui est la véritable source du malheur ou du bonheur*. Quiconque est convaincu que le monde n'est pas éphémère ou qui pense échapper aux limites qui lui sont inhérentes, crée son propre malheur car il attend de cette vie ce qu'elle ne peut lui donner. Celui, par contre, qui accepte de faire partie de ce monde qui passe, saura en vivre les joies de chaque instant sans pour autant s'y attacher. Ainsi le malheur n'est en fait que le résultat de l'ignorance foncière de l'homme qui se prend pour ce qu'il n'est pas. Il donne à

son « soi » une importance qu'en aucun cas il ne peut avoir. Et, en l'affirmant d'une manière toujours inappropriée, il crée des conflits, engendre la violence, etc. Aussi longtemps que l'homme reste attaché à ce « soi » illusoire, il souffre donc lui-même et fait souffrir autrui.

### **l'illusion, cause de la souffrance**

Pour mieux saisir la pertinence de cette analyse, il suffit de réfléchir à la manière dont chacun crée sa propre prison en se construisant une image de lui-même. J'ai un ami américain, par exemple, qui s'imagine parler très bien le français. En conséquence, lorsqu'il fait une erreur et que ses interlocuteurs sourient, il en souffre profondément. Or, s'il souffre, n'est-ce pas parce qu'il confond sa capacité de parler parfaitement le français avec ce qu'il est comme personne ? Ceux qui n'attachent pas la même importance à leur capacité de parler une langue étrangère souriront en entendant cette histoire. Mais, de fait, chacun tombe dans la même erreur, et de mille façons.

On attache une importance disproportionnée à l'efficacité de son travail, à son argent, à ses diplômes, à son « look » (le « look » n'est pas seulement un problème d'adolescent !), etc. Pourtant l'homme n'est ni son efficacité, ni son argent, ni ses diplômes, ni son « look ». Or, chacun s'enferme à l'intérieur d'un périmètre qu'il construit lui-même et auquel il ajoute des éléments nouveaux tout au long de sa vie. *Malheureusement, l'illusion est à la mesure de ce périmètre et plus ce dernier est grand, plus la souffrance le sera.*

Et voilà que nous retrouvons le vocabulaire et les notions bouddhistes : le « soi » auquel l'homme accorde tant d'importance n'est en vérité qu'illusion et la cause des conflits dont les êtres font l'expérience dans ce monde éphémère n'est rien d'autre que le « frottement » pour ainsi dire de ces « périmètres » auxquels les hommes s'attachent parce qu'ils sont victimes d'une dualité conflictuelle qui semble faire partie intégrante de la condition humaine.

### **la réponse bouddhiste : la non-dualité**

Comment sortir de cette situation ? Pour les bouddhistes la réponse est claire. Il faut dissiper cette illusion terrible qui plonge l'homme dans la souffrance. Chacun doit devenir pleinement conscient du fait que le « soi » qu'il affirme de mille manières n'a pas d'existence propre et

qu'il n'est pas moins éphémère que le reste du monde phénoménal. Il doit, pour ainsi dire, faire implorer ce périmètre jusqu'à arriver à l'expérience de la «vacuité du soi». Cela ne veut pas dire qu'il doive nier sa propre individualité. Cette individualité existe et il faut en tenir compte, surtout dans la vie quotidienne. Il faut simplement reconnaître et accepter la relativité de l'individu, des diverses forces psychophysiques qui le constituent à un moment donné, ou encore des divers éléments de son «périmètre». En d'autres termes, il faut devenir conscient du fait que tout ce qui sépare, divise, crée l'illusion de la multiplicité et de l'altérité ne se vit en réalité qu'au niveau de ce que les bouddhistes appellent la vérité relative ou conventionnelle.

Quiconque s'attache à sa propre individualité au point de lui accorder une valeur absolue ne peut échapper à une souffrance incessante. *Il confond la vérité relative avec la vérité absolue* qui, elle, dépasse la pensée ordinaire de l'homme. Par contre, quiconque saisit qu'au niveau de la vérité absolue, la distinction entre soi-même et autrui s'évanouit, *saura vivre la relativité de sa propre individualité en paix*, avec lui-même et avec autrui. Certaines écoles bouddhiques parlent ainsi de «non-dualité», de «vacuité» ou encore de «nature de Bouddha» quand elles s'efforcent de s'exprimer sur cette vérité ultime qui échappe à l'analyse.

En fait, il s'agit pour l'homme de faire l'expérience directe de cette vérité et ce faisant, de réaliser sa propre bouddhité et de saisir qu'il n'y a aucune pertinence dans un quelconque discours sur l'altérité d'un Absolu ou sur l'altérité tout court. L'homme est alors enfin libéré de la dualité conflictuelle qui venait de son ignorance spirituelle et l'enfermait dans la souffrance.

### **la réponse chrétienne: la Trinité**

Il est aisé de voir les convergences qui existent entre l'analyse que les bouddhistes font de la douloureuse condition humaine et celle qu'en font les chrétiens - du moins jusqu'à un certain point. Car les chrétiens aussi font le constat de la violence, des conflits, de la frustration, etc. dont parlent les bouddhistes et ils en souffrent de la même manière. Eux aussi, comme tout un chacun, ont tendance à se créer une image d'eux-mêmes dont ils deviennent aussitôt prisonniers.

Dans le christianisme, on utilisera le mot de «péché» plutôt que celui d'«ignorance» pour en parler, mais il s'agit toujours dans les deux cas

de *se prendre pour ce qu'on n'est pas*. En effet, le véritable péché, c'est de penser qu'on peut trouver son bonheur en dehors de sa relation avec Dieu et avec ses frères, qu'on existe indépendamment de Dieu et agir en conséquence. Dans la vision chrétienne des choses, *le pécheur*, par son égocentrisme, fait d'autrui un concurrent, un ennemi, une menace pour son bien-être, comme le fait *l'homme ignorant*, selon le bouddhisme. Les chrétiens font donc évidemment eux aussi l'expérience de la souffrance qu'engendre cette manière dualisante de penser.

A la différence des bouddhistes pourtant, ils n'attendent pas d'être libérés de cette situation par l'expérience du caractère non-duel de la réalité. Cela ne veut pas dire pour autant qu'ils acceptent de vivre toujours dans une « prison » où chacun serait condamné à être en conflit avec autrui. Non, comme les bouddhistes, ils comprennent bien que ce genre de dualité ne peut qu'être source de souffrance. Et s'ils ne cherchent pas leur libération dans la direction de la non-dualité, où la cherchent-ils ? Existe-t-il une alternative à la non-dualité qui semble éliminer toute possibilité de relation personnelle, et à la dualité où les relations personnelles, toutes empreintes d'égocentrisme et d'individualisme, semblent d'emblée condamnées à l'échec ? Voilà la question-clé à laquelle ma rencontre avec les bouddhistes m'a obligé à faire face.

### **de l'individu à la personne**

Devant la notion de non-dualité on est d'abord tenté, en se mettant à l'abri de la vision ordinaire dualisante des choses, de souligner la substantialité de celui qui est en face. « Je ne suis pas mon frère et mon frère n'est pas moi, il est autre. » Certes, mais quand je parle de « mon frère qui n'est pas moi », est-ce que je ne parle pas le plus souvent de l'individu qui est devant moi et dont l'individualité vient en grande partie des images que j'ai construites de lui et des images qu'il projette de lui-même ?

Or, pour un chrétien, il est évident que celui qui est en face ne doit pas être considéré uniquement comme un individu. Sinon, il n'y aurait pas au fond de différence entre bouddhistes et chrétiens dans leur analyse du phénomène humain. Toute rencontre ne serait qu'une rencontre entre individus et cela expliquerait pourquoi l'aboutissement en est si souvent le conflit. *Mais, pour un chrétien, celui qui est en face est aussi et d'abord une autre personne*. On comprend l'importance de cette position quand on réalise que la notion de personne en tant que telle n'existe pas dans le bouddhisme. Dans beaucoup de pays boud-

dhistes, on ne peut même pas faire la distinction, au niveau de la langue, entre individu et personne. Et pourtant, au sein de la tradition chrétienne, il existe entre ces deux termes, entre ces deux réalités, une différence essentielle qui se reflète dans les efforts que la communauté chrétienne a fait et continue à faire pour sonder le mystère de Dieu lui-même. Et ceci nous ramène à la foi trinitaire qui, depuis le début, est la foi de l'Église.

### **un seul Dieu en trois Personnes**

Dès le début, en effet, la communauté chrétienne a exprimé sa foi en Dieu le Père, en son Fils unique et en l'Esprit-Saint. Très tôt, pour mieux saisir la portée de ce mystère, elle a parlé de trois «personnes», mais il n'a jamais été question de parler de trois «individus». Sinon, l'Église serait tout simplement tombée dans le trithéisme. Par ailleurs, en ce qui concerne le dialogue avec le bouddhisme, ce qui me semble important dans la manière dont l'Église a formulé sa foi en Dieu, c'est qu'elle nous offre un cadre qui nous permet de dépasser aussi bien les limites de la non-dualité, où la relation interpersonnelle est absente, que la dualité conflictuelle mentionnée plus haut. En effet, la relation «interpersonnelle» au sein de la Trinité, tout en étant dynamique, n'engendre aucun conflit.

### **foi trinitaire et libération de l'homme**

*Côté bouddhisme*, il faut reconnaître que le rapport entre la notion de non-dualité d'un côté et la libération des conflits, de la violence, etc. de l'autre, est claire. On ne peut qu'être impressionné par la cohérence interne de la pensée bouddhique et par l'efficacité des pratiques destinées à conduire l'homme à l'expérience libératrice de l'Éveil. Mais que dire de la proposition de *foi chrétienne* ?

Puisqu'il s'agit ici d'un témoignage et non pas d'un traité théologique, je vais tout simplement dire comment j'essaie de répondre pour moi-même aux questions que pose cet aspect de la pensée bouddhique. Pour moi, la clé de voûte de la foi chrétienne, en ce qui concerne le lien qu'il doit y avoir entre la vie trinitaire et la vie de chaque chrétien, se trouve dans l'Évangile de saint Jean, là où le Christ, à l'un des moments les plus solennels de sa vie, prie pour ses disciples. Il dit ceci : « *Père saint, garde-les dans ton nom que tu m'as donné, pour qu'ils soient un comme nous...* » (Jn 17,11); « *Pour eux je me sanctifie moi-même afin qu'ils*

*soient, eux aussi, sanctifiés dans la vérité. Je ne prie pas pour eux seulement, mais aussi pour ceux qui, grâce à leur parole, croiront en moi, afin que tous soient un. Comme toi, Père, tu es en moi et moi en toi, qu'eux aussi soient un en nous... » (Jn 17,19-20); « Je leur ai donné la gloire que tu m'as donnée pour qu'ils soient un comme nous sommes un: moi en eux et toi en moi, afin qu'ils soient parfaits dans l'unité... » (Jn 17,22-23).*

### **entrer dans la vie trinitaire**

Que dire de ces mots étonnants sinon que nous ne les méditons pas assez, que nous n'en vivons pas assez! Chacun est invité à partager la vie même de Dieu, cette vie relationnelle dont l'intensité et le dynamisme nous dépasse tout en nous embrassant. Parler de la « personne », dans le cadre de la foi trinitaire, dépasse infiniment le discours habituel sur la valeur de l'individu qui n'est jamais défini qu'à travers la pensée dualisante de l'homme et dont la critique qu'en propose la pensée bouddhiste n'est pas sans pertinence. Mais la personne! *L'horizon du mystère de la personne humaine est Dieu lui-même.* La foi chrétienne ne saurait donc laisser le mystère de la personne humaine être réduit à l'expérience des comportements égocentriques qui nous séparent les uns des autres. Elle ne peut pas non plus relativiser les relations entre les personnes comme si elles pouvaient n'avoir aucun lien avec la vie plénière promise à l'homme par le Christ et dont Lui, fils unique de Dieu, Verbe de Dieu fait homme, mort et ressuscité, jouit en plénitude.

### **personne et résurrection**

Cette année, un moine bouddhiste japonais a participé, à l'Institut Catholique de Paris, à un séminaire sur le dialogue entre chrétiens et bouddhistes. Ses interventions, tout au long du séminaire, ont été pertinentes et montraient qu'il avait compris ce qui est au cœur du message chrétien (et ce qui sépare le christianisme du bouddhisme). Il ne cessait de dire à quel point les notions de Dieu, de personne et de relation interpersonnelle lui étaient radicalement étrangères. Sa dernière question, adressée à chacun des participants au séminaire sur un ton qui montrait son étonnement et son incompréhension, a été bouleversante: *« Est-ce que vous croyez vraiment, chacun de vous, que Jésus-Christ est réellement ressuscité? »*

Cette question, qui a été comme un électrochoc pour nous tous, illustre bien en fait la cohérence de la foi chrétienne. En effet, là où la notion

d'individu est coupée de la notion de personne, là où le mystère de la personne est isolé du mystère de Dieu, là où la relation interpersonnelle est relativisée, la notion de résurrection n'a aucun sens. Par contre, là où le mystère de la personne humaine, et donc toute relation authentiquement personnelle, touche le mystère de Dieu lui-même, la résurrection cesse d'être quelque chose d'incompréhensible. En effet, toute relation interpersonnelle passe d'une manière ou d'une autre par le corps.

*Il serait donc difficile de concevoir un accomplissement de l'homme, avec ce qui est le plus riche dans son expérience d'homme - c'est-à-dire ses relations avec ses semblables et avec Dieu -, indépendamment de la résurrection. N'est-ce pas l'une des leçons des passages de l'Évangile où le Christ ressuscité montre à ses amis les marques de ses plaies ? Oui, notre ami bouddhiste, par son étonnement devant la foi chrétienne en un Dieu personnel, devant la notion même de personne (tellement liée à la foi trinitaire) et devant la résurrection (inséparable du poids que la tradition chrétienne donne aux relations entre personnes) m'a confirmé dans ma conviction que c'était justement cette foi qu'il fallait annoncer.*

### **conclusion**

Il n'est certainement pas nécessaire de rencontrer des bouddhistes pour saisir l'importance de la Trinité lorsqu'on est chrétien. Ceci dit, je crois qu'il est clair que cette rencontre, si elle est profonde, ne peut que nous aider à revenir aux sources de notre foi pour mieux pouvoir dire ce qui nous fait vivre. Nous le ferons alors, on peut l'espérer, avec beaucoup plus de conviction, mais aussi avec infiniment plus d'humilité.

Car, tout en reconnaissant la profondeur du mystère de Dieu et de l'homme dans lequel nous plonge la foi chrétienne, nous deviendrons plus conscients, grâce aux bouddhistes, *des limites des mots avec lesquels nous essayons d'exprimer notre expérience de ce mystère*. Nous nous fierons entièrement à Jésus-Christ qui seul l'a sondé et peut donc en parler, ce qu'il fait à travers ses mots, sa manière de vivre sa relation avec son Père et aussi, ce qui extrêmement important, avec ses frères. Au fond, ce mystère central de la foi chrétienne nous fait sentir à quel point la vie de l'homme, sa vie dans le quotidien de ce monde, est indissociable de la vie même de Dieu.

*Dennis Gira*

*107, rue de Reuilly  
75012 Paris*

# DE L'HÉRITAGE À LA PROPOSITION

par Henri-Jérôme Gagey

*Prêtre du diocèse de Créteil, Henri-Jérôme Gagey enseigne la théologie à l'Institut Catholique de Paris. Il a participé au groupe de travail dont s'est entouré Mgr Dagens pour la rédaction du rapport « Présenter la foi dans la société actuelle ».*

*Dans sa contribution, il fait ressortir pour nous les options et orientations de ce rapport qui intéressent la recherche poursuivie dans ce numéro de Spiritus.*

---

Lors de l'assemblée plénière de la conférence des évêques de France de Novembre 1994, Mgr Claude Dagens, évêque d'Angoulême, présentait un rapport intitulé *Proposer la foi dans la société actuelle*<sup>1</sup> qui devait connaître une assez grande diffusion dans les paroisses, mouvements et associations catholiques. Ce rapport appelait ouvertement ses lecteurs à faire connaître leurs réactions et il a obtenu de nombreuses réponses qui sont analysées dans un second rapport<sup>2</sup> présenté aux évêques de France lors de leur assemblée plénière de Lourdes en 1995 et qui a lui-même été largement diffusé. Instrument de travail pour permettre un discernement et non pas document conclusif et/ou normatif, ces rapports, et particulièrement le premier, prennent néanmoins un certain nombre d'options théologiques sur **ce que signifie annoncer l'Évangile aujourd'hui.**

1/ Le Cerf, Paris, 1994.

2/ *Proposer la foi dans la société actuelle 2,*

*vers une nouvelle étape,* Le Cerf, Paris, 1996.

## CRISE DE L'ÉGLISE ET DE LA SOCIÉTÉ

Un des traits qui caractérisent la conscience des catholiques français en cette fin du XX<sup>e</sup> siècle, c'est leur perception accentuée de *la situation critique que connaît aujourd'hui leur Église*. Les symptômes en sont connus. Ils sont parfois ressassés avec une délectation morose ou majorés dans un état d'esprit polémique. Ils n'en sont pas moins réels et réellement inquiétants. La première option de ce qu'on a appelé le «Rapport Dagens» est d'inviter à regarder en face cette situation, sans nostalgie ni ressentiment, dans l'idée qu'il n'est pas nécessaire de renoncer à comprendre pour espérer et qu'inversement il est possible d'être lucide sans perdre cœur.

Les opérations-vérités ne sont pas faciles à conduire et la conscience des difficultés vécues n'est pas toujours bonne conseillère. Elle peut *entretenir le ressentiment* à l'endroit «des autres»: la culture moderne pluraliste, la civilisation des média, les laïcards et les autres «ennemis de l'Église», accusés séparément ou en bloc d'être responsables de nos difficultés. Ainsi naît la tentation du repliement autarcique ou de l'affirmation agressive.

Elle peut aussi engendrer un *sentiment de culpabilité* («qu'avons-nous fait pour en arriver là?») qui, le plus souvent, en vient à se retourner en soupçons ou en accusations que se portent mutuellement les membres des diverses sensibilités et traditions spirituelles à l'œuvre dans le catholicisme français.

### défis et appels

Contre la tentation du ressentiment, il faut, sans nostalgie pour les époques où régnait un principe de tradition autoritaire et sans rêves de retour à ce qu'on appelait la chrétienté, affirmer hautement que les catholiques doivent, au nom de leur foi, *accepter de se situer dans le contexte culturel et institutionnel que constituent d'une part l'individualisme moderne et d'autre part la laïcité*. En effet, le temps présent n'est pas de soi plus défavorable à la vie selon l'Évangile que les temps anciens, même s'il nous présente des défis inédits qu'il importe d'identifier.

Dans le contexte de l'individualisme moderne, les catholiques ne peuvent plus s'en tenir à des propos unilatéralement dénonciateurs qui sous-estiment les connivences historiques indéniables reliant l'Évangile

de la liberté et la « culture du sujet ». Mais pour autant, au milieu des désillusions entraînées par l'échec des utopies de naguère, nous sommes renvoyés à *l'urgence de proposer l'Évangile comme un appel adressé à des libertés qui doutent d'elles-mêmes.*

Il est vrai que la société à la française peut aboutir à la marginalisation du fait religieux. Mais elle peut aussi permettre à la tradition chrétienne de *jouer un rôle spécifique dans une société incertaine*, en contribuant au vouloir-vivre de cette société. En particulier, on commence à mieux mesurer comment la foi chrétienne effectivement vécue entretient dans la société un climat spirituel favorable à la démocratie, qu'il s'agisse de fonder la responsabilité des sujets personnels, ou de communiquer à des jeunes des raisons de vivre dans un environnement rempli d'incertitudes.

### **Église et société civile : mêmes défis**

Concernant les mauvaises culpabilités et les tentations de briser la communion de la foi, en portant les uns sur les autres un regard soupçonneux ou franchement accusateur, il nous faut aussi être clairs et dépourvus d'ambiguïtés. La crise que nous traversons n'est pas due au fait que certaines catégories de chrétiens auraient entrepris de falsifier le message de l'Évangile et tourné le dos à ses valeurs et à ses exigences. Sans doute l'histoire récente du catholicisme français a-t-elle ses pages sombres d'errements et d'infidélités. Pour autant, il est vain d'imaginer qu'en mobilisant nos énergies de manière volontariste, pour entreprendre de refaire comme avant, nous pourrions recréer avec quelque succès la situation antérieure supposée plus heureuse.

Nos difficultés ne sont pas davantage dues à l'hostilité des adversaires de l'Église. Il serait naïf de nier que dans notre société, certains se réjouissent de l'affaiblissement social et institutionnel de l'Église catholique et n'hésitent pas à le favoriser. Mais il serait tout aussi naïf d'imputer à la virulence de leur action les problèmes auxquels nous sommes affrontés.

Fondamentalement, *la crise présente que traverse l'Église catholique est la répercussion, dans l'Église elle-même, d'une mutation sociale et culturelle planétaire d'une envergure considérable.* Dire cela, c'est s'opposer au point de vue de ceux qui situent société civile et Église dans la seule perspective d'un face à face. En fait, **l'une et l'autre**

**affrontent les mêmes défis.** C'est pourquoi, les réponses que les chrétiens et la communauté chrétienne sont à même de fournir à ces défis, constituent une contribution significative aux recherches menées dans l'ensemble du corps social, notamment dans le domaine de l'éducation à la liberté et au sens de la vérité. Il ne s'agit pas de prétendre réhabiliter le christianisme en prouvant son utilité sociale, mais de montrer que la foi, donnée au Père de Jésus-Christ notre Seigneur, est une expérience humanisante dont les ressources propres doivent être mobilisées au service de la construction des personnes et de la société.

### **disparition du « village » et des repères**

Sous les chocs conjugués de la généralisation de l'esprit critique, de la rencontre des cultures et des progrès de la technique, *notre civilisation a tout à la fois acquis des capacités surprenantes de transformation et en même temps perdu ses savoir vivre, ses grandes traditions.* « Quelque part », nous sommes tous orphelins d'un village perdu, pour parler comme nombre d'africains, évoquant avec nostalgie leur village natal, ce lieu quelque peu mythique où la tradition remplit son rôle et assure à la vie des hommes la stabilité et les points de repère nécessaires à son bon déroulement. « Au village », on savait ce qu'il fallait faire pour se comporter dans les grandes étapes de la vie et pour régler les conflits sous l'autorité des anciens en communion avec les ancêtres.

Transporté en ville, le villageois ne sait plus comment faire pour se marier, tenir son couple, sa famille etc. **Il n'a plus de point d'appui**, comme en témoignent la crise généralisée de la nuptialité et de la conjugalité, ou encore de l'autorité. Les formes traditionnelles de leur exercice sont de plus en plus difficilement reçues, mais l'absence de figures structurantes d'autorité engendre l'apathie et la confusion. Dans tous les domaines de l'existence, particulièrement en ce qui concerne les jeunes générations, il apparaît qu'il n'est plus possible de se reposer calmement sur les traditions et usages reçus sans un vigoureux effort d'appropriation personnelle.

Cette situation est éprouvante pour les personnes, sommées d'aller puiser au plus profond d'elles-mêmes la ressource de prendre les responsabilités qui leur incombent, selon les situations dans lesquelles elles sont plongées. De là vient, pour ceux auxquels la possibilité d'une telle remontée aux sources n'est pas offerte, **la perte des points de repère éthiques**, ou inversement, la tentation sectaire du repli sur

des affirmations rapidement posées, sans recul critique, sans appropriation personnelle. Et cela conduit aux fanatismes que l'on peut observer aujourd'hui et pas seulement dans le monde musulman.

### *DE L'HÉRITAGE À LA PROPOSITION*

L'affaiblissement des autorités traditionnelles et institutionnelles : famille, partis politiques, école, etc..., touche les Église et principalement en France, l'Église catholique. Privée de l'autorité que lui valaient sa haute antiquité et sa position institutionnelle privilégiée, elle est soumise à rude concurrence de la part des autres traditions religieuses et spirituelles qui, elles aussi, proposent des repères et une spiritualité. Dans la situation nouvelle du pluralisme religieux, la foi chrétienne n'apparaît plus que comme **une proposition parmi d'autres**, qui doit faire ses preuves par sa capacité à emporter l'adhésion. Cette situation n'est pas sans rappeler celle des premières communautés chrétiennes dans le monde gréco-romain. Les disciples du Christ ont annoncé l'Évangile dans une société où coexistait une multitude de groupes ésotériques, sans bénéficier d'une situation sociale privilégiée.

Dans ce contexte de mutations, il n'y aurait pas de sens à vouloir regagner le terrain perdu. Impossible de revenir à une situation antérieure, il faut inscrire dans la culture contemporaine quelque chose d'inédit : l'Église se trouve au défi de proposer « un orient digne de foi » à une humanité dont les points de repères sont devenus vertigineusement mouvants et les procédures de transmission entre générations de plus en plus aléatoires. Tel est le sens de l'*opposition* valorisée par le « rapport Dagens » entre un christianisme d'*héritage* et un christianisme d'*engendrement* ou de *proposition*.

L'un des aspects nouveaux de la situation, c'est que l'Église doit désormais accepter d'être « seulement la détentrice d'une proposition parmi d'autres », ce qui peut s'accroître de deux façons : accepter d'être seulement une proposition parmi d'autres, et accepter d'être (seulement) une proposition clairement audible et identifiable parmi d'autres.

#### **une proposition parmi d'autres**

Dans un contexte de pluralisme religieux et spirituel qui nous enjoint à la modestie et à une attitude fondamentale de respect à l'endroit des

autres « propositions » spirituelles et religieuses, le simple réalisme pousse à accepter *d'être seulement une proposition parmi d'autres*. Et la situation présente réclame de nous plus que du simple réalisme. Au nom même de notre foi, nous devons accepter de reconnaître notre fraternité avec les autres voix « spirituelles et/ou religieuses » qui se font entendre dans la culture. Désormais nous ne sommes **visiblement** plus les seuls à dire des choses intéressantes sur la destinée de l'homme et sa responsabilité. D'autres voix nous font concurrence, des voix non chrétiennes qui tiennent des propos « spirituels » avec lesquels nous pouvons nous reconnaître, de manière variable selon les cas, en connivence, en complicité. Vont dans cette ligne les réflexions actuellement menées dans l'Église à propos du dialogue inter-religieux.

### **clairement audible et identifiable**

Accepter d'être une proposition clairement audible et identifiable parmi d'autres, cela signifie de plus qu'il nous faut, de manière évangélique, prendre le risque et trouver des moyens de faire exister l'Église comme **force de proposition**. L'emploi du terme « proposition » n'est pas innocent, il donne l'orientation générale de la réflexion sur la mission d'évangélisation que constitue le « *Rapport Dagens* » : l'Église en France, mais plus largement en fait, dans l'ensemble des pays d'Europe occidentale, affronte une crise de la transmission. Il n'est plus possible de se fier aux procédures traditionnelles qui assuraient la transmission de la foi. Aujourd'hui, la foi doit être annoncée sous la forme d'une proposition et non d'une imposition plus ou moins automatique selon des mécanismes bien rodés. Désormais, ne sera transmis de la foi que ce qui en aura été **résolument proposé** par des moyens appropriés.

### *UNE DÉMARCHE DE DISCERNEMENT*

Dans le contexte de la mutation culturelle évoquée ici, une option fondamentale du « *rapport Dagens* » est d'inviter les catholiques et leurs communautés à entreprendre une démarche de discernement, en renonçant à l'illusoire ambition d'élaborer une nouvelle utopie pastorale capable de répondre d'un geste à l'ensemble des défis que nous affrontons. Proposer une démarche de discernement, c'est inviter les acteurs de la mission de l'Église à procéder ensemble à *un examen des pratiques* dans lesquelles ils sont engagés plutôt qu'à un échange de

convictions et de mots d'ordre. En effet, le choc des convictions est souvent brutal et sans remède, alors que le partage des expériences permet mieux de se reconnaître mutuellement.

### **une recherche commune**

Mais il y a plus fondamental. S'il importe aujourd'hui de favoriser ce dialogue, c'est dans l'idée que personne ne voit clair et que, parmi les grandes options pastorales au nom desquelles on s'affronte, aucune n'est réellement en mesure de fournir une solution d'ensemble à la crise bien réelle que traverse le catholicisme contemporain. Dans une situation où tous sont un peu perdus parce que la réalité échappe à leurs prises et à leurs plans, il y a deux solutions : ou bien chacun se replie sur ses certitudes et les inflige aux autres, ou bien tous se mettent en état de recherche commune pour comprendre *ce qui est en train de se produire* de neuf et il devient alors possible d'accepter de changer ses points de repère.

Autrement dit, plutôt que d'engager la réflexion à partir de quelques grands projets idéaux et abstraits, auxquels on mesurera de manière décourageante la réalité concrète, il nous faut aujourd'hui discerner ce qui déjà se dessine de *la figure de l'Église du troisième millénaire*. Cette attitude de discernement engage chacun à se situer en croyant, en partant avant tout de la foi et plus précisément de la foi comme expérience située tout à la fois dans une histoire personnelle et un contexte social. C'est sur ce terrain de l'expérience chrétienne de Dieu, de l'adhésion à Jésus Christ, avec les décisions qu'elle appelle et les engagements qu'elle suscite, avec l'ancrage dans la prière et avec les tâches concrètes de service et de solidarité, que nous voulons provoquer non seulement des échanges, mais des actes de discernement.

### **une foi qui libère**

Les croyants sont invités à témoigner que leur existence est façonnée du dedans par l'accueil de la Parole de Dieu et leur participation à la vie d'une communauté d'Église. Autrement dit, l'acte de discernement dont il est ici question ne consiste pas dans un bilan sociologique, même si la sociologie peut l'éclairer, il est l'acte de croyants qui entreprennent de comprendre pourquoi et comment la foi au Christ Jésus, Seigneur et Sauveur, est effectivement source de liberté et force constructive.

Alors qu'il est encore trop courant de réduire la foi à un système de représentations et de convictions religieuses, il s'agit d'inviter les baptisés à l'envisager comme expérience de la puissance de la grâce du Christ dans la faiblesse humaine telle que l'apôtre Paul en parlait pour lui-même: «*Ma grâce te suffit; ma puissance donne toute sa mesure dans la faiblesse*» (2 Co 12,9).

## CONCLUSION

Concluons ce parcours en dégagant quelques repères qui en résultent pour la proposition de la foi dans la société actuelle, marquée par la mutation culturelle que nous venons de décrire à grands traits<sup>3</sup>.

*L'expérience chrétienne doit résolument être mise sous le signe de l'engendrement.* En effet, toute entrée dans la foi est une nouvelle naissance qui intervient dans des existences engagées dans la lutte contre le mal et pour la promotion de l'homme. Mettre l'Église entière sous le signe de cette nouveauté de vie est une tâche permanente. De nombreux témoignages nous disent que cette tâche est attendue par des recommençants, mais aussi par des fidèles qui ne se résignent pas à la routine ou à l'inertie.

*L'expérience chrétienne est une expérience pascal.* On peut le dire clairement à la manière des apôtres. C'est une expérience qui nous met en relation et en communion avec l'acte pascal de Jésus Christ «*quand il passe de ce monde à son Père en aimant les siens jusqu'au bout*» (Jn 13,1). La Pâque du Christ apparaît ainsi dans toute sa vérité. Elle est la victoire de l'Amour réalisée au plein cœur de la violence et du mal. On ne doit pas avoir peur de ce caractère abrupt de la foi, de ce radicalisme de l'expérience chrétienne. Contrairement à ce que l'on imagine souvent, cet abrupt de la foi rejoint en profondeur beaucoup d'expériences humaines qui n'osent pas toujours se dire.

Plus les points d'appui institutionnels de la foi s'affaiblissent, plus il est possible et urgent d'aller aux sources, c'est-à-dire **au mystère de Jésus Christ crucifié et ressuscité**. Cette concentration christologique

3/ Les lignes qui suivent sont très directement inspirées des pages 43-51 du second rapport où Mgr Dagens rend compte des

débats et des réactions suscitées par le premier rapport.

et pascale ne peut pas être réservée à une élite spirituelle ou théologique. Elle est ouverte à tous.

*Nous parlons beaucoup de foi et de charité vécues. C'est l'autre point fort de l'expérience chrétienne qui demande à être mis en relief, non pas de façon volontariste, mais parce qu'il ressort de beaucoup de témoignages reçus qui indiquent que, dans l'Église de France, « l'option évangélique pour les pauvres » est, plus qu'un vœu pieux, une exigence profondément ressentie en particulier par les jeunes. Ceux qui se convertissent au Christ sont appelés à vivre de son Amour. Car « Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que tout homme qui croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle » (Jn 3,16). Si nous sommes baptisés, marqués du signe de Jésus Christ, c'est dans le but primordial de révéler ce don de Dieu qui peut renouveler toute existence humaine.*

Il y a aujourd'hui tant de vies humaines inquiètes, blessées, fragiles, menacées, exploitées. Des jeunes et des adultes posent la question vitale du pourquoi. Pourquoi vivre ? Et pourquoi aimer la vie ? Pourquoi lutter ? Pourquoi servir la vie des autres ? C'est à ce niveau-là, au niveau de la vie et de la mort, de la joie de vivre ou de la peur de vivre, que la révélation de Dieu en Jésus Christ devient parlante comme un message libérateur, et efficace, comme une énergie pour vivre.

Toute proposition de la foi dans la société actuelle ne peut être qu'une proposition de l'Amour qui vient du Père et qui veut passer par nous pour répondre aux attentes profondes de nos contemporains. Dans cette lumière, on peut aborder autrement les questions sur les relations amoureuses au temps du sida, sur le dialogue entre mari et femme, entre jeunes et adultes, et sur tout ce qui entrave ou favorise l'amour de la vie dans notre société parfois si dure. Tous ceux qui travaillent dans les hôpitaux, les prisons, les banlieues des grandes villes, avec les phénomènes de drogue et de violence, ou au service des handicapés et des exclus, savent que l'Amour du Père est en nous une force pour aller à la rencontre de l'humanité réelle et pour reconnaître dans cette humanité le travail caché de l'Esprit Saint.

*Henri Jérôme Gagey*

*Séminaire des Carmes  
21, rue d'Assas  
75270 Paris Cedex 06*

## RADIO ET ÉVANGÉLISATION

*par Cristian Tauchner*

*En Amérique latine, les radios « populaires » ont joué un grand rôle dans la conscientisation et l'éducation des masses populaires. Celles qui se déclarent « chrétiennes » ont souvent rencontré des difficultés à rester fidèles aux aspirations de leurs auditeurs, et en même temps, à être reconnues comme « agents d'évangélisation ». L'Association Latino-américaine pour l'Éducation par la Radio (ALER) regroupe 80 de ces radios. C'est pour les soutenir dans leur combat qu'elle a produit plusieurs documents de travail. Cet article s'inspire largement du deuxième chapitre de « Radio et évangélisation » à paraître cette année à Quito.*

**ndlr :** nous remercions, Cristian Tauchner, directeur de l'édition hispano-américaine de Spiritus et les responsables de l'ALER de nous avoir autorisés à reproduire ce texte.

---

La radio est rarement utilisée de façon judicieuse, au mieux de ses possibilités, et ses utilisateurs connaissent mal les limites et les possibilités qu'elle présente pour le processus d'évangélisation. Bien souvent, les radios catholiques sont simplement utilisées comme une chaire de plus du haut de laquelle on prêche, on diffuse un message doctrinal ou comme un moyen d'élargir le cercle des auditeurs de la messe ou des autres célébrations liturgiques.

Si l'évangélisation est « *annonce d'une Bonne Nouvelle* » qui invite nos peuples à se mettre en marche et leur propose les valeurs du Royaume de Dieu, la radio peut jouer un rôle important dans ce processus, à condition précisément que l'évangélisation soit conçue comme un *processus* dans lequel s'articulent des moments vécus à différents

niveaux : par chaque personne, dans des groupes et des communautés, dans des rapports interpersonnels et des rassemblements de masse. Si la radio, avec toutes ses possibilités et aussi ses limites, sait se situer comme une étape de ce processus, elle peut alors remplir son rôle évangéliste.

## QUELQUES CRITÈRES

### **s'immerger dans le peuple**

Toute bonne communication *commence par l'écoute*. Les programmes de radio, surtout ceux qui touchent à l'évangélisation, ne se font pas dans un bureau. Ils sont écrits dans la rue, en parlant avec les gens, en les écoutant avec attention, en écoutant et en devinant leurs questions, en captant et en recueillant leurs besoins et leurs attentes. Il s'agit de parler de ce que les gens s'attendent à entendre, non de ce que nous avons décidé de leur dire. Nous devons partir de la réalité des auditeurs, non de ce qu'ordonne le calendrier liturgique. Il faut s'immerger dans la vie du peuple.

### **se mettre dans la peau de l'auditeur**

Ces messages, il nous faut ensuite les intérioriser *en nous mettant dans la peau de ceux qui nous écoutent*, à leur place, sur leur longueur d'ondes, selon leurs codes, non seulement les codes linguistiques, mais aussi les codes vécus. C'est ce que la psychologie de la communication appelle « empathie ». Pour que le message soit « bonne nouvelle », il faut en effet *qu'il touche celui qui la reçoit*, lui apporte de la joie et concerne sa vie. Comme dit Juan Luis Segundo: « *Si nous disons simplement à quelqu'un qui est proche de la foi: "Jésus est ressuscité", notre interlocuteur pourra dire: "Eh bien, comme nouvelle, j'en ai entendu de meilleures" »*.

Il importe de savoir situer notre message chrétien dans la vie quotidienne de l'auditeur et, pour cela, lui enlever sa solennité. Qu'il n'ait pas l'odeur de l'encens ou de la soutane, mais celle de la vie. Notre message ne peut pas avoir un ton intemporel, désincarné, vide de vie. Nous devons savoir le traduire en *vie concrète*, en dépassant le stéréotype religieux.

## **une large participation populaire**

Il est important de promouvoir une *large participation populaire* dans les espaces d'évangélisation de la radio. Il faut envisager celle-ci comme un media appelé à susciter des échanges entre groupes différents, un dialogue, une grande assemblée populaire à distance.

Mais organiser un bon programme interactif n'est pas si facile. Il ne suffit pas de convoquer les gens et de connecter le micro pour que le programme se fasse. Il faut veiller à ne pas se constituer en ghetto, à ne pas convertir la radio en une émission en circuit fermé qui ne s'adresserait qu'à une fédération de communautés de base. Il faut **penser avant tout à la masse des auditeurs** et ne jamais oublier le *caractère de masse* de la radio. Pour cela, il faut que l'émission soit alerte, fluide et radiophoniquement réussie.

## **moyen de communication**

Par la radio, l'auditeur cherche à *se mettre en relation* avec d'autres personnes. Il établit une relation de proximité, de sentiments, tantôt avec un locuteur, tantôt avec un animateur, tantôt avec un commentateur avec qui il se sent en confiance. Cette caractéristique doit être prise en compte : il faut personnaliser l'espace évangélisateur. L'évangélisateur radiophonique doit avoir le don de communiquer, la capacité de créer une relation de confiance et d'amitié. Même si les conversions sont toujours l'œuvre de l'Esprit-Saint, on y trouve toujours un agent communicateur, un chrétien qui, par le témoignage de sa vie et par sa personnalité, a inspiré à l'autre ce sentiment de confiance qui l'a rapproché de la foi.

## **émotion, suggestion, narration**

La radio parle à l'imagination et aux sentiments. Les espaces évangélisateurs qui se situent au niveau de la pure rationalité ne font pas germer la foi chez les auditeurs. Pour être évangélisatrice, la radio requiert une **créativité constante**: suggérer plus qu'enseigner, susciter l'émotion, savoir dire les choses avec humour.

Il importe aussi de savoir raconter les choses, poser des questions, être agréable, soulever des débats. La narration, le récit sont l'expression de la communication populaire par excellence. Le peuple communique

en racontant et en se racontant les choses. Le radio-drame est le mode le plus dynamique de la radio, celui qui active *l'émotion et l'imagination* et qui, par excellence, est le plus efficace.

## *POSSIBILITÉS ET LIMITES* <sup>1</sup>

### **se sentir partie prenante**

Les gens considèrent certaines radios comme leur appartenant. Cela peut s'expliquer par le fait qu'*ils se sentent traités comme des gens respectés, des proches*, sans mépris, sans aucune différence entre ceux qui possèdent et ceux qui ne possèdent pas. Ils y trouvent une aide qui leur permet de penser, leur donne des éléments pour comprendre les choses. Et cela vaut non seulement pour les individus, mais aussi pour les groupes. Les communautés, les organisations disent que ces radios leur permettent de communiquer ce qu'elles font, de partager leurs problèmes et qu'ainsi, d'autres groupes peuvent se tenir au courant de leurs activités, de leur vie.

Cela tient au fait que les gens peuvent **s'exprimer comme ils en ont l'habitude**, et non pas comme il faut parler «à la radio». Cette façon familière de parler correspond à ce que l'on est et au lieu d'où l'on s'exprime: comme femme battue par son mari, paysan luttant pour la terre, mineur que l'on brime, habitant d'un quartier sans sanitaires et qui lutte pour les obtenir. Il s'agit, pour eux, d'exprimer leur vécu avec leurs mots à eux.

Ce sentiment d'être «propriétaire» de la radio s'explique aussi par le fait que, non seulement les gens ont la parole, mais que la radio est de leur côté et **les accompagne dans leurs combats**. Elle est un espace où les auditeurs peuvent s'exprimer et recevoir en retour un discours qui les concerne. Ils se sentent reconnus dans leur dignité de porteurs et constructeurs d'une histoire, d'une culture. Cela renforce leur identité. Et justement, parce qu'elles sont des espaces d'identification et de reconnaissance, ces radios sont aussi des espaces de différenciation, ce

1/ Cette partie s'inspire des réflexions de Maria Cristina MATA. Le point de départ est l'explication des raisons pour lesquelles l'auditoire de certaines radios sent

que celles-ci lui appartiennent. Ces raisons ont manifestement un rapport avec le caractère que ces radios donnent à leur façon d'évangéliser.

que l'on ne retrouve pas dans d'autres types de communication dont eux, les pauvres, sont exclus, la presse écrite par exemple.

### **signes d'une nouveauté**

Dans ces radios, les auditeurs découvrent une vérité *située*. Elles sont pour eux une possibilité de rencontre entre égaux. C'est pourquoi elles sont *un signe, une nouveauté historique*. Elles sont témoins de l'oppression existante, mais elles disent aussi que cette oppression peut être remise en question et abolie. Elles annoncent une réalité différente qui refuse l'exclusion et lutte pour la présence légitime des exclus dans l'espace public. Elles sont partie prenante au conflit, elles le manifestent, elles le dynamisent.

C'est justement parce qu'elles sont « media de masse », que ces radios peuvent lancer sur la scène publique des débats dont les classes populaires, leurs auditeurs, ont été exclus et leur rendre leur place de promoteurs d'un nouvel ordre social. Cette capacité *les rend partie prenante du processus d'évangélisation*. Situées au centre du conflit social, elles scandalisent parce qu'elles révèlent la misère, la pauvreté, la douleur. Mais elles montrent aussi qu'il est possible de construire une autre réalité qui est, d'ailleurs, déjà en chantier.

### **dangers à éviter**

Parfois, on ne laisse entrer qu'*une partie du peuple*. Nous disons souvent que nous sommes avec le peuple mais nous lui refusons son rôle d'acteur et nous mettons la radio à sa place. Elle prétend être l'avant-garde, le moteur du processus. Elle censure ou se comporte en mère affectueuse, donneuse de conseils. Elle supprime alors la voix du peuple. Et par radio, je n'entends pas la technique mais les gens qui font la radio et qui prennent la place de ceux qu'ils ont choisi de servir.

La radio doit être là où sont les gens, là où s'accomplit une action de transformation et nous croyons qu'elle doit dynamiser cette action, non en lui dictant sa conduite, mais en la révélant et en suscitant ainsi la réflexion. *Révéler, réfléchir, communiquer*. Communiquer non seulement sa réflexion, mais aussi celle des autres, permet l'émergence d'un *vrai sujet de débat* qui met en présence des avis divergents, fait échec à toute solution imposée d'en-haut et sauve ainsi le dialogue.

C'est alors que *la radio dessine les contours d'un nouvel ordre social*. Non seulement une nouvelle réalité fraternelle peut se construire, mais aussi, dans le processus même de cette construction, le hiatus entre ceux qui dirigent et ceux qui sont dirigés, ceux qui évangélisent et ceux qui sont évangélisés disparaît. Tous peuvent prendre part à cette construction, chacun à sa manière.

### QUELQUES PISTES

Une radio catholique, c'est d'abord tout simplement une *radio*. Elle doit répondre aux exigences d'un moyen de communication : être dynamique, augmenter son audience, être capable de conquérir la *préférence* des auditeurs. Elle a un langage propre : musique, voix et effets sonores et elle ne dispose que de ces trois moyens pour capter et maintenir l'attention de l'auditeur et établir une communication vivante avec lui. Si nous sommes d'accord avec ces éléments de base, qu'est-ce qui fait alors qu'une radio est chrétienne ou *évangélisatrice* ? Quelle est sa spécificité ? Ce n'est certes pas parce qu'on y trouve des programmes religieux, mais parce qu'une radio catholique a fait une option claire **de diffuser et de vivre les valeurs évangéliques**.

#### un message de libération

Une radio est évangélisatrice dans la mesure où elle promeut les valeurs chrétiennes *dans toute sa programmation* et pas seulement dans les programmes explicitement religieux. Elle est évangélisatrice dans la mesure où elle accompagne le peuple dans ses différentes formes d'expression et d'organisation et apporte tout ce qu'elle peut à la transformation de la société. Elle est évangélisatrice dans la mesure où elle est porteuse du message de libération de Jésus, prête à recevoir ce que le peuple veut lui communiquer et à se laisser évangéliser par le peuple. Elle est évangélisatrice dans la mesure où le peuple sent qu'elle épouse ses causes et ses projets. **Un programme n'évangélise que s'il libère**. Ce n'est pas parce qu'il cite le nom de Jésus qu'il évangélise. L'évangélisation est globale, elle s'adresse à la totalité de la personne.

## à quelles conditions ?

Pour que cette cohérence devienne réalité et qu'elle puisse être perçue par les auditeurs, plusieurs conditions sont nécessaires. Le directeur doit, tout d'abord, être décidé à faire de sa radio **un projet évangélisateur**. Cette première condition est fondamentale pour qu'une radio soit évangélisatrice. Bien des responsables ne conçoivent pas leur radio comme un tout. Ils se contentent de quelques espaces religieux « en conserve »<sup>2</sup> et de retransmettre la messe du dimanche.

Il faut ensuite **une véritable équipe**, veillant à la cohérence de toute la programmation, œuvrant pour que l'évangélisation ne soit pas réduite à quelques programmes spécifiques, mais que tous les espaces de la programmation : information, détente, éducation, soient conçus comme partie intégrante du projet évangélisateur de la radio.

Il faut encore **vivre ce que l'on prêche**. C'est dans la maison elle-même, ses structures, le modèle de gestion, les relations internes, que doivent se développer les relations fraternelles et communautaires de justice et de solidarité. Cela suppose que l'entreprise « radio » soit cohérente avec les options qu'elle soutient : processus d'intégration, de participation démocratique, de dialogue social, de débat et d'opinion.

La radio évangélisatrice sera **créative et innovatrice** si elle connaît et exploite au maximum ses potentialités de media de masse. Elle doit pouvoir compter sur une équipe qui a la formation et la conviction nécessaires pour donner un apport original au projet évangélisateur. Elle cherchera à intégrer le travail radiophonique aux plans pastoraux du diocèse ou de la région où elle travaille. Elle établira aussi des relations avec d'autres secteurs de la société qui partagent d'une certaine façon son projet évangélisateur.

## **marcher avec le peuple**

*C'est en marchant avec le peuple*, avec les gens, que Jésus et l'Église primitive évangélisaient. En tant qu'évangélisatrices, les radios chrétiennes doivent également marcher très près du peuple, être intimement liées aux communautés, groupes, organisations et mouvements qui

2/ Argot radiophonique pour désigner les programmes achetés, produits sans relation avec la situation d'où la radio en question émet.

s'efforcent de suivre Jésus en vivant et en annonçant la Bonne Nouvelle du Royaume. Cela suppose un projet évangélisateur qui servira de cadre à tout leur travail et indiquera avec clarté ce que suppose et implique le fait de marcher avec le peuple.

*Solidaire du peuple* dans tous ses efforts pour transformer la société, construire le Royaume, avancer avec confiance vers l'avenir, une radio évangélisatrice s'efforce de connaître la vie du peuple. Elle accepte que l'évangélisation soit conditionnée par le milieu. Sa programmation s'enracine dans la culture et la vie quotidienne du peuple pour en dégager le positif et le négatif et les confronter avec l'Évangile. Elle respecte le rythme et les goûts du peuple. Elle promeut, à tous les niveaux, la participation du peuple, maillon de base dans la construction de la nouvelle réalité du Royaume. Marcher avec le peuple, c'est aussi prendre le risque de tomber.

#### **donner sens à la vie**

Dans les Actes des Apôtres, Philippe (Ac 8,26-40) n'a pas seulement accompagné l'Éthiopien sur son chemin. A la lumière de l'enseignement de Jésus, il a interprété ce que faisait l'Éthiopien. *Interpréter la réalité de la vie* du peuple fait partie du *travail évangélisateur* de nos radios. Il s'agit de lui permettre de comprendre qu'il avance vers le Royaume et que c'est un motif d'espérance.

L'Évangile, les textes bibliques, les documents de l'Église universelle et locale viendront donner sens à la vie quotidienne. Les sciences sociales et les « experts », en éclairant le pourquoi des situations, permettront au peuple de devenir acteur de son histoire. Mais tout cela sonnera creux si les responsables ne font pas leur la réalité de la vie du peuple, « travaillant le grain » avec lui, s'asseyant dans les quartiers, pétrissant l'argile avec lui.

#### **annoncer le Royaume, dénoncer l'anti-Royaume**

Tandis que Philippe marchait avec l'eunuque, *il lui annonçait la Bonne Nouvelle de Jésus*. Dans le contexte latino-américain, annoncer la Bonne Nouvelle doit signifier: apporter une espérance à notre peuple. Si petit et isolé que soit un fait, on peut à travers lui montrer et renforcer l'idée que nos peuples et nos sociétés sont en train de prendre en mains leur destin. Nos radios doivent se faire l'écho de tout ce que

le peuple a réalisé de bon, des valeurs et des pratiques de solidarité vécues au niveau le plus humble. Alors, peu à peu, l'espoir grandira et les semences d'une nouvelle société germeront. La conscience de la proximité du Royaume et le fait que nous le construisons dès maintenant procureront énergie et joie pour avancer.

Annoncer les valeurs du Royaume, c'est aussi **dénoncer l'anti-Royaume**. Les pauvres doivent pouvoir utiliser les micros pour dénoncer toutes les exactions dont ils sont victimes.

### **célébrer par et pour le peuple**

Il y eut alors *le baptême de l'eunuque*. Philippe fut alors enlevé par l'Esprit et l'eunuque continua son chemin *rempli d'une grande joie*. Il avait commencé son chemin à la recherche du Royaume.

Une radio évangélisatrice doit aussi **célébrer la venue et la construction du Royaume**, même s'il n'est pas encore pleinement réalisé. Tout événement où peuvent se manifester les germes du Verbe doit être mis clairement en lumière, car l'Évangile ne grandit pas «in vitro», dans une capsule expérimentale, mais à partir de tout événement positif, même s'il se passe au bout du monde.

*Une radio évangélisatrice célèbre la construction du Royaume*. Elle participe avec le peuple à ses conquêtes et à ses succès, mettant en valeur les actions positives comme anticipation de la Pâque définitive. Elle soutient et promeut les célébrations populaires: fêtes, anniversaires et inaugurations et valorise les coutumes et les traditions. Elle contribue à motiver les célébrations religieuses et chrétiennes, particulièrement l'Eucharistie et d'autres sacrements importants, à partir de la foi et de ses diverses expressions.

ALER

Apartado 17  
033946 – Quito  
Équateur

## TÉMOINS EN TERRE D'ISLAM

par Gérard Demeerseman

*Missionnaire d'Afrique, Gérard Demeerseman, dans un premier temps, a travaillé professionnellement en Algérie et au Yémen. A partir de 1982, après quelques années d'études en théologie biblique et en patristique, il enseigne à l'Institut Pontifical d'Études Arabes et Islamiques (PISAI) à Rome. En 1988, il est supérieur régional de sa Société en Tunisie puis au Maghreb. Depuis 1993, il est attaché à l'Institut des Belles Lettres Arabes (IBLA) de Tunis.*

---

*Il y a quelques années, nous avons demandé aux confrères engagés dans la rencontre avec les croyants de l'Islam de témoigner de ce qui les faisait vivre et de ce qui soutenait leur espérance. L'ensemble des réponses reçues, qui unissent intimement dimensions apostolique et spirituelle, constituent un florilège qui a été édité en livret à diffusion restreinte. Après quelques hésitations, j'ai accepté de présenter l'essentiel de trois d'entre eux. Ils émanent de confrères prêtres qui ont vécu dans la durée la présence au monde de l'Islam. Cela nous donne des pages lourdes de sens.*

---

### LE TRAVAIL DE L'UNIQUE ESPRIT

Prendre à mon compte la « vision apostolique » de Jésus de Nazareth : à savoir, que Dieu est mon Père et que tout être humain est mon frère. Comprendre que tout est contenu dans le double commandement : l'amour du « Tout Autre » et l'amour de l'autre. Croire que tout homme qui professe ce double amour n'est pas loin du Royaume. Croire que le meilleur dialogue avec mon frère musulman ne consiste pas à confronter (même pacifiquement) nos arguments respectifs, ni

même à juxtaposer nos vérités soi-disant communes (au risque de bien des malentendus et de désillusions), mais à nous entraîner mutuellement dans la spirale de l'émulation, à apprendre l'un de l'autre comment réserver les deux premières places au « Tout Autre » et à l'autre.

Je crois en un unique Esprit qui, ignorant des frontières, opère en tout être humain disponible. Je me refuse donc à penser que ma qualité de chrétien me confère le monopole de la disponibilité. Serait-ce alors une utopie de vouloir découvrir ensemble, ou l'un par l'autre, le travail de l'unique Esprit ? *« Raconte tout ce que Dieu a fait pour toi »* (Lc 8,39). C'est à un païen de la Décapole que Jésus confie cette mission.

Le Coran, qui se présente parfois comme un véritable « Livre du maître » contenant les justes réponses, me renvoie depuis longtemps au questionnement continu de l'Évangile, principalement sur la personne de Jésus, cible privilégiée des interrogations de la foi et de l'incroyance. Jésus de Nazareth, qui es-tu ? Une question qui, pour moi, ne relève pas du savoir, mais du regard et de l'étonnement...

Retrouver le visage humain de Jésus Christ me paraît nécessaire à un authentique témoignage chrétien. Sinon, pourquoi les évangiles ? N'est-ce pas parce que, quelques dizaines d'années après sa mort, les communautés chrétiennes commençaient à oublier cette épaisseur humaine de Jésus de Nazareth, et que cela fut ressenti comme une déviation dangereuse ? Et les protestations polémiques du Coran n'auraient-elles pas été provoquées, en partie, par ce même oubli de la part des chrétiens ? Je regrette que, trop souvent et au niveau le plus élevé, notre discours chrétien ne tire pas toutes les conséquences de l'Incarnation, au point de laisser croire que Jésus a fait semblant de grandir en taille et en sagesse, fait semblant d'apprendre à obéir, à prier, à souffrir, fait semblant d'admirer la foi du centurion, de la Cananéenne, fait semblant d'avoir peur à en mourir, etc.

J'ai besoin, non seulement de regarder vivre Jésus, mais de contempler, si possible de l'intérieur, sa « croissance » dans la prière, la souffrance et la soumission ; bref, de l'incarner dans ma propre croissance. Il est essentiel pour moi que le Christ, avant d'être glorifié, ait parcouru, *« dans les cris et les larmes »*, le long chemin qui va au *« Mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? »*, au *« Père, entre tes mains je remets mon esprit. »* C'est en cela qu'il est le frère de tout homme, de ceux qui portent en eux les grandes interrogations sur le sens de la vie

et de la mort, sur le bonheur et la souffrance, sur la destinée de l'homme et de l'univers, dont parle la Déclaration *Nostra Aetate* de Vatican II.

Du chrétien en contact avec d'autres religions, *Nostra Aetate* est, pour moi, la charte et le phare. Pour tenter de déchiffrer ces énigmes fondamentales, j'aurai recours, en tant que chrétien, avant tout à la vie et au message de Jésus, vie et message qui ont éclairé et qui continuent d'éclairer la route de centaines de millions de mes frères et de mes sœurs. D'autres centaines de millions de mes frères et de mes sœurs tentent de déchiffrer les mêmes énigmes que moi et, tout en suivant une autre voie que la mienne, parviennent à un équilibre et à une sagesse de vie remarquables. *Nostra Aetate* m'invite, non seulement à « *considérer avec un respect sincère* » le « *rayon de vérité* » que cette voie véhicule, mais aussi à « *reconnaître, préserver et faire progresser les valeurs spirituelles, morales et socioculturelles* » qui s'y trouvent. Plus loin, dans le paragraphe consacré précisément à la religion musulmane, je suis exhorté « *à la compréhension mutuelle, ainsi qu'à protéger et à promouvoir* », avec les musulmans, « *pour tous les hommes, la justice sociale, les valeurs morales, la paix et la liberté.* »

Me voici donc sommé de remettre constamment en question ma vérité, afin de mieux cerner la Vérité. Plus mon partenaire croyant vit authentiquement sa foi, plus je suis incité à approfondir la mienne, et tout particulièrement sur les points de désaccord ; non pas pour tenter de concilier l'inconciliable, mais pour chercher plus haut, plus près de la source de Lumière.

Oui, chercher encore et toujours. Celui qui croit avoir et savoir n'avance plus, ne demande plus ; il s'enroule frileusement sur lui-même, incapable de donner et de recevoir. Je crois les mystiques qui m'affirment : la quête n'est jamais terminée ici-bas, car le but est toujours au-delà, quel que soit le chemin parcouru. Ste Catherine de Sienne : « *L'âme ne peut se rassasier de rien, sinon de Dieu, parce que Dieu est plus grand qu'elle et elle, plus grande que toute chose créée.* » Et ce mystique musulman qui fait dire à l'archange Gabriel : « *Entre Dieu et moi, il y a 70.000 voiles, et je ne me suis pas encore approché du premier.* » Dans la Bible, Dieu porte un nom imprononçable (YWH) ; dans l'Islam, le croyant qui vient d'énumérer les 99 plus beaux Noms se heurte au centième, l'Indicible. Trahirait-il sa foi, le chrétien qui prendrait pour centre de sa contemplation quotidienne,

tour à tour, l'une de ces 99 appellations et qui accepterait de se heurter, au centième jour, au mystère de l'« Ineffable » ?

A.....

### **la vérité au regard de l'amitié**

Garder mon identité et m'acculturer : voilà le dilemme. La seule solution est de viser à une relation mutuelle de foi : je crois dans les Arabes musulmans, dans l'espoir qu'un jour je serai cru par eux. Comme le Christ, je fais toujours le premier pas, c'est le risque de l'Évangile. L'autre ne peut être approché que de son point de vue, de manière désintéressée. J'essaie d'atteindre sa vie quotidienne, ses problèmes, ses espoirs, ses combats, parce que sa foi s'exprime au milieu de ses préoccupations et de ses projets.

Qu'est-ce qui se révèle de commun entre des hommes de foi ? Il y a un comportement en face de l'autre qui montre qu'il n'est pas un objet (danger de la vision des ethnologues ou des orientalistes) et que je ne le suis pas non plus. Les yeux de ma foi s'orientent vers ce qui échappe à toute possibilité de prise. Ma foi ne peut pas considérer Dieu et l'homme séparément. De l'homme, je vois qu'il est limité, violent, pécheur. Mais mon regard, victorieux du péché, maintient mon ami dans sa relation avec Dieu. Ma foi me pousse à la rencontre, à la communion, à l'unité.

Même si je dois attendre dans la nuit, j'attends l'autre, c'est-à-dire que je vais vers lui. Il ne le sait pas encore, mais il l'expérimente. Je vais aussi loin que possible dans ma foi en lui. Dieu a trop aimé les hommes pour s'armer contre leur violence. Il a pris, avant moi, l'initiative de mourir pour mon ami.

Proclamer l'Évangile n'est rien d'autre qu'établir une relation de foi avec mon ami. Je ne peux séparer le message à transmettre de la qualité de la relation. Aussi j'attends de lui (ou d'elle) qu'il reconnaisse en moi un homme de foi. Je m'efforce alors d'être si près de la Parole de Dieu que je doive être cru. Mon ami ne peut croire dans l'Évangile sans croire dans ma parole. Ma parole a valeur de participation à l'acte créateur. Et si je désire être humble et petit devant la Parole que je proclame, je ne dois pas cacher la pauvreté et les hésitations de ma propre foi.

Si je m'identifie à la vérité, il n'y a plus de place pour que mon ami me parle de ma foi. En revanche, nous répondons ensemble au mouvement qui nous porte à aimer la vérité. Ce mouvement est en lui bien avant que je ne le rencontre. Ainsi il peut me dire quelque chose de nouveau et d'essentiel au sujet de cette vérité. C'est ce que je veux dire quand j'affirme : il faut voir Dieu à l'œuvre dans chaque homme, ou reconnaître la vérité d'où qu'elle vienne.

Aurais-je peur, en écoutant les autres, d'être ébranlé dans ma foi? Est-ce que je crains pour la vérité de la foi chrétienne ou pour la systématisation avec laquelle je m'identifie? Ai-je peur pour le Dieu de Jésus-Christ ou pour l'idée de lui que je me suis faite pour moi-même? Je ne peux embrasser la totalité de la vérité, alors pourquoi ne pas faire place au témoignage de mon ami? J'approche mon ami musulman dans la foi, c'est-à-dire, je me tiens à ses côtés avec patience, je partage sa vie, l'histoire de son pays, j'essaye de faire attention à sa manière d'exprimer la foi. L'ami n'attend rien d'autre que ce que j'attends de lui : être ouvert à la vérité d'où qu'elle vienne pour la suivre où qu'elle me mène. Le musulman m'oblige à vérifier que c'est bien l'Évangile que je mets sur le lampadaire.

*J.....*

### **prêtre en terre d'islam**

C'est Teilhard de Chardin, puis Charles de Foucauld qui m'ont le mieux aidé, par leur témoignage de vie et leurs méditations, à comprendre que le sacerdoce était surtout une question d'être, et à vivre comme prêtre dans un contexte non chrétien. Je suis prêtre par tout ce que je suis et pour tous les autres, quels qu'ils soient.

Pour moi, être prêtre, c'est d'abord **communiquer Jésus en le laissant vivre en moi**. Cela n'enlève rien au fait que je sois au nombre des pécheurs ; après tout, c'est d'abord à leur table que Jésus est allé s'asseoir. Communiquer Jésus comme on communique la vie, mais aussi aller à sa rencontre dans ce peuple. Cela se vit à deux niveaux, souvent confondus : à un niveau personnel, et au niveau de celui ou de celle que je rencontre. Il est là, dans toute relation vraie. En moi et dans l'autre. Il est à donner, à livrer, mais aussi à accueillir, à reconnaître. Parfois aussi, il faut le faire naître, le révéler, le dévoiler, le

deviner. Il n'est absent nulle part puisqu'il est l'image de tout homme et de toute femme.

C'est là que je voudrais essayer d'apporter une note spécifique par rapport à ce que je vis au cœur de l'islam. Les musulmans que je rencontre connaissent déjà Jésus, Celui d'avant la mort et la résurrection. Ils l'accueillent comme le Messie, le fils de Marie, Verbe de Dieu, et ce n'est pas rien. Ils n'en connaîtront la transcendance que dans la vie des chrétiens qu'ils rencontreront. C'est terriblement exigeant d'être chrétien et prêtre ici, en terre musulmane. Nous ne sommes pas là pour annoncer un « autre Jésus », mais faire percevoir, rencontrer un « Jésus Autre ». Et il ne transparaîtra qu'à travers des vies totalement livrées à l'amour. *« C'est à ce signe que tous vous reconnaîtront pour mes disciples : à l'amour que vous aurez les uns pour les autres... »* (Jn 13,35).

Ce n'est pas seulement de respect et de tolérance que l'autre a besoin. Il a *besoin d'amour*, de cet Amour-là. L'amour est seul capable de faire percevoir, deviner la transcendance de Jésus. C'est en voyant Jésus mourir que le soldat romain de Marc dit : *« Vraiment cet homme était Fils de Dieu »*. Je ne pense pas que nos apologétiques sur la vérité du message chrétien pèsent lourd au regard d'un témoignage d'amour donné jusqu'au bout, au fil du quotidien.

Être prêtre, c'est donc bien communiquer Jésus, mais aussi **aller à sa rencontre sur la route des hommes**. Le dire par tout ce que je suis, et, dans la même démarche, l'écouter dans l'autre. N'est-ce pas cela faire advenir le Royaume de Dieu ? J'aime beaucoup cette expression souvent utilisée par Jésus lui-même, par ce qu'elle est plus large, plus ouverte que le terme « Église ». Comme membre de l'Église, je suis au service du Royaume. Je suis plus au service du Royaume que de l'Église. L'Église ne peut être au service d'elle-même. Elle est au service du Dieu qui vient, dans son Règne, dans les autres. Alors, comme prêtre, je suis là, en terre d'islam pour dire, à la suite de Jésus : *« Le Royaume de Dieu est là ! »*. Je le perçois à travers ces humbles, ces petits, ces gens simples qui me renvoient à ce message d'amour universel donné par Jésus.

Bien sûr, la tradition musulmane véhicule un tas d'ambiguïtés qui en éteignent souvent toute la vigueur spirituelle, et beaucoup de croyants le reconnaissent. Nous ne sommes nous-mêmes nullement à l'abri de

ces ambiguïtés. Mais l'islam est aussi porteur des valeurs universelles d'amour, de fraternité, de liberté, d'absolu. Je suis prêtre pour *recueillir, accueillir, nommer tout cela et le présenter à Jésus* dans un acte continu d'offrande et de consécration. Je suis prêtre ici pour faire grandir et éveiller, pour reconnaître et offrir dans le cœur de mes frères et sœurs de l'Islam ce Royaume de Dieu qui est à l'œuvre, qui avance, au-dedans.

Tout homme et toute femme est créé à l'image de Dieu. Je crois que l'islam véhicule quelque chose de cette image. A moi de rechercher dans la tradition et dans la vie des musulmans cette « icône cachée » de Dieu pour la découvrir dans sa beauté primitive. Qui sait si ce n'est pas l'image même de Jésus qui se dévoilera, sous un éclat inattendu ? Il est l'image du Dieu Invisible.

Il est donc important que je sois là comme prêtre. Je dirais même que c'est indispensable. Et ce n'est pas prétentieux de le dire. Comme prêtre, je suis là « **comme un veilleur** », attendant le jour de sa révélation totale, faisant déjà pressentir sa présence, à la façon de Jean-Baptiste : « *Au milieu de vous il est quelqu'un que vous ne connaissez pas* ». Être prêtre ici, c'est être un homme de patience, de gratuité. C'est être un « voyant de l'intérieur ». Adorateur d'une présence cachée, révélée seulement aux simples et aux petits. Il nous faut le vivre dans la patience, patience géologique, patience eschatologique que nous, chrétiens, nous appelons l'Espérance.

C.....

*Gérard Demeerseman*

*12, rue Djemaa El-Haoua  
1008 Tunis – BM  
Tunisie*

## «IL VOUS CONDUIRA DANS LA VÉRITÉ TOUT ENTIÈRE» (Jn 16,13)

### L'ACTION DE L'ESPRIT DANS L'ANNONCE DE LA FOI

*par Alex Gillet*

*Alex Gillet, directeur de la revue Spiritus, a été présenté dans le n° 143, pp. 226-227. Il partage avec nous sa réflexion sur l'action de l'Esprit Saint dans l'annonce de la foi.*

*L'annonce de la foi est accueil et expression du dynamisme trinitaire qui nous habite et nous anime. C'est donc dans la contemplation de l'Amour du Père, du Fils et de l'Esprit que tout évangéliste et tout évangélisé trouve la source et l'accomplissement de la Bonne Nouvelle qui nous fait vivre.*

---

Disons tout de suite qu'il me paraît impossible de parler de l'action de l'Esprit sans parler du Père et du Fils. Tout d'abord parce que le rôle de l'Esprit est de nous rappeler tout ce que Jésus nous a dit (Jn 14,26), ensuite parce que tout ce que Jésus nous a dit venait du Père (Jn 5,19). «Dieu créa l'homme à son image...» (Gn 1,27). C'est Jésus qui, en nous disant le tout de Dieu, nous dira en même temps le tout de l'homme. Il nous présentera sa famille et, ce faisant, il précisera pour nous ce que signifie l'expression «être créé à l'image de Dieu». «Nul ne connaît le Père si ce n'est le Fils, et celui à qui le Fils veut bien le révéler (Lc 10,22).

Cette Trinité n'est pas une théorie en l'air, mais **une vie en nous**. «Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole; mon Père l'aimera et nous viendrons chez lui et nous ferons en lui notre demeure» (Jn 14,23). Une vie qui cherche à faire son chemin en nous «afin que l'amour dont tu m'as aimé soit en eux» (Jn 17,26). C'est donc **le concret le**

**plus concret**, le cœur même de la réalité humaine que je suis, que tu es... En un temps où on se méfie à juste titre des abstractions, *il importe de ne jamais confondre « abstrait » et « profond »* : autant l'abstrait nous écarte de la vie, autant le profond est susceptible de donner sens à notre concret quotidien.

Bien souvent, on a malheureusement très mal parlé de la Trinité. Jésus nous a ouvert sa famille ; nous avons posé un tas de questions compliquées et indiscretes pour finalement décider qu'on ne pouvait rien y comprendre (« mystère ») et nous sentir très peu concernés. Pourtant, nous avons été baptisés « au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit ». C'est en ce même nom que nous avons été bien souvent absous, envoyés ( Mt 28,19), que nous avons béni nos repas, chanté la louange (« Gloire au Père... ») ; en ce même nom toujours, nous serons un jour encensés par l'Eglise et portés en terre « marqués du sceau de la Trinité » (cf. rituel des funérailles).

C'est notre baptême qui nous a introduits dans ce dynamisme incroyable. Pour nous qui avons été « configurés au Christ » (Ro 6,5), le commandement de la charité est égal à l'envoi en mission, à l'annonce de la foi : le Père déborde sur son Fils, les deux sur l'Esprit, la Trinité sur le monde, les « annonceurs » sur les « annoncés », le tout pour le grand retour en Dieu « à la louange de sa gloire » (Ep 1,6 ; 1,14 ; Ph 1,11). Rappelons qu'il ne s'agit pas d'un « en haut » vers un « en bas » mais bien d'une réalité intérieure qui cherche à se communiquer.

### **ce que Jésus nous dit de sa famille**

Le Père, source de tout, **engendre et donne la vie**. Jésus parle souvent de « tout ce qu'il a reçu du Père » (Mt 11,27 ; Jn 5,26 ; Jn 20,21). Le Fils est celui qui **reçoit**, qui **accueille** sans cesse la volonté du Père (Jn 4,34). Il est le « recevant » par excellence. Il ne peut annoncer que ce qu'il a reçu (Jn 5,19). L'Esprit, c'est l'unité indissoluble entre les deux, **synthèse du donner et du recevoir**, de « l'annoncer et de l'être annoncé », envoyé dans le monde à la suite de Jésus. Il est celui dont vivent aujourd'hui les baptisés, appelés qu'ils sont à être tour à tour « annonceurs » et « annoncés », à vivre ainsi à la mesure des talents qu'ils ont reçus, les traits qui font le Père et ceux qui font le Fils. Il ne s'agit pas d'une image idéale à imiter par des comportements volontaristes, mais bien d'une *Vie à accueillir chaque jour dans la contemplation pour lui permettre de se prolonger en dehors de nous*

*dans notre action.* Pour moi, c'est cela l'annonce de la foi: accueillir (être annoncé) et transmettre (annoncer) cet incroyable dynamisme qui veut soulever la pâte humaine. Et le rôle de l'Esprit, on le pressent, est absolument déterminant.

## *ANNONCER À L'IMAGE DU PÈRE*

Dieu Père, Source de la vie (Jn 1,17). De l'intérieur de nous-mêmes, *l'Esprit nous donne de donner comme le Père*, à nous donner du don du Père, à nous engager dans son plan d'amour. Actif dans la générosité, de l'activité du Père. L'inertie, le laisser-aller, la paresse, le repliement sur soi apparaissent vraiment comme des fautes contre le Père.

### **le Père prend l'initiative**

Le Père fait le premier pas dans le don comme dans le pardon. Il se propose sans s'imposer. C'est un des fondements de la Mission: partir, sortir de soi, aller vers l'autre. Un défi permanent à toute structure tentée de tourner sur elle-même et pour elle-même, à toute vie baptismale qui cesserait d'être feu. L'initiative du Père resplendit dans l'acte permanent de la création et nous invite donc à la créativité, à l'ingéniosité dans l'annonce.

### **le Père se donne dans la gratuité totale.**

Il suscite la réponse mais n'en attend rien en retour pour lui-même. Il se donne parce que c'est sa nature de Père. « Amor diffusivum sui » disaient les anciens. Ces initiatives du Père sont **libératrices** (p.e. l'exode, l'incarnation de son Fils). L'annonce ne peut se faire que dans **la gratuité**: « Vous avez reçu gratuitement, donnez gratuitement (Mt 10,8). « Que les missionnaires n'apparaissent jamais comme des concurrents dans la course au prestige, comme une nouvelle espèce de compétiteurs » disait Saint François d'Assise (Eloi Leclerc « *Sagesse d'un Pauvre* », Ed franciscaine, p.140). Ceci suppose une lutte permanente contre tout complexe de supériorité qui humilie. Donner pour libérer, pour susciter, pour favoriser l'initiative des autres, et donc refus de toute forme de pouvoir.

Attention à cette « générosité » qui devient facilement envahissante et qui finit par tout dominer. « Le Royaume des Cieux est semblable à un

homme qui partagea ses biens entre ses serviteurs, puis il partit (Mt 25,15). Il part pour permettre aux autres de se lancer (ou de refuser de le faire!) à leur manière. Il se retire pour libérer, pour laisser la place. Le don du Père est un don qui fait se lever, **qui fait «exister»**.

### **le Père «se repose le septième jour»**

Il nous invite ainsi à nous élever **contre tout activisme**, fébrilité, contre toute activité qui ne laisserait pas place aux relations avec les autres. Le repos, le loisir contemplatif qui est fait pour le rebondissement, l'approfondissement de l'action fait intégralement partie de l'annonce «au nom du Père». «Ceux qui ne se reposent jamais fatiguent les autres» a-t-on dit. Des hommes, des femmes, des communautés où tout est en fonction du travail à réaliser et où, à cause de cela, les relations humaines passent au second plan, ne peuvent pas vraiment être missionnaires «au nom du Père».

### **le Père se donne en abondance et en profondeur**

Il donne les choses de la création à tous ses enfants; «il fait pleuvoir sur les bons et les méchants» (Mt 5,45). Annoncer «au nom du Père», c'est vouloir que tous ses enfants aient vraiment accès à tout ce dont ils ont besoin pour leur épanouissement personnel et travailler dans ce sens. Vouloir aussi que le cadeau du Père soit respecté en lui-même et donc s'ériger, personnellement et socialement, contre toute dégradation de la création, contre tout détournement de ses biens.

Le Père ne donne pas seulement les choses de la création; **il se donne lui-même en Jésus**. Il est bien possible de donner pendant toute sa vie sans jamais se donner soi-même. Le don des choses doit amener au don des cœurs. Il ne suffit pas de «porter du fruit» (Jn 15,8), mais bien «un fruit qui demeure» (Jn 15,16). En Mt 5,45, Jésus dit explicitement que se donner de manière permanente, universelle, indépendante des sympathies et antipathies, «c'est cela être les enfants de votre Père qui est dans les Cieux». Un don qui, par conséquent, dépasse aussi les liens du sang, et donc tout tribalisme, racisme, et autres «ismes» aux dimensions simplement humaines.

Donner en profondeur, c'est tâcher envers et contre tout de partager et de **communiquer au niveau de l'essentiel**, de ce qui me fait être, de ce qui me fait vivre, car c'est à ce niveau que le Père se donne. Il s'agit

donc d'un appel à de vraies relations constructives de nos communautés, de nos différents milieux de vie et, en vue de cela, lutter contre toute superficialité. *Chercher sans cesse la parole qui construit, c'est être annonceur au nom d'un Père qui, à chaque instant, crée par sa Parole.*

C'est tout cela et encore bien d'autres choses être missionnaire « au nom du Père » : accepter cette activité du Père qui agit en nous et à travers nous (Is 26,12 ; Ph 1,6 ; Ph 2,13). Il est normal que notre annonce prenne les caractéristiques mêmes de l'activité du Père, car il habite notre temple intérieur par son Esprit. « Adorer le Père en esprit et en vérité » (Jn 4,23), c'est bien plus qu'un sentiment romantique !

### *ANNONCER À L'IMAGE DU FILS*

Le Fils est accueil, réception, adhésion joyeuse à la volonté du Père. « Que ta volonté soit faite ! » avait écrit un enfant dans son cahier de catéchisme. C'est l'attitude profondément filiale de Jésus qui saute aux yeux en Mt 11,26 lorsque, sous l'action de l'Esprit, il s'écrie : « Abba amen ! Parce que c'est ton bon plaisir ! ». Jamais Jésus ne se prend pour la source : « Je vous le déclare, c'est la vérité : le Fils ne fait rien de par lui-même ; il ne fait que ce qu'il voit faire au Père. Tout ce que le Père fait, le Fils le fait aussi » (Jn 5,19). D'où l'importance pour l'annonce « au nom du Fils » de ce moment de « passivité » par lequel, selon les mystiques, commence toute relation à Dieu, de cette contemplation accueillante qui veut communier à la volonté d'amour du Père pour mieux l'annoncer. *L'Esprit nous donne ainsi d'accueillir comme le Fils.*

### **Jésus découvrait cette volonté dans les rencontres, les événements**

Partout et en tout, il voyait des signes du Royaume et s'en réjouissait. Il a beaucoup reproché aux pharisiens et à la ville de Jérusalem de ne pas savoir lire « les signes des temps » (Lc 19,41-44 ; Mt 16,1-4). **Il était incarné.**

Annoncer au nom du Fils, c'est nécessairement suivre le même chemin. D'où l'importance de comprendre en profondeur ce qui se passe, *d'être ouvert à l'événement*. Ceci est particulièrement vrai si nous sommes appelés à travailler dans une culture différente de la nôtre et nous redit que seul **le préjugé favorable** peut nous amener à réussir la relation à l'autre. La pensée positive est aussi importante que la parole

constructive dont nous avons parlé plus haut. Tout ce qui favorise l'accueil vrai est dévotion au Fils et donc révèle le Père.

*Prendre le temps d'accueillir l'autre en ce qu'il veut me donner*, de l'accueillir en moi. On distingue quatre niveaux d'accueil, par ordre de profondeur : la simple tolérance, l'attention, l'écoute du cœur, la communion. Il est aussi difficile de bien recevoir que de bien donner. Il y a autant de dignité possible, autant de noblesse possible dans le recevoir que dans le donner. Donner n'est pas en soi supérieur à recevoir, car le Fils-accueil est égal au Père-don. Bien accueillir, c'est permettre à l'autre d'être Père pour moi et c'est me comporter en Fils envers lui. C'est pourquoi Jésus a réservé le Royaume à ceux qui deviennent comme des enfants. Ils lui ressemblent, lui l'enfant du Père !

### **bien accueillir inclut risque et vulnérabilité**

Jésus l'a bien expérimenté ! L'intégrisme quel qu'il soit, a peur de cet inconnu ; c'est pourquoi il préfère se figer dans le passé. «Voici que je vous envoie comme des brebis au milieu des loups» (Mt 10,16). L'aventure du véritable accueil passera tôt ou tard **par le mystère pascal**, car «le serviteur n'est pas plus grand que son maître» (Mt 10,24). Annoncer «au nom du Fils», c'est accepter d'actualiser aujourd'hui l'image du Serviteur Souffrant décrite par Isaïe et vécue concrètement par Jésus en son temps. Au plus profond de nos cœurs, l'Esprit nous pousse, comme il l'a fait pour Jésus, à renoncer à toute position de force, à tout complexe de supériorité, et à accepter qu'en principe, tout être humain, s'il est véritablement accueilli, peut nous faire grandir en étant pour nous épiphanie de la volonté du Père. D'où l'importance **d'une réelle écoute**, pas seulement le fait d'écouter, mais la manière : «Faites attention à la manière dont vous écoutez» (Lc 8,18). Ce que Jésus a dit en un contexte bien précis («Qui vous écoute, m'écoute ; qui vous rejette, me rejette et rejette aussi celui qui m'a envoyé Lc 10,16) peut être largement généralisé comme il le fait lui-même en Mt 18,5 : «Quiconque accueille un de ces petits en mon nom (au nom du Fils !) c'est moi qu'il accueille».

### **la deuxième béatitude**

L'attitude de douceur révélée par Jésus (Mt 11,29) est la raison pour laquelle «on vient à lui». La douceur à laquelle Paul convie sans cesse ses communautés chrétiennes (2 Co 10,1 ; Ga 6,1 ; Ep 4,2 ; Ph 4,5, etc.),

c'est cette force calme et sûre de Dieu qui, en Jésus, a laissé tomber ses défenses et qui pour cela n'est plus qu'accueil. La douceur évangélique est essentielle à toute annonce «au nom du Fils»! Comment ne pas admirer la qualité exceptionnelle des relations humaines de Jésus, comment toujours et partout il a appelé et favorisé la rencontre comme émergence possible de la volonté du Père! «Que pas un de ces petits ne se perde!» (Mt 18,14). Qu'à travers un accueil de tous les instants, chacun d'eux soit profondément valorisé en ce qu'il est: un don de Dieu pour les autres. Accueillir aussi la démarche de rapprochement, de réconciliation (Mt 18,23-35), lutter contre toute froideur qui isole, développer cette attitude chaleureuse qui appelle, qui invite... «Lequel s'est fait prochain de l'homme...?» (Lc 10,36).

### **dans son accueil sans réserve, Jésus était réaliste**

Le mal reste le mal. Jésus l'a condamné violemment. Mais le mal ne l'empêchait pas de voir le bien qui se faisait. Il faisait *la distinction entre le péché qu'il rejetait et le pécheur qu'il aimait profondément*. Annoncer «au nom du Fils», c'est, avec les yeux de la foi, **admirer ce que Jésus admirait**: l'œuvre du Père, la foi chez les pauvres, etc. (cf. Mt 11,25; Mt 8,5-13; Mt 15,21-28; Mc 12,41-44). Quelle différence avec les disciples qui admiraient les grosses pierres du temple (Mc 13, 1-2) ou la foule béate devant les aumônes des hypocrites (Mt 6,2)! De ce sens de l'admiration que le mal n'avait pas terni surgissait normalement en Jésus **la prière de louange et d'action de grâces** et une confiance inébranlable en son Père (Jn 11,41-42). Ce sens profond de l'esprit d'enfance, c'est l'Esprit de Jésus qui vit en nous et nous invite à réagir contre un certain «réalisme» terre à terre qui, surtout en certaines périodes plus difficiles à vivre, risquerait de ne plus voir que le mal et de rendre aveugle à une grande partie de la réalité.

### **la sagesse de Jésus**

Elle lui faisait percevoir *la profondeur de la réalité* (Lc 2,40; Lc 2,52; Mt 13,54) et y découvrir la pâte en train de lever (Mt 13,33), la semence en train de grandir (Mt 13,31). Plus tard, il dira à ses envoyés: «Je vous donnerai une sagesse à laquelle nul de vos adversaire ne pourra résister» (Lc 21,15). Il nous faut croire intensément que ce don est en nous depuis notre baptême et lui permettre de s'exprimer dans *une saine appréhension de la réalité*. Il s'agit là, je crois, d'une dimension essentielle de l'annonce. C'est aussi cette sagesse qui a fait voir à Jésus que

le péché n'était pas seulement individuel, mais aussi structurel : il en témoigne quand il prend conscience de la misère des foules (Mt 9,36), prend position pour les pauvres dans sa critique de l'autorité établie (Mt 23,1-36) et en fait l'objet essentiel du jugement dernier (Mt 25,31-46).

### **c'est dans le silence du désert que Jésus devenait accueil**

Se mettre en silence, s'est se mettre en disponibilité pour la Parole à recevoir et, par conséquent, refuser d'avoir réponse à tout en notre nom ou au nom d'un système. Avant de donner des réponses, il faut permettre que **les vraies questions soient bien posées**. L'œuvre de l'Esprit en nous est indispensable pour cela. Se taire pour accueillir la Parole, pour l'écouter dans notre cœur, dans les personnes rencontrées, dans les événements vécus. « Ne parlez jamais les premiers, mais vivez de manière à ce qu'on vous demande de parler » disait quelqu'un. Se taire parce que nous sommes annonceurs « au nom du Fils », lequel avait besoin du silence du désert et de la montagne pour s'ouvrir à l'Essentiel avant de pouvoir se croire capable d'en parler. L'Esprit nous conduit dans le désert comme il y a poussé Jésus (Lc 4,1) pour que, comme lui et toujours sous la poussée de l'Esprit, nous proclamions la réalisation des promesses « aujourd'hui » (Lc 4,14-21). Le désert profondément vécu à la suite de Jésus nous fera éviter les habitudes sclérosées, les répétitions sans âme, les ignorances coupables.

Cette mystique de la vie d'accueil, je le répète, n'est pas un programme dont nous aurions à parcourir toutes les étapes à la force des poignets. Elle est vie au plus profond de nous-mêmes et ne demande qu'à s'épancher et à animer tous les gestes de l'annonce. Adorer le Fils « en esprit et en vérité » (Jn 4,24), c'est accueillir tout le vécu possible au niveau de son cœur ; c'est être avec Lui et en Lui « Amen du Père » (Ap 3,14).

### *RÔLE DE L'ESPRIT DANS L'ANNONCE DE LA FOI*

L'Esprit, c'est celui que Jésus envoie « en son nom » (Jn 14,26), celui qui rend témoignage à Jésus (Jn 15,26), celui qui nous introduit « dans la vérité tout entière » (Jn 16,13). Unité du Père et du Fils, courant d'amour qui unit et réunit, qui appelle à la complémentarité sans abolition des différences, il est pour nous l'harmonie toujours à conquérir, dans le terrible quotidien, entre le donner et le recevoir, entre l'action et la contemplation.

Une attitude qui serait toute initiative ressemblerait fort à de l'impérialisme et ne rejoindrait certainement pas la réalité de l'endroit où nous sommes appelés à annoncer. Par contre, celle qui ne consisterait que dans le fait d'accueillir sans jamais s'exprimer dans des actions concrètes deviendrait vite amour purement sentimental et platonique, figuier stérile, paresse et peur des responsabilités. Tout cela n'est pas «à l'image de Dieu», «au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit». Jésus a été le type de l'évangéliste à l'image de Dieu et cela s'est révélé dans son être-apôtre profondément contemplatif («annoncé») et actif («annonceur») à la fois, **«contempl'actif»** parce que parfait équilibre entre l'accueil et le don. C'est cet Esprit de Jésus qui vit en nous et nous pousse sur les mêmes chemins.

En intériorisant le message de Jésus à chaque baptisé(e), **l'Esprit le personnalise et à la fois l'universalise**. Chacun est invité à recevoir le message de Jésus au plus profond de son cœur comme une invitation à l'amour interpersonnel. Mais il est aussi appelé à partir de ce «plus profond» pour le répercuter autour de lui. On le voit, le «donner-recevoir», double aspect inséparable de l'annonce missionnaire, est *plus une vie transformatrice de mon être, cherchant par tous les moyens à se communiquer, qu'un contenu noétique dont nous serions supposés nous faire les champions.*

### **en intériorisant, l'Esprit personnalise**

Il porte à maturité en nous tout ce que le Christ a dit, et, en cela, il nous «conduit dans la vérité tout entière» (Jn 16,13). Il «n'ajoute rien», «ne parle pas de lui-même», mais rend tout vivant et fort et nous donne d'«habiter l'Évangile» chacun(e) à notre manière. Sans l'Esprit, l'Évangile reste un message objectif, extérieur, proclamé dans un contexte bien déterminé et, à la limite, décourageant par son exigence et sa radicalité. Mais tout le but de la vie de Jésus est de préparer la venue de l'Esprit; c'est bien pourquoi «il est avantageux pour vous que je m'en aille» (Jn 16,7).

Jésus a vécu sur notre terre il y a deux mille ans: comment le vivre aujourd'hui? Il a parlé comme un jeune homme juif de trente ans: comment alors doivent s'y prendre les gens de tous sexes, races, âges qui viendront après lui s'il n'y a pas au plus profond de chacun(e) l'Esprit qui lui murmure de l'intérieur le seul et unique message de Jésus en des termes adaptés à sa subjectivité? Une sorte de service de

traduction simultanée en somme. L'Esprit peut le faire parce qu'il ne s'est pas incarné en un endroit précis.

Dieu s'est servi de l'humanité de Jésus pour nous proposer son plan d'amour. Mais l'expérience a largement montré que les conditions socioculturelles de cette humanité peuvent devenir un fameux obstacle à l'annonce de la Bonne Nouvelle (cf. p.e. la question de l'admission des gentils dans la communauté primitive en Ac 15), de même d'ailleurs que le contexte socioculturel de tout annonceur. L'Esprit nous aide à distinguer le noyau essentiel du message à annoncer de tout l'emballage propre à un lieu et à une époque déterminés. Dieu ne veut pas que nous soyons un troupeau informe d'individus sans personnalité. Bien au contraire, il nous veut chacun(e) comme vraiment unique et c'est comme cela qu'il nous aime. Par et dans l'Esprit, l'Évangile devient pour chaque baptisé(e) **une lettre d'amour** adressée à une personne bien précise en des termes qui lui parlent personnellement.

L'Esprit, que l'on me pardonne cette expression, c'est un peu «**le Dieu de la situation**» comme on parle aussi, quand un problème se pose, de «l'homme de la situation» qui est capable de le résoudre. Il s'adapte à moi pour m'adapter à Jésus: mes rythmes, mes joies, mes peines, mes aspirations, toutes mes particularités. Il suscite en moi ce mouvement profondément intérieur qui me fait «connaître le Christ» (cf. Ep 3,14-19) et m'aide à vivre en chrétien(ne) «le terrible quotidien», à **voir l'Événement dans les événements**. Avec lui, les événements sont les étapes du plan d'amour du Père dans le monde. Ils sont les moments d'une histoire bien plus belle et plus profonde que cela n'apparaît.

C'est là, je crois, la première démarche sans laquelle il n'y a ni «annonceur» ni «annoncé». Le Père ne se contente pas de nous annoncer sa Parole en Jésus; par son Esprit, *il crée en nous les conditions subjectives d'un véritable accueil de cette Parole*. Dans tous les sens du terme, cette Parole est vie intérieure, ou alors, elle n'est qu'une idéologie parmi tant d'autres.

#### **en intériorisant, l'Esprit universalise**

L'Esprit ne parle pas. Il donne au missionnaire de parler et de se faire comprendre. Avec lui, il y a communion des personnes au niveau de l'essentiel. C'est le langage de la Pentecôte, l'anti-Babel par excellence, où chacun entend parler sa propre langue et parle celle de

l'autre, expression par excellence du «donner-recevoir». Le **don des langues**, cela va bien au-delà du vocabulaire et de la syntaxe ! Champion de l'adaptation, l'Esprit suscite la vraie rencontre qui est de se dire Jésus-Christ l'un à l'autre chez ceux et celles qui «persévèrent dans la prière avec Marie, Mère de Jésus» (Ac 1,14). Harmonie parfaite du «donner-recevoir», il réalise progressivement en nous la conversion à la vie trinitaire dont nous ne possédons actuellement que «les arrhes» (2 Co 1,22; 5,5), prélude à toute vraie rencontre «annonceur-annoncé». Cela devient vertigineux !

Le don des langues, cela peut aller très loin ! Cela va aussi loin que veulent bien s'ouvrir les personnes en présence. Plus que jamais, il nous conduit «dans la vérité tout entière» (Jn 16,13) : la sienne, la mienne, celle de mon frère, de ma sœur, la nôtre. Dans ce sens, il envoie et ne cesse d'envoyer et rend l'annonce féconde parce que partout, il précède l'annonceur qui ne peut rien faire d'autre que d'aider à révéler sa présence déjà agissante. Il permet ainsi l'approche missionnaire de l'autre comme une continuation de l'initiative du Père, **une épiphanie de la Rencontre dans la rencontre.**

La Pentecôte est plus qu'un événement initial, une irruption ponctuelle de l'Esprit qui aurait lancé le mouvement de l'évangélisation dans le monde. En Ac 2, Luc condense en un seul instant un événement bien plus fréquent qu'il n'y paraît à première vue. En fait, c'est toute l'Église, et en elle chaque baptisé(e), qui est appelé(e) à vivre en état de Pentecôte d'une façon permanente et toujours plus profonde. Vivre la Pentecôte et vivre la relation «annonceur-annoncé» me paraissent deux expressions qui traduisent la même réalité fondamentale : assumer aussi consciemment que possible notre intégration dans le courant trinitaire voulue par le Père, réalisée en Jésus, prolongée dans tous les lieux et les temps par l'Esprit, et la vivre dans un discernement constant du plan d'amour du Père pour notre monde. L'Esprit est ainsi, au quotidien, l'élan dynamique et inspirateur de l'annonce de la foi en «l'absence de Jésus», le tout «pour la louange de sa gloire» (Ep 1,14). «Puisque l'Esprit est notre vie, que l'Esprit nous fasse agir» (Ga 5,25).

*Alex Gillet*

*Paroisse Saint François d'Assise  
2, Square des Sports  
95500 – Gonesse*

COMMENT DRESSER  
UN BILAN DU SYNODE AFRICAIN?

par Maurice Cheza

*Prêtre du diocèse de Namur (Belgique), Maurice Cheza est professeur à la faculté de théologie de l'Université Catholique de Louvain-la-Neuve (missiologie et questions africaines). Il a enseigné pendant plusieurs années au Grand Séminaire interdiocésain de Lubumbashi (Zaire).*

*Le synode africain veut être un pas important dans l'annonce de la foi pour ce vaste continent, à la fois point d'arrivée et point de départ. Ombres et lumières interfèrent et sont autant d'invitations à poursuivre l'effort entrepris.*

---

Maintenant que le Synode africain s'éloigne des mémoires, le moment est peut-être venu de prendre un certain recul pour replacer cet événement ecclésial dans un contexte chronologique plus large<sup>1</sup>. Je voudrais commencer cet article par deux réflexions préalables : l'une sur les «critères de christianisation», l'autre sur la succession des générations. Il s'agit surtout de réflexions de type «mécanique», c'est-à-dire ne mettant pas en cause la bonne foi, la moralité ou les intentions des acteurs.

1/ Pour rappel, la phase romaine du Synode s'est tenue du 10 avril au 8 mai 1994. L'année suivante, le pape s'est rendu dans trois pays d'Afrique pour promulguer l'exhortation apostolique *Ecclesia in Africa*.

Celle-ci porte la date du 14 septembre 1995. Je me permets de renvoyer à l'ouvrage de textes que j'ai publié chez Karthala, *le Synode africain. Histoire et textes*, Paris 1996, 428 p.

## QUELS CRITÈRES DE CHRISTIANISATION ?

Le Synode avait pour ambition de stimuler l'évangélisation du continent et des « îles adjacentes ». Il ne faut pas oublier que le centre de l'Afrique était encore « terre inconnue » voici une bonne centaine d'années. Le fossé n'était-il pas énorme entre la Bonne Nouvelle annoncée par Jésus en Palestine au premier siècle et des peuples qui n'avaient pas attendu l'arrivée des Européens pour se donner une manière cohérente de vivre ? Les porteurs de l'Évangile avaient bien conscience de ce fossé. Pour le franchir, ils ont fait preuve d'une bonne volonté et d'un courage extraordinaires, mais certaines de leurs conceptions nous paraissent aujourd'hui discutables : mépris pour d'autres formes de culture que la leur et, d'un point de vue religieux, conviction d'entrer dans un monde « assis dans les ténèbres de l'idolâtrie » et dominé par le démon.

### **quand y a-t-il conversion ?**

Les « missions » ont enregistré rapidement de très bons résultats en Afrique. Il est normal et légitime que les acteurs cherchent à connaître les effets des sacrifices qu'ils consentent. Mais, en réalité, à quelle aune mesure-t-on les résultats apostoliques ? Le critère quantitatif est le plus tentant : nombre de baptisés, de catéchumènes, de sacrements, d'assistants aux assemblées ; nombre d'églises, de lieux de culte, d'écoles ; nombre de vocations sacerdotales et religieuses, etc. Certes, tous ces chiffres correspondent à une réelle pénétration du christianisme, mais *quand y a-t-il vraiment « conversion » ?* A quoi le néophyte se convertit-il ? Quelles ruptures doit-il effectuer pour devenir chrétien ? Parmi d'autres, deux secteurs ont été et sont encore particulièrement sensibles : le mariage et les pratiques coutumières. En ce qui concerne le mariage, on peut constater dans toute l'Afrique noire une sérieuse résistance des chrétiens face aux engagements inclus dans la célébration actuelle du sacrement. Quant aux pratiques coutumières, elles sont si profondément ancrées que la plupart ont perduré de manière plus ou moins clandestine. Beaucoup de chrétiens ont résisté à l'« exclusivisme » imposé par le christianisme : ainsi, en cas de maladie, tous les recours s'additionnent.

De plus, en raison de la concurrence protestante, on a parfois voulu occuper au plus vite un terrain d'apostolat, tout en se promettant de travailler ensuite à l'approfondissement de la foi. Résultat des courses :

la ferveur religieuse visible a pu masquer *une réelle dichotomie entre les célébrations et ce qui fait la vie tout court*. Il est donc probable que l'Afrique noire est moins profondément chrétienne que les statistiques ne le laissent croire.

### **une Europe chrétienne ?**

Mais, après tout, l'Europe occidentale dont certaines régions ont bénéficié de l'annonce de l'Évangile dès les premières décennies du christianisme, *a-t-elle été « convertie » et l'est-elle restée ?* Deux lectures de l'histoire de la foi chrétienne en Europe sont possibles. On peut retenir les pages merveilleuses illustrées par tous ceux qui ont été passionnés de Dieu et des hommes et relever le nombre de martyr(e)s qui ont accepté de mourir plutôt que de renier leur foi ou leur honneur ; on peut aussi épinglez les immenses services rendus par les chrétiens dans toutes sortes de secteurs : intellectuel, culturel, caritatif, éducatif, etc. Mais d'autres observateurs ne manqueront pas de relever tous les maux que l'Europe dite chrétienne a infligés à l'humanité : croisades, conquêtes, inquisition, oppression des consciences, combats d'arrière-garde contre la modernité, compromissions avec les dictatures. Le système néo-libéral cynique qui s'impose actuellement dans le monde n'est-il pas né en milieu judéo-chrétien ?

Bref, dans quelque lieu que ce soit, le levain de l'Évangile a bien du mal à faire lever la pâte humaine ! La conversion est toujours à recommencer. La frontière entre ce qui est converti et ce qui ne l'est pas, ne se trouve pas entre les continents, ni entre les confessions, ni entre les personnes, *elle passe à l'intérieur de chaque chrétien*. Cette relativisation, qui n'est pas scepticisme, est indispensable si l'on veut réfléchir à l'enjeu fondamental du Synode africain : comment, à l'avenir, poursuivre l'évangélisation de l'Afrique ?

### **une grande soif d'inculturation**

Ce Synode a eu lieu en Europe, dans le cadre séculaire et prestigieux d'une Église très sûre de sa vérité et de ses « critères de christianité ». Imaginons que des chrétiens du deuxième siècle – soit après un siècle d'évangélisation – aient été parachutés au Synode africain : n'auraient-ils pas eu l'impression d'une énorme surcharge par rapport à l'essentiel de leur foi ? Ne considère-t-on pas comme constitutifs de la foi beaucoup trop d'éléments du patrimoine chrétien occidental ? Le christia-

nisme dans sa forme occidentale fait penser à un arbre qui aurait poussé de riches ramures dans toutes les directions. Serait-il raisonnable de vouloir transplanter un arbre aussi développé ?

Il n'est dès lors pas difficile de comprendre la soif d'inculturation présente chez les chrétiens africains. Et ne serait-ce pas pour assouvir cette soif que nombre d'entre eux se tournent actuellement vers les nouveaux mouvements religieux ? De plus, tout ce qui n'est pas « purement chrétien » est souvent taxé de syncrétisme, ce mot étant généralement pris dans un sens péjoratif. Pourtant, l'histoire du christianisme en Occident montre à suffisance que beaucoup d'éléments chrétiens ont été empruntés au paganisme et baptisés peu à peu. Un simple exemple : beaucoup de calvaires placés à des croisements de routes ont tout simplement remplacé d'anciens arbres sacrés.

### **critères de christianité et priorités pastorales**

A propos des « critères de christianité », on peut dire aussi qu'ils sont liés aux priorités pastorales qu'une Église se donne. Comment les responsables de la pastorale imaginent-ils l'articulation entre les trois grands pôles de leur activité : le **dire** (annoncer la Bonne Nouvelle), le **faire** (rendre présentes les valeurs du Royaume, aider les aveugles à voir, les boiteux à marcher, etc.) et le **célébrer** (fêter la victoire commencée de la Vie sur la Mort) ?

Première suite possible : célébrer, dire, faire ; dans ce cas de figure, on donne la priorité à la sacramentalisation, suivie bien sûr d'un effort d'enseignement et d'une invitation à adopter un comportement digne de la vocation chrétienne. Deuxième possibilité : dire, faire, célébrer ; on attache une importance prioritaire au message, à sa présentation, à sa diffusion, sans pour autant perdre de vue les deux autres aspects. Troisième possibilité : faire, dire, célébrer ; les pasteurs de cette séquence sont d'abord sensibles au vécu concret des gens, et ils n'hésiteront pas à collaborer avec des non-chrétiens dans la promotion de tout ce qui grandit l'homme. Mais ils désirent aussi faire connaître la Parole de Dieu et la célébrer. Pour les pasteurs de ce troisième type, la « porte d'entrée » de la foi est la vie tout court (le monde profane) plutôt que l'église (le monde sacré). Ils prennent au sérieux la loi de l'incarnation selon laquelle l'histoire humaine est le tissu de l'histoire sainte.

Inutile de dire que ces trois<sup>2</sup> types de pastorale correspondent à des représentations théologiques différentes et aboutissent sur le terrain à des priorités et des choix pastoraux qui sont loin d'être identiques. Trop souvent d'ailleurs, le mot «théologie» est pris au singulier: «Que dit LA théologie sur tel ou tel sujet?». Et, quand il est pris au pluriel, on pense d'abord à la diversité de **contenu**, alors qu'il existe dans l'Église une diversité de perceptions de la **méthode** et du **rôle** de la théologie. Par exemple, la première originalité des théologies latino-américaines de libération concerne la méthode et la fonction de la réflexion théologique. C'est sans doute là que réside leur plus grande spécificité, en particulier vis-à-vis des théologies africaines.

### une diversité de richesse

Bref, tous les observateurs n'utilisent pas les mêmes mesures pour évaluer l'action passée de l'Église et pour orienter ses efforts pastoraux futurs. Leurs représentations socioculturelles et théologiques sont loin d'être identiques et cette diversité a quelque chose de très heureux. Dans la société profane, les puissants de la planète ont actuellement tendance à imposer une mondialisation uniformisante: modèle unique, «pensée unique»<sup>3</sup>. *L'Église devrait tout faire pour éviter cette uniformisation*, car le refus de la diversité, du débat et de la critique ne peut qu'aboutir à des exclusions contraires à l'Évangile.

### UN TÉLESCOPAGE DE GÉNÉRATIONS

Un autre paramètre à faire entrer en ligne de compte dans la réflexion sur le Synode africain est celui du temps. Les gens plus âgés ont présents à la mémoire quantité d'événements qui, pour les plus jeunes, paraissent antédiluviens. Peuvent se trouver dans une même assemblée des personnes dont les références de base sont largement différentes.

Certains agents pastoraux ont encore connu la période précédant les indépendances nationales africaines et c'est trop peu dire que les souvenirs de cette époque sont vécus de manière différentes par les nationaux et par les expatriés. La période du Concile Vatican II et du

2/ Selon la stricte logique, trois autres combinaisons seraient possibles, mais elles n'ajouteraient pratiquement rien au raisonnement proposé ici.

3/ A propos de la «pensée unique» dans la société actuelle, voir l'article de Susan GEORGE dans *Le Monde diplomatique*, n° 509, août 1996, p. 16-17.

«premier Paul VI» provoque de la nostalgie chez certains. Dans les années soixante, les Africains ne se pressaient pas à la porte des grands séminaires. Aujourd'hui, ces derniers sont remplis et, entre-temps, ils ont produit plusieurs générations de prêtres relativement différentes les unes des autres. Certains évêques ont été nommés alors qu'ils étaient très jeunes. Suite à ce qui s'était passé en Guinée, Paul VI avait pris des risques en stimulant une africanisation rapide de l'épiscopat. Plusieurs de ces évêques sont restés longtemps en poste et leurs relations avec un clergé plus jeune et plus diplômé ne se passent pas toujours de manière heureuse.

Du côté des chrétiens laïcs, les jeunes générations poussent aussi les anciennes. Les enfants qui faisaient leur profession de foi à l'époque des indépendances et du Concile sont aujourd'hui grands-pères et grands-mères. L'évolution démographique est très différente en Afrique et en Europe. La majorité de la population africaine est très jeune. Quelle formation humaine et chrétienne a été intégrée par les Africains qui sont nés après soixante-dix-sept – année où l'idée d'un concile africain a été rendue publique pour la première fois – et qui, dès maintenant, forment la majorité de la population ?

Le Synode a eu lieu à Rome, dans un environnement nettement plus vénérable. A quelle génération intellectuelle et apostolique appartiennent les membres de la Curie romaine ? Entre quarante et soixante-dix ans (pendant trente ans, soit une génération et demie de citoyens), les gens de bureau sont plus sensibles à la fidélité qu'à l'inventivité. Ils ne changent guère d'opinion, même quand les bouleversements sociaux et culturels sont énormes sur le terrain.

Bref, se sont retrouvés sur les mêmes bancs du synode des acteurs d'âge, d'expérience, de sensibilité et de références théologiques très différents.

## *LES INTUITIONS INITIALES*

### **un évêque**

Pour établir un bilan du Synode africain, pourquoi ne pas remonter aux aspirations qui l'ont précédé ? Dans un exposé de 1962 intitulé « *Vœux africains pour le Concile* », le théologien et futur évêque Tharcisse

Tshibangu évoquait la motion du septième Congrès des Étudiants catholiques africains qui parlait notamment du « moment historique décisif que traverse l'Église en Afrique noire et qui exige que l'Église soit à tous points de vue chez elle en Afrique noire par ses institutions, son mode d'expression, sa liturgie, ses cadres hiérarchiques et laïques ». Le théologien zairois parlait aussi de la suggestion du Secrétariat de la Société africaine de culture : envisager l'institution en Afrique « d'une sorte de collégialité épiscopale permanente, chargée d'étudier et de faire avancer les questions pastorales, par exemple par des synodes africains réguliers »<sup>4</sup>. Alioune Diop, ce Sénégalais de formation musulmane, puis converti à la foi chrétienne, a joué un rôle important dans l'émergence de cette proposition.

### un colloque

C'est au cours du colloque organisé en Abidjan par la Société africaine de culture sous le titre « *Civilisation noire et Église catholique* » (12-17 septembre 1977), que l'idée d'un concile africain fut explicitement avancée parmi les recommandations. « Ce concile, qui pourrait mobiliser l'initiative du peuple africain, se donnerait les structures et les moyens nécessaires pour mettre la catholicité africaine en état de conciliarité permanente et lui faire assumer la tâche de la mission intérieure d'Afrique en toutes ses dimensions spirituelles, intellectuelles, politiques et économiques »<sup>5</sup>. Des propositions importantes étaient faites en vue d'élaborer une « échelle des priorités, de dépasser le stade des microréalisations et (de) viser le long terme ». Avant même la publication des actes complets, Fabien Eboussi Boulaga avait lancé un périodique intitulé « *Pour un Concile africain* »<sup>6</sup>, qui publiait déjà quelques documents du Colloque d'Abidjan. Dans la préface, Eboussi écrivait : « Nous voulons des États généraux de l'Église catholique pour débattre des graves problèmes relatifs à l'évangélisation intérieure de l'Afrique, ensemble, c'est-à-dire non seulement les prélats assistés de quelques experts mais, à travers des délégués de toutes catégories, le continent entier en communion avec les évêques. Promouvoir collecti-

4/ Voir TSHIBANGU T. *Église et Nation*, ed. Saint-Paul Afrique, 1973. Le texte « Vœux africains... » est repris aux pp. 55-69. Du même, voir aussi l'article « Un concile africain est-il opportun ? » dans *Bulletin de théologie africaine*, n° 10, 1983, pp. 165-173.

5/ *Civilisation noire et Église catholique. Colloque d'Abidjan*, 12-17 septembre 1977, Présence africaine, Paris 1978, pp. 371-372.

6/ Présence africaine, Paris 1978.

vement des communautés catholiques à la hauteur du projet africain, telle serait la tâche d'un concile africain» (p. 9).

## **visite de Jean-Paul II**

Lors de *la première visite de Jean-Paul II au Zaïre*, le 3 mai 1980, Mgr Kaseba lui exprima le souhait, au nom de la Conférence épiscopale, de la convocation d'un concile «ou, du moins, dans un premier temps, (d')un synode particulier qui mobiliserait l'ensemble du peuple de Dieu». La justification était celle-ci: «L'importance de ce moment est telle que, sur ce continent, des voix se sont levées pour en appeler à un concile particulier qui réunirait évêques et autres représentants des différents ministères et vocations au sein du peuple de Dieu d'Afrique et de ses îles, en vue d'un vaste recueillement, d'une intense méditation et d'une profonde réflexion sur notre situation depuis les débuts de l'évangélisation, sur les méthodes et les objectifs de celle-ci et sur nos nouvelles responsabilités intégrales, au moment où il nous revient de relayer les premiers hérauts et de nous tourner vers nos propres frères selon la chair pour les rassembler autour du Christ»<sup>7</sup>. Que retenir de ce texte sinon *l'enthousiasme des nouveaux commencements en même temps que le désir de fidélité à l'égard des fondateurs* (importance du «relais»)?

## **périple de théologiens en Europe**

En 1981, trois théologiens africains (Bimwenyi, Hegba et Ossama) accompagnés de la veuve d'Alioune Diop, effectuèrent une tournée en Europe pour expliquer le projet du concile africain. Leur interview, réalisée pour la télévision française par Ernest Milcent, a été publiée: «Nous venons en Europe pour sensibiliser nos frères, les chrétiens d'Europe, pour qu'ils sachent à quoi nous voulons les inviter. Nous voulons les inviter à partager notre catholicité au cours de ce concile. Il faut donc les préparer à ce partage... Nous voulons faire connaître aux Églises fondatrices – qui sont européennes – le stade auquel nous sommes parvenus, à savoir celui d'Églises majeures, et leur dire que, désormais, elles ne sont plus des «Églises-mères», mais des «Églises-sœurs» parce que nous sommes des Églises à part entière».<sup>8</sup>

<sup>7</sup> Voir la plaquette *Jean-Paul II au Zaïre et en République Démocratique du Congo. Allocutions et discours divers*. Kinshasa, 1980, p. 134.

<sup>8</sup> Voir *Bulletin de théologie africaine*, n° 10, 1983, p. 174-178.

## conférences épiscopales

Lors d'une des *visites ad limina des évêques zairois en avril 1983*, le cardinal Malula évoqua devant le pape l'ampleur des questions posées par l'évangélisation de l'Afrique, ce qui « amène l'épiscopat du Zaïre à vous exprimer ici le souhait de voir se célébrer un jour un concile africain. Celui-ci, poursuivait-il, permettra à nos Églises de faire le point de la situation du christianisme en Afrique et d'établir en concertation les bases adéquates pour l'évangélisation intégrale de notre continent dans l'avenir »<sup>9</sup>.

Le SCEAM (Symposium des Conférences Épiscopales d'Afrique et de Madagascar) s'est aussi beaucoup intéressé au projet de concile africain. *Le comité permanent du SCEAM*, réuni à Ouadougou en 1983, fut unanimement favorable à la tenue d'un concile africain dont le thème principal serait l'évangélisation en relation avec l'inculturation et la promotion humaine. La question fut discutée l'année suivante lors de la Septième Assemblée plénière du SCEAM à Kinshasa (15-22 juillet 1984). Pour Mgr Monsengwo, qui était à l'époque président du Comité théologique du SCEAM, le concile africain aurait pour tâche « de faire le point sur la situation et d'organiser la concertation de nos conférences épiscopales pour l'établissement de bases adéquates d'une évangélisation intégrale en communion avec l'Église universelle et le successeur de Pierre. La consultation serait organisée à partir de toute la communauté chrétienne (communautés ecclésiales de base, paroisses, diocèses, etc.) ». L'évêque concluait son intervention : « L'ampleur du débat ainsi ouvert ne demande pas moins qu'un Concile africain qui sera la répétition pour notre temps du Concile de Jérusalem »<sup>10</sup>.

### une initiative qui suscite des inquiétudes

L'enjeu était tellement important qu'il inquiéta des membres du Vatican. D'après un évêque africain très en vue, ces milieux romains percevaient trois risques dans le projet d'un concile africain : la fascination pour les autres traditions chrétiennes et, en particulier, pour la grande Tradition du christianisme oriental ; l'impatience œcuménique : nombre d'Africains ne se sentent guère concernés par les divisions

9/ *La Documentation catholique*, n° 1852, 15-5-1983, p. 513.

10/ Voir *Actes de la Septième Assemblée*

*Plénière du SCEAM*, texte réservé, Kinshasa, 1984, p. 15-18 et 160 ss.

consécutives à la Réforme ; la contestation du lien obligatoire entre sacerdoce et célibat. Une quatrième objection était parfois avancée : le coût d'une telle entreprise<sup>11</sup>. En tout cas, le 17 février 1985, la Congrégation romaine pour l'Évangélisation des Peuples entreprit une consultation secrète auprès de chacun des évêques d'Afrique via les nonciatures. Jan Heijke a publié le texte de cette lettre dans laquelle des « réserves particulières » sont exprimées envers l'idée d'un concile africain<sup>12</sup>. La réticence d'un certain nombre de conférences épiscopales envers l'idée d'un concile africain découle probablement de cette intervention romaine.

### la décision de Jean-Paul II

On connaît la suite : le 6 janvier 1989, le pape annonce le lancement d'un processus conduisant à la convocation non pas d'un concile africain, mais d'une « *Assemblée spéciale pour l'Afrique du Synode des évêques* ». Le Synode des évêques est une institution mise en place par Paul VI à la fin du Concile Vatican II. Au moment de sa création, cet organisme souleva de grands espoirs car on y voyait un moyen de donner corps à l'esprit collégial. Pourtant, dans la suite il apparut de plus en plus comme un instrument de primauté et de centralisation plutôt que de collégialité, sans compter que le service d'unité exercé par l'évêque de Rome passe le plus souvent par les structures du Patriarcat d'Occident. Par ailleurs, jusqu'en 1971, les textes votés par les Pères synodaux ont été rendus publics. Depuis le Synode de 1974, le pape se réserve le droit d'écrire une exhortation apostolique à partir de ce qui s'est dit au Synode. Dans le cas présent, un secret, heureusement violé, devait protéger les 64 propositions votées par les Pères. Dans une société d'adultes responsables, qu'est-ce qui justifie vraiment le recours au secret, sauf s'il s'agit de questions de personnes ? Pourquoi l'autorité a-t-elle peur de la transparence ?

11/ Mais la question peut rebondir : selon quelles priorités l'argent du Vatican est-il dépensé ?

12/ Jan HEIJKE, *African Synod* –

*Colonization of Africa?* dans *Exchange*, vol. 21, 1992, n° 3, p. 177-230 (précisément p. 189).

## FINALEMENT, QUEL BILAN?

Plusieurs des personnalités enthousiastes, laïcs, théologiens, pasteurs, qui souhaitaient un concile à cause de leur double passion pour l'Afrique et pour l'Évangile, nous ont quittés trop tôt (Diop, Malula, Kaseba, Mveng). D'autres ont été ou sont marginalisés. Je suis tenté de croire que d'excellents bourgeons, qui poussaient dans l'Église d'Afrique au cours des années soixante-dix, ont été inutilement cassés.

Lors d'une conférence de presse qui s'est tenue à Rome deux jours avant la clôture du Synode, l'abbé Jean-Adalbert Nyeme Tese, vice-recteur des Facultés catholiques de Kinshasa, a estimé que chacun évalue le résultat global du Synode en fonction de ses propres attentes. De fait, les pessimistes parleront de récupération et souligneront la disproportion entre l'enjeu initial et le résultat concret. Les optimistes souligneront tout ce que le Synode a effectivement permis, notamment une certaine liberté dans les prises de parole, un contact prolongé et une recherche commune entre pasteurs de toutes les régions d'Afrique et, en conséquence, un renforcement des relations sud/sud. Ils continuent à voir dans le Synode une étape vers la convocation d'un concile africain.

### les sujets traités

En vue d'un bilan, il faut sans doute distinguer entre les questions traitées et la manière dont s'est déroulé l'ensemble du processus synodal.

Pour ce qui est des sujets traités, la production a été abondante: d'une part, dans le cadre du Synode lui-même (*Lineamenta*, Instrument de travail, interventions en aula, deux rapports du cardinal Thiandoum, Propositions, Message final et Exhortation apostolique); d'autre part, dans la presse et dans diverses revues. Ce ne sont pas nécessairement les documents finaux qui sont les plus riches. Ils ne reprennent pas toujours ce qui a été dit de meilleur au cours du processus. Par exemple, les «sectes et nouveaux mouvements religieux» avaient été évoqués dans les *Lineamenta*, dans l'instrument de travail et dans le premier rapport du cardinal Thiandoum, mais ni le Message ni les Propositions, ni l'Exhortation n'en parlent. En outre, il ne faut pas non plus se faire une représentation magique de l'écrit. *Un texte n'agit pas ex opere operato*. Ne reproche-t-on pas à certains membres de l'épiscopat de promulguer des documents admirables mais qui ne concordent

pas avec la pratique de leurs auteurs ? En tout cas, il est de bonne guerre aujourd'hui de tirer le maximum possible des différents textes auxquels le Synode a donné l'occasion d'exister.

Les sujets traités au Synode touchent aussi bien les questions de société que celles de la vie interne de l'Église. Dans le premier domaine (guerres, luttes fratricides, commerce des armes, dette, dictatures), on peut trouver des phrases très fortes, surtout dans l'exhortation apostolique, mais on a l'impression que le Synode a manqué d'experts techniques : *l'étape du « voir » et surtout de l'« analyser » s'efface trop vite au bénéfice du « juger »*, ce qui peut déboucher sur de la moralisation idéaliste. Par ailleurs, une réflexion prospective sur la bombe démographique manque cruellement.

Quant aux questions surgissant dans la vie interne des Églises, elles ont été abondamment exprimées, car portées par les pasteurs de terrain. En tête vient tout ce qui touche à l'inculturation, ainsi que la suggestion du thème de l'« Église-famille ». Le passage d'une acceptation de principe à une mise en œuvre effective est plus difficile. Dans les questions délicates (mariage, vénération des ancêtres, ministères laïcs, maladie et santé, place de la femme dans l'Église), les orientations finales sont très prudentes. Une question n'a pu être abordée : celle du lien disciplinaire entre célibat et ministère presbytéral. Le cardinal Tomko a raison de dire que le problème n'est pas propre à l'Afrique. Il se pose douloureusement dans toutes les Églises régies par le droit du Patriarcat romain d'Occident, mais en Afrique, comme en bien d'autres endroits également, il aboutit à ce que de nombreux chrétiens n'aient que très rarement accès à l'eucharistie.

### **l'ensemble du processus**

Quant à l'ensemble du processus synodal, on peut dire qu'il s'est déroulé selon une logique pyramidale et cléricale. Il y a bien eu le questionnaire des Lineamenta destiné à susciter des réflexions dans toutes les cellules d'Église, mais dans les faits, le peuple chrétien a été peu associé à la démarche et s'intéresse donc peu au résultat.

### **une Église d'en-haut et une Église d'en-bas ?**

Les évêques africains ont dû « jouer en déplacement », alors que le souhait de certains d'entre eux était non seulement que le Synode ait

lieu en Afrique, mais aussi que plusieurs sessions permettent un va-et-vient entre la base et les assemblées. Pourtant, sur le terrain, il semble bien qu'un fossé existe entre ce que l'on appelle parfois l'Église d'en-haut et l'Église d'en-bas. Celle-ci reproche à celle-là de méconnaître les réalités quotidiennes et les souffrances du peuple. Si beaucoup de laïcs africains sont sévères pour leurs évêques, ils ne sont guère plus tendres à l'égard d'une partie des prêtres et des religieuses. Dans un document zaïrois émanant du «Mouvement des femmes pour la justice et la paix» et intitulé *Message à toutes les «Mamans religieuses» qui vivent au Zaïre*, les signataires reprochent aux religieuses d'avoir fui la pauvreté, d'être des privilégiées et de ne pas sentir la souffrance silencieuse de leurs sœurs. «Brisez l'écart et le complexe de supériorité qui vous séparent de notre peuple (...). Luttons ensemble pour créer une nation et un continent où le peuple se prend réellement en charge».

Au quotidien, la grande majorité des Africains doivent constamment se battre contre toutes sortes de maux : maladies, mauvais sorts, misère, rivalités, dictatures, exploitation. Leur préoccupation première est de survivre. Les enjeux ecclésiastiques les intéresseraient certainement davantage s'ils les sentaient plus proches de leur vie concrète et de leur culture.

*Maurice Cheza*

*avenue Vrithoff 67 B, Bte 7  
B – 5000 Namur*

## Un livre à lire

### **La ville: notre territoire, nos appartenances**

L'incarnation de l'Évangile dans le tissu urbain d'hier et d'aujourd'hui

par *Frédéric de Coninck*<sup>1</sup>

**En avant-propos**, Frédéric de Coninck fournit un guide de lecture qui voudrait « calmer l'impatience » de certains lecteurs désireux de recevoir d'emblée des réponses aux questions qu'ils se posent. *La crise urbaine nécessite une réflexion en profondeur*. Sociologue, l'auteur s'y emploiera en partant d'une analyse des structures socio-spatiales de la vie pour déboucher sur des grilles d'interprétation et d'action. Il abordera ensuite « l'épineuse question du fondement biblique pour notre pratique urbaine aujourd'hui ». (5)<sup>2</sup>

La précipitation serait mal venue en la matière. « La Parole de Dieu n'a pas été adressée hier à une ville abstraite, sorte d'éternel urbain qui transcenderait toutes les époques. Elle a, au contraire, interpellé des villes concrètes, chargées de leur histoire et de leur vie sociale. (6) Il faudra les connaître, du moins dans leurs structures de base, avant d'étudier l'impact de l'Évangile sur elles. On peut cependant soutenir l'hypothèse qu'il existe des constantes dans la manière dont Dieu s'adresse à des sociétés et des territoires. Étudier ce qu'il en a été au début de l'ère chrétienne devrait, par conséquent, nous permettre de la découvrir et de l'actualiser pour aujourd'hui.

*En conclusion*, l'auteur indique les limites de son travail: « Ces pages ont été rédigées par un Français qui parle de la France. Certains aspects débordent le simple cadre de ce pays. D'autres, au contraire, lui demeurent tout à fait spécifiques. Le lecteur étranger devra se livrer à un travail d'accommodation. » (6) Cette remarque n'enlève rien à l'intérêt de cette recherche, elle la situe et rassure le lecteur sur le sérieux de son incarnation.

#### LA VILLE COMMENT LA LIRE ?

*Dans un premier chapitre*, l'auteur présente ses présupposés et son intention. Rejoignant Dürkheim, il refuse de considérer la société comme une juxtaposition d'individus. Dans la ville, il voit une expression de la vie sociale inscrite dans la matière. Cette réalité marque les individus qui habitent en ville. « La

<sup>1/</sup> Frédéric de Coninck, marié, père de trois enfants est chercheur au CNRS et enseigne la sociologie à l'École Nationale des Ponts et Chaussées. Il est aussi membre actif du Conseil

pastoral d'une Eglise mennonite dans la région parisienne.

<sup>2/</sup> Les chiffres entre parenthèses indiqueront la page de l'ouvrage.

ville manifeste que l'homme n'est pas un individu sorti de nulle part qui se forgerait lui-même. Toute personne se construit grâce à ses ascendants, aux vis-à-vis qu'elle rencontre et à partir de ce que ses devanciers ont rendu solide: l'urbain, sa forme, ses voies de communications, ses agglomérations, ses tarifs: sa structure en résumé. Point d'existence possible sans cadre de base. Un homme abstrait de l'espace qu'il habite, est une fiction.» (10)

A partir de ce postulat, l'auteur se propose de donner une grille d'analyse et des outils d'interprétation pour lire la ville, décoder son message, y lire l'expression des désirs et des frustrations de ceux qui y habitent, ses contradictions «marquées dans la pierre», ses exclusions, etc... Il voudrait ainsi rejoindre l'homme «urbain» afin de se faire «urbain» avec lui et lui montrer en quoi l'Évangile est réellement libérateur aujourd'hui. C'est sous forme de question qu'il formule l'objectif qu'il poursuit: «Que veut dire annoncer la Bonne Nouvelle du Royaume dans la ville française du début du XXI<sup>e</sup> siècle?» (21)

### exploration d'une ville en France

*Le chapitre 2* étudie le rapport entre les individus et leur ville, le sol. Ce rapport ne peut se comprendre qu'à la lumière d'un troisième terme, celui **d'appartenance**. Habiter un lieu, c'est lui appartenir. «Derrière toute forme d'habitat, on peut deviner des cercles d'appartenance: les habitués et les autres, ceux de chez nous et les étrangers, ceux dont les réactions nous sont familières et ceux qui nous effraient. Le regard posé sur la ville nous introduit à la lecture de ces cercles d'appartenance et d'exclusion, à ces espaces sociaux homogènes qui vomissent l'hétérogène, à la dialectique de l'ici et de l'ailleurs. Plus large sera le cercle de nos appartenances, plus grande sera notre maîtrise de l'espace. Plus restreints (en taille et en variété) seront nos réseaux sociaux, plus nous serons dépendants de la situation locale.» (25) Autrement dit, une cité se définit par la citoyenneté. L'appartenance et la citoyenneté se construisent, en fait, à l'articulation d'une trajectoire personnelle et d'une inscription institutionnelle (une structure socio-spatiale). L'auteur étaye ces notions de maints exemples concrets. Il présente les notions de «structures socio-spatiales, de citoyenneté, de cercles d'appartenance comme des clés pour *faire le pont entre le Nouveau Testament et le vécu contemporain*». (31)

*Aux chapitres suivants*, la maison, la cité, la communauté, l'État, le Messie, sont les réalités décrites telles que l'auteur les repère au 1<sup>er</sup> siècle de notre ère. Il montre comment le message du salut les prend au sérieux et les influence et résume en trois points l'action de l'Église. Elle fournit une nouvelle appartenance à ses membres. Elle représente les prémices d'une nouvelle société basée sur l'égalité devant Dieu et sur le respect de chacun où les valeurs du Royaume sont prises au sérieux. Enfin elle se préoccupe de ceux qui se retrouvent hors jeu ou marginalisés par le système des appartenances socio-spatiales. (61-62)

## LA VILLE COMMENT Y VIVRE ?

Munis de ses clés de lecture, l'auteur aborde l'étude de la ville contemporaine et s'interroge sur l'incarnation de l'Évangile dans ce milieu. Il part d'un constat. Depuis le XI<sup>e</sup> siècle, on observe en France le passage « d'une société de type rural caractérisée par les liens familiaux à une société urbaine où prévalent des relations impersonnelles encadrées par un corpus de règles.... Dans pratiquement tous les domaines de l'existence, la ville a rompu les attaches familiales de ses habitants pour promouvoir une société basée sur des règles et des principes généraux, sans considération de parenté. » (79)

### du familial à l'impersonnel

Cette caractéristique fait l'objet du *chapitre 5*. « La société rurale traditionnelle est (...) basée sur l'interconnaissance, la force du réseau familial, un statut social qui se déduit de la position dans une lignée, une multitude d'isolats, l'enracinement, l'autarcie, un contrôle social strict sur toutes les personnes, et des problèmes sociaux traités par la discussion de quelques individus qualifiés pour le faire. La société urbaine, à l'inverse, se caractérise par l'anonymat, l'organisation de la division du travail et l'émergence du salariat, un statut social qui se déduit de la profession, une grande ouverture hors de ses frontières, la mobilité, l'échange économique, culturel et intellectuel, une criminalité contenue par la répression policière et des questions sociales qui deviennent des enjeux politiques. Tout ou presque passe, en ville, par l'intermédiaire d'une institution : la charité, la culture, l'information, le marché, les conflits. » (82) D'autre part, la ville ouvre de nouveaux espaces pour une parole évangélique. Les cercles sociaux s'y élargissent constamment. Ils créent ainsi un espace public qui devient un nouveau lieu d'intervention pour l'Église. *En ville, l'amour du prochain passe par l'éthique des droits de l'homme et la justice sociale.*

Il est difficile de résumer ce chapitre charnière du livre <sup>3</sup>. L'auteur y poursuit l'analyse de la famille urbaine fragilisée et conclut en suggérant des pistes d'action : « Insérer l'Évangile dans les lieux d'action et de parole publiques, travailler dans l'Église et hors de l'Église pour promouvoir l'égalité de tout homme, savoir construire des contrats durables dans le travail et dans le mariage, réintroduire les convictions religieuses dans le champ politique et économique, et reconstruire à partir de l'Église une sociabilité de base qui redonne son sens et sa joie au mariage. Voilà un ensemble de messages que nous adressons, par la voix et par le geste, à la société urbaine aujourd'hui. » (95-96)

3/ Il donnera certainement à penser à ceux qui habitent une ville africaine et qui s'efforcent de comprendre ce qui s'y vit. « Les points d'ancrage de l'identité sociale en France, l'État, l'Entreprise » (85) sont loin d'être des repères

pour l'Africain. Mais l'anonymat et la distance par rapport à la famille provoquent dans les concentrations urbaines de nouvelles identifications à partir de nouvelles appartenances. C'est cette réalité qu'il faut découvrir et analyser.

## L'évolution de l'entreprise en France

Au chapitre suivant, l'auteur analyse cette réalité avec l'apparition de la crise économique et l'extension du chômage. « Si nous avons écrit cet ouvrage il y a seulement vingt ans, nous aurions insisté sur le conflit des classes qui se nouait autour du travail. (100) A l'époque, les oppositions existaient entre patrons et salariés. Aujourd'hui, l'essentiel des antagonismes ne se construit pas à l'intérieur de l'entreprise, mais entre ceux qui se trouvent dedans et ceux qui subissent le chômage. L'étranger devient le bouc-émissaire, il est accusé de tous les maux. On est passé de la lutte des classes au nationalisme.

En ce qui concerne le rejet de l'étranger, il est intéressant de signaler qu'avant 1974 le sentiment xénophobe diminuait en France alors que l'immigration était la plus forte. Le nombre d'étrangers présents sur le sol français n'ayant plus varié depuis cette date, on comprend que « l'augmentation du sentiment xénophobe n'a aucune commune mesure avec l'évolution de l'immigration. » (102) Face à ce rapport conflictuel, prenons garde d'en appeler trop vite au pardon. « Si nous voulons parler d'amour de l'ennemi, il faut être au clair, auparavant, sur les pratiques réelles de ces groupes afin d'éliminer les fantasmes négatifs et d'éviter également de fermer les yeux sur les problèmes effectifs. Nous prendrons comme postulat que les étrangers ne sont ni meilleurs ni pires que nous. Nous devons simplement comprendre ce qu'ils font et pourquoi ils le font. » (103) L'auteur explique par des exemples concrets ce qu'il entend par là et il conclut ce chapitre. « La haine gouverne encore souvent, malgré tout, les relations entre employeurs et employés. L'Église saura-t-elle montrer l'exemple d'une communauté où ces oppositions sont devenues caduques ? Parviendra-t-elle à faire entendre sa parole comme une parole de paix ? » (110)

### crise de l'appartenance sociale

La ville traverse en France une crise profonde. C'est l'objet du *chapitre 7*. Les différents constituants du milieu social se dissolvent lentement. Au premier rang de ces fissures, l'auteur place *la crise de l'État-Providence*. « Alors que, depuis un bon siècle, la plupart des tensions sociales avaient trouvé leur aboutissement dans une extension des prérogatives de l'État, celui-ci se trouve lui-même, à présent, ébranlé dans ses fondements... Le face-à-face entre l'individu et l'État qui constitue le monde aujourd'hui se retrouve privé de l'un de ses deux piliers. » (114) « On ne se sent plus partie prenante d'une entité qui englobe et dépasse les intérêts individuels : les citoyens se sont transformés en clients d'une vaste machine à redistribuer l'argent. » (116)

Parallèlement à cet ébranlement de l'État, se fait jour *une profonde mutation de l'économie*. La France a vécu en un demi-siècle sa deuxième révolution économique. La France rurale a cédé le pas devant la France industrielle et celle-ci fait place aujourd'hui à la France postindustrielle. Les oppositions qui se définissaient

naguère en terme de haut et de bas, se construisent aujourd'hui davantage autour de la métaphore du dedans et du dehors. Le tissu social se déchire. « Rien, ni la socialisation familiale, ni la référence à un métier, ni l'appartenance politique, n'est aujourd'hui en mesure de renouer les brins de ce fragile écheveau. » (125)

Dans ce contexte, le délinquant n'est plus perçu comme une personne à réintégrer mais comme *un étranger qu'il faut fuir*. De nouveaux laissés-pour-compte sont en vue: ceux fabriqués par la délocalisation de l'emploi et la spécialisation spatiale. « Le flux d'informations structure les nouveaux territoires; tant mieux si vous y participez, mais sinon, malheur à vous! » (128)

### **urgence de nouvelles solidarités**

Les « brebis sans bergers » sont légion aujourd'hui en France. « L'individualisme a, d'un côté, apporté à chacun un espace d'autonomie appréciable. L'égalité de tous, en droit, lui doit beaucoup. La famille et la société locale enferment en même temps qu'elles soutiennent. L'individualisme permet de desserrer leur étreinte. De ce point de vue, il fait œuvre de libération. Mais si rien ne vient le contrebalancer, il lamine tout sur son passage, et l'homme moderne se présente comme "l'homme seul, qui tombe et que nul ne vient relever". La quête d'un "nouveau contrat social" ou de "nouvelles solidarités" signifie que l'individu d'aujourd'hui doit se réinsérer dans des réseaux sociaux de tous niveaux: familial, intermédiaire et national. À côté de la métaphore de la société comme marché, il faut redonner ses lettres de noblesse à l'image du corps dont nous, chrétiens, sommes familiers. » (126)

Nous revenons ainsi à la question initiale: **Que faire et pour qui?** D'emblée, l'auteur place au centre de la mission de l'Église le marginal. Après l'avoir décrit, il s'étend sur ce que les chrétiens peuvent lui apporter: « La première démarche que nous entreprenons vise à rendre leur dignité aux personnes; la deuxième nous conduit à tenir compte de leurs difficultés matérielles et sociales. Le troisième volet appelle l'Église à devenir une référence et une société alternative. » (137) Mais le marginal peut aussi donner aux chrétiens: « Quand celui qui végétait hors du monde retourne vers ceux qui l'avaient vomi, il accomplit un acte important pour lui-même, mais il remplit également une fonction essentielle pour ceux qui le côtoient à nouveau. » (140) Il devient « une prédication adressée au monde ».

L'ouvrage se termine *par une exhortation à la paix, une paix qui passe par la justice et qui l'habite car « il n'y a pas de justice sans paix »*. « Nos territoires appellent la paix, et nous aussi aujourd'hui, nous prions pour la paix de notre famille, de notre Église, de notre quartier, de notre ville, de notre entreprise, de notre nation et du monde entier. Soyons des artisans de paix, c'est-à-dire des ouvriers de justice. La paix dans le tissu social déchiré sera marquée par la réintégration des exclus. La paix au sein de la société française suppose la

fin de la haine des étrangers. Sur tous nos cercles d'appartenance, pour toutes les réalités socio-spatiales dont nous sommes partie prenante, nous appelons la paix. A tous, nous disons: "Que la paix soit avec vous", et s'il s'y trouve un homme de paix, notre paix ira se reposer sur lui (Lc 10,5-6).» (146)

### en guise de conclusion

Ce livre nous aide à comprendre la ville et son évolution. En prenant appui sur le mode d'incarnation de l'Évangile au début de l'ère chrétienne, il donne des pistes d'actions pour l'annonce de l'Évangile dans nos milieux urbains. Il intéressera en priorité ceux qui vivent la mission en France. Mais la grille d'analyse, les clés d'interprétation et la dynamique des idées «matérialisées dans la pierre» et dans les institutions seront autant de supports pour comprendre d'autres réalités urbaines hors d'Europe. Les pistes d'action qu'il suggère mériteraient un approfondissement en vue de leur actualisation. Elles sont nombreuses. Il conviendra de faire des choix, «mais que nul ne se sente écrasé par l'importance de la tâche. La toute-puissance ne nous appartient pas, elle est entre les mains de Dieu». (139)

Certaines suggestions susciteront des réserves en raison de l'ecclésiologie qu'elles supposent et que, parfois, elles laissent apparaître, principalement lorsque l'auteur résume la mission de l'Église dans le monde.<sup>4</sup> L'auteur ne parle pas non plus du rapport entre les religions, bien qu'il admette que «Harvey Cox a sans doute eu raison de lier le sort de la ville à celui de la sécularisation» (84), bien qu'il la reconnaisse tant pour l'islam que pour le christianisme (84), la sécularisation n'entre pas dans sa problématique de la mission.<sup>5</sup>

Par ailleurs, l'auteur ne mentionne pas l'annonce explicite de Jésus Christ, pourtant élément essentiel de la mission. Ces silences expliquent peut-être qu'on ne retrouve pas non plus dans l'index des sujets (149-154) des termes comme: dialogue, démocratie, partenariat. Pourtant, n'est-ce pas d'abord par la Parole partagée dans le respect des différences que devrait se construire la ville d'aujourd'hui et se donner la Paix qui vient de Dieu?

Léon Debruyne<sup>6</sup>

Éd. La Clairière, Québec 1996.

4/ Comment, par exemple, comprendre certaines affirmations: «nous sommes appelés à constituer une société parallèle qui ait valeur d'exemple et qui fasse œuvre de guérison» (110), ou encore: «il faut reconstruire à partir de l'Église, une sociabilité de base qui redonne son sens au mariage.»(95-96). Voir également la citation précédente où l'Église est dite 'société alternative', ou encore page 71.

5/ L'auteur est mennonite et présente ici des

convictions ecclésiologiques qui sont celles de son Église.

6/ Léon Debruyne qui nous a présenté ce livre, est docteur en théologie avec une thèse sur «La conception du païen et du salut» dans les *Encycliques missionnaires et le décret «Ad Gentes»*. Il a travaillé vingt ans au Cameroun à la fois dans la pastorale paroissiale et l'enseignement de la théologie. Actuellement il est curé d'une paroisse de Bruxelles peuplée en majorité d'immigrés.

## NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

*Kinshasa) « Marchons ensemble vers l'an 2000 », 48 p.*

*Alex Gillet*

### **Le Synode africain**

Histoire et textes

*par Maurice Cheza*

Le plus grand mérite de ce livre est sans doute de faire connaître à tous ceux qui s'y intéressent des textes de grande valeur auxquels il n'est pas toujours commode d'accéder. En plus de deux cents pages, Maurice Cheza nous offre les «prises de parole des participants», le «second rapport du cardinal Thiandoum» et surtout le texte des «64 propositions» tel que les Pères synodaux l'ont remis au Pape à l'issue de leurs travaux.

Après le texte de l'exhortation apostolique post-synodale «Ecclesia in Africa», l'éditeur nous propose quelques réflexions intéressantes. Une première intitulée «Le synode... et après» dans laquelle, décrivant l'ambiance du Synode comme «un amalgame de confiance et de méfiance» (p. 372), il en analyse les «contenus et avancées» (p. 374), regrette quelques vices de fonctionnement de l'institution et formule quelques souhaits pour l'avenir.

Vient ensuite le message de quelques théologiens africains dont l'essentiel est repris et davantage élaboré dans la belle préface de Jean-Marc Ela et qui propose entre autres choses plus de dialogue et de proximité entre le clergé et le laïcat, entre les hommes et les femmes et entre le magistère et les théologiens qui se sentent parfois mis sur la touche. On lira aussi avec beaucoup d'intérêt des «réflexions d'une laïque zaïroise» qui ne manquent absolument pas de pertinence.

Des annexes plus «techniques», des repères bibliographiques et un index thématique complètent un livre qui apparaît comme un ouvrage de référence pour tous ceux qui s'intéressent à l'évangélisation dans l'Afrique d'aujourd'hui.

*Karthala, 1996, 428 p.*

*Pour une utilisation pédagogique et pastorale de l'exhortation apostolique, nous recommandons vivement l'explication simple et pratique que publie Mediaspaul (B.P. 127, Limete-*

### **De l'éthique en politique**

Quand les problèmes politiques deviennent des questions éthiques

*Contributions en hommage à Christian Baboin-Jaubert présentées par Bruno-Marie Duffé.*

Généralement, les contributions de divers professeurs en hommage à l'un des leurs fournissent un kaléidoscope aux couleurs éclatées. Ici, en revanche, le lecteur est d'emblée surpris par l'unité de ton. Le professeur Baboin-Jaubert est connu pour ses recherches en éthique sociale. Et sa propre contribution à l'ouvrage en fournit une bonne synthèse en forme de réflexion sur le bien commun. En s'appuyant sur les travaux de Gaston Fessard, il montre que le bien commun est à la fois la qualité commune à chacun des membres de la société (ce qui le rend individuellement respectable aux yeux de chacun des autres membres, sa dignité en quelque sorte), et en même temps la consistance de l'ensemble, ce qui en fait l'unité (l'intérêt général pourrait-on dire). Ces deux dimensions, individuelle et collective, sont résumées dans «le bien de la communauté» mis ici en rapport avec les événements fondateurs de la société française depuis deux cents ans.

Cette préoccupation d'éthique sociale éclaire chacun des chapitres réunis dans ce livre. Il n'est pas possible de résumer chacune des quatorze contributions. Signalons cependant la lumineuse analyse de Jean-Pierre Lemonon qui reprend à frais nouveaux l'exégèse de l'épître de saint Paul aux Romains (13,1-7). Nous savons que ces versets commandent la soumission aux autorités civiles établies. Jean-Pierre Lemonon montre qu'il ne s'agit pas ici d'un propos surajouté de l'extérieur par l'apôtre, mais bien d'une logique d'insertion des chrétiens dans la société. «A la différence de la Communauté juive, la Communauté chrétienne ne prétend ni à l'indépendance, ni même à l'autonomie par rapport au monde dans lequel les chrétiens s'insèrent». Soulignons également l'excellente distinction opérée par Pierre Lathuilière entre intégrisme et fondamentalisme. Cette dis-

inction permet un repérage suggestif des diverses postures religieuses face au pouvoir politique.

Étienne Perrot

Université catholique de Lyon, faculté de théologie, Profac 1995, 280 pages

## Jésus et le Fils de l'Homme

par Pierre Martin de Vivies

L'importance de cette expression pour mieux approcher la personnalité de Jésus, c'est que, précisément, c'est toujours Jésus qui l'emploie pour se dire lui-même. Jamais il ne l'emploie pour parler d'une autre personne. Jamais une autre personne ne l'emploie à son propos. La démarche est essentiellement exégétique et l'auteur, professeur d'Écriture Sainte au Grand Séminaire d'Issy-les-Moulineaux, ne s'en cache pas. Il recherche dans l'Ancien Testament les origines de cette dénomination, puis étudie dans un long chapitre (près de la moitié du livre) les différents emplois de cette titulature dans le Nouveau Testament. L'étude de la signification de cette expression aujourd'hui témoigne à la fois d'une grande érudition par la liste des auteurs évoqués et de la complexité de la question par les différentes opinions présentées. Le dernier paragraphe, intitulé «Vers une christologie du Fils de l'Homme?», ouvre des perspectives très intéressantes sur le Jésus qui a voulu se présenter sous cette appellation.

Alex Gillet

Profac, Lyon 1995, 171 p.

## Le diable et le bon sens

Psychiatrie anthropologique de l'Afrique noire à l'Europe

par Daniel Schurmans

L'auteur est un psychiatre belge qui a pratiqué au Sénégal, après avoir exercé comme médecin au Pérou. Soucieux d'honorer le rapport entre culture et santé, il s'est appuyé sur ce qu'il a appris personnellement des tradipraticiens ainsi que sur la recherche de l'«école de Fann»

d'Henri Collomb. Dans ce livre, il s'interroge sur l'enrichissement que peut apporter le savoir traditionnel pour le traitement des psychoses, y compris pour un psychiatre européen. Il existe un rapport inséparable entre la santé et la façon culturelle de la vivre. La recherche contemporaine en anthropologie médicale l'a suffisamment prouvé. La question est de savoir comment définir la culture qui à la fois «fait système» et n'est jamais totalement cohérente de part en part. Comment tenir compte du rapport entre le corps et l'expression symbolique, qui diffère selon les cultures? Dans quelle mesure la conception du surnaturel influence-t-elle les étiologies et les thérapies des sociétés traditionnelles? Suffit-il de faire appel au diable (dans le sens étymologique du *diabole*) pour expliquer l'invasion délirante et en quoi la connaissance de la culture permet-elle de se référer à un bon sens qui met en œuvre les représentations sociales et religieuses du patient et de son groupe? Ce livre se situe à la convergence de la psychologie et de l'anthropologie. L'anthropologie permet de percevoir les relations étroites entre la culture, la famille et l'image du corps. La psychiatrie montre la force de l'influence du changement social, avec ses implications culturelles et économiques, sur la clinique psychiatrique. Dans toutes les sociétés, l'explication de la maladie a quelque chose à voir avec la perception de l'environnement social. Les édifices culturels se transforment et les identités individuelles n'arrivent pas toujours à assumer les contradictions que les changements génèrent. L'approche anthropologique permet de renouveler les diagnostics, de distinguer maladie mentale et folie, cette dernière jouant un rôle social, et de jouer avec la structure paradoxale de l'objet culturel. Dans des sociétés où le délire est souvent vécu comme un acte religieux de possession, l'auteur ouvre des perspectives en examinant les ressemblances entre délires et mythes fondateurs de l'ordre social.

Cette recherche ne s'adresse pas qu'aux praticiens de la psychiatrie. L'activité pastorale est continuellement confrontée à des demandes de guérisons qui sont souvent autant de demandes de salut, sans que les pasteurs ne soient formés à interpréter et à discerner le sens caché de telles demandes. Sortir du dualisme pour accueillir les lumières que ce type de recherche apporte à propos de l'unité et de la complexité de l'homme, c'est ce qu'on peut souhaiter de mieux si l'on veut que les pratiques pastorales en matière de santé prennent mieux en compte les attentes de

nombre de chrétiens africains qui, de nos jours, ne trouvent l'apaisement que chez le guérisseur ou en faisant appel aux thérapies mystico-traditionnelles des nouveaux mouvements religieux ou des Églises indépendantes.

Bernard Ugeux

*L'Harmattan, 1994, 215 p.*

### **Les magiciens du repentir. Les confessions du Frère Dominique (Sakombi Inongo)**

par Pius Nagandu Kashama

L'auteur est un sociologue zaïrois qui étudie les nouveaux mouvements religieux en Afrique, particulièrement à propos de leur signification et de leurs implications politiques. Dans ce petit livre, il publie les textes français et lingala de la transcription, à partir d'une cassette magnéto-scope, des confessions de Sakombi Inongo. Ce dernier, ancien gouverneur de la ville de Kinshasa et ministre de l'information de Mobutu (à partir de 1970, à la veille du lancement du mouvement de l'*authenticité*) a été longtemps l'idéologue et le propagandiste du MPR, parti unique. De ces confessions, il ressort à quel point l'occultisme, l'appel aux forces sataniques, grâce à l'aide d'envoûteurs, de sorciers et de tradipraticiens de toutes nationalités, faisaient partie des moyens normaux et généralisés pour se maintenir au pouvoir au Zaïre, du plus haut au plus bas de l'échelle. On y perçoit une domination de l'irrationnel dont l'ex-ministre, après sa conversion, n'est visiblement pas totalement libéré, comme le prouvent les conditions rocambolesques de celle-ci (cf. l'épisode de la mallette magique et celui du python). Ces confessions s'inscrivent dans la logique des « repentances collectives » suscitées par la libération de la presse, en relation avec les assises de la *Conférence nationale souveraine*. Les pratiques dénoncées – combien édifiantes pour les responsables du parti et de l'armée! – fonctionnent comme autant de justifications *a posteriori* des exactions et des crimes perpétrés par les dignitaires du régime à l'époque où le pouvoir de Mobutu n'était pas encore menacé.

Il faut souligner le contexte religieux de ces confessions, dans une atmosphère de type pentecôtiste, où la bienveillance d'un public dévot laisse augurer d'une absolution bénigne des

crimes du passé au nom de la miséricorde à laquelle tout pécheur a le droit de prétendre en christianisme... Le grand idéologue du parti n'a visiblement pas perdu son pouvoir de manipulation des foules à la suite de sa conversion. Tout cela pour une gloire plus grande de Dieu ? Enfin, on ne peut s'empêcher de s'étonner en constatant qu'une grande partie de ces dignitaires provenaient des écoles catholiques et des séminaires et entretenaient parfois, dans le passé, les meilleures relations avec certains membres du clergé. Serait-ce une illustration de l'analyse politique émise par certains évêques d'Afrique à propos des lacunes de l'Église dans le domaine de la formation politique des laïcs (*Justice et Paix*) lors du récent Synode africain à Rome en 1994?

Bernard Ugeux

*Paris, L'Harmattan, 1995, 174 p.*

### **Cultural Identity in Latin America and in Europe**

par Arnulf Camp et Berma Klein Goldewijk

Ce recueil rassemble les conférences données au colloque offert par la Faculté de Théologie de l'Université de Nijmegen (Pays-Bas) en hommage à J. Nieuwenhoven, M. Afr., à l'occasion de son éméritat. Celui-ci s'était particulièrement intéressé aux problématiques théologiques propres à l'Amérique latine. L'esprit du colloque est donné par la première conférence, d'A. Camp, sur la quête de l'identité culturelle, conçue comme un « processus duel ». La libération intégrale d'un peuple ou d'une société donnée est l'objectif principal de l'évangélisation inculturée. Or, dans la rencontre interculturelle, la quête d'identité culturelle n'est pas le propre des peuples opprimés. Celle de l'opresseur aussi est mise en question quand la rencontre se fait dans les conditions historiques qui furent celles de l'invasion de l'Amérique latine, de la colonisation de l'Afrique, de la traite des Noirs, etc. De nos jours, l'Amérique latine prend de plus en plus conscience de l'importance de la culture des indiens, des afro-américains et des métis. L'auteur décrit la rencontre entre ces cultures en termes d'action et de réaction.

Or, en Europe, aujourd'hui, à la suite de l'immigration massive qui a suivi la décolonisation et de l'afflux des réfugiés, des problèmes similaires

surgissent à propos de la confrontation entre les identités politiques, religieuses et culturelles. Le même processus d'action et de réaction se vérifie. Certains citoyens européens commencent à ne plus se sentir tout à fait «à la maison», pas plus que les demandeurs d'asile. Dans une société multiculturelle, multireligieuse et pluraliste, la quête de l'identité culturelle doit se réaliser de façon créative. L'obstacle principal est «la question de l'autre». Un nombre croissant de sociologues s'intéressent aux images que l'on se fait de l'autre et dont il est très difficile de se débarrasser. Le sentiment d'étrangeté est vécu des deux côtés dans la rencontre ou l'affrontement interculturel. Il faut l'assumer et une nouvelle identité implique une nouvelle mentalité.

Dans l'évangélisation de l'hémisphère sud, l'autre a trop souvent été considéré comme le sans-religion et le sans-culture à convertir. La théologie et la science des religions de cette époque ont plus insisté sur les différences que sur les ressemblances entre religions. Aujourd'hui, il faut créer de nouvelles images et de nouvelles relations à partir de ce qui existe en commun. C'est ce qui permettra ensuite le dialogue, puis une véritable intégration des différences.

Cette problématique est illustrée de diverses façons. Le Brésilien Paulo Suess insiste sur la légitimité théologique de l'identité culturelle appliquée aux indiens d'Amérique du Sud. La Portugaise T. Santa Clara Gomez montre la mutation culturelle que demande la reconnaissance des droits de la femme comme partenaire et agent social dans la nouvelle Europe. Elle est encore victime de l'exclusion en tant que groupe, même si certaines d'entre elles émergent politiquement. Or, son identité se situe plus du côté de la «culture de vie» que de la volonté de production à tout prix. La Polonaise Halina Bortsnowska montre comment il existe toujours des «pré-compréhensions» (pre-understanding) dans la rencontre interculturelle. Celles-ci influencent la perception de soi et de l'autre. La pré-compréhension qu'ont les Polonais d'eux-mêmes comme victimes et les réflexes de passivité sociale encouragés par le communisme dans le comportement des Églises marquent la période de transition que traverse le pays. En outre, l'idée d'une utopie mobilisatrice, comme en Amérique latine, se heurte à tous les désenchantements rencontrés pendant la période communiste. H. Lombaerts, de Louvain, explique que la nouvelle Europe devra s'affronter à de nouvelles frontières, après la suppression des frontières politiques. Il s'agit des frontières culturelles souvent liées à un repli frileux sur des

identités, en réaction contre la globalisation du monde. C'est le défi d'une nouvelle culture européenne. Enfin, J. Van Nieuwenhoven analyse la théologie qui domine dans les conclusions de Saint Domingue (1992). Il montre qu'il existe trois modèles d'évangélisation liés à trois interprétations différentes de la modernité: une évangélisation comme intégration, une évangélisation libératrice et une libération en dialogue, qui s'adresse aux cultures marginalisées d'Amérique latine. Il en conclut que la théologie de la libération reste présente dans les priorités, de façon plus ou moins implicite, mais avec de nouveaux accents, davantage marqués par les identités culturelles.

Ce recueil est le bienvenu à une époque où la quête de l'identité culturelle est devenue un phénomène mondial. Il existe un risque de fragmentation des sociétés alors que l'avenir est à la synergie, au respect des différences, dans une interdépendance qui est un défi autant spirituel qu'économique et politique.

*Bernard Ugeux*

*Kampen, Kok, 1996, 93 p.*

## **L'homme biblique**

*par André Wenin*

André Wenin enseigne l'exégèse aux facultés catholiques de Belgique. Son ouvrage ne se présente pas comme un livre conçu d'abord pour développer un thème magistral. Il regroupe des conférences données à un public de non-spécialistes, et à ce titre, il intéresse le pasteur dont une des tâches est d'aider les chrétiens à mieux comprendre le message biblique et à l'intégrer dans leur vie.

Ces conférences traitent des grands moments de la Bible: les premiers chapitres de la Genèse: création, les fautes originelles et en contrepoint le sacrifice d'Abraham; l'Exode avec le passage de la Mer Rouge et le Décalogue avec comme sous-titre: vivre sa vie en liberté; les prophètes, les rois, les sages: des valeurs pour tous. Le tout est précédé d'une introduction dont le titre pourrait être: il ne faut pas trop vite croire aux paroles du Serpent, ce que chacun sait mais ne semble pas avoir compris.

L'auteur apporte un nouvel éclairage sur ces textes: «... pour qui accepte de rompre avec une lecture historico-linéaire de l'histoire du Salut,

un autre voie est ouverte. Elle n'est plus dominée par le péché, défiguration par l'homme de l'œuvre divine qui oblige le créateur à se faire sauveur et à tenter de restaurer l'ordre perturbé. Elle a pour axe l'amour d'un Dieu dont le désir et la joie sont le bonheur des êtres et qui invente en dialogue avec eux une histoire d'Alliance en vue d'un bonheur partagé dans la communion.» (p. 24)

Au travers de ces divers épisodes bibliques, André Wenin présente l'homme comme un être invité à une alliance qui est pour lui source de liberté et d'altérité, ce qui explique le sous-titre «anthropologie et éthique».

J'ai apprécié cet ouvrage dynamique et optimiste, avec bien des conclusions et des relectures pour notre temps. Cependant, il faudrait, à qui veut l'utiliser, une bonne pédagogie. Nombreux sont les croyants qui demandent à «lire la Bible», mais qui souvent ne pensent y trouver que ce qu'ils savent déjà et redoutent qu'on ne leur «change la religion».

*André Matte*

*Éditions du Cerf (Théologie biblique)*

## **L'énergie de la parole biblique**

*par Maurice Cocagnac*

Dans la collection «Lire la Bible», ce petit livre peut rendre de grands services. Il développe différents aspects de la Parole de Dieu, selon les divers états auxquels sont soumis les humains: la faute et la peine, la jubilation, le cantique, la promesse et le baptême, la contestation, la magie et le silence. On trouvera au cœur de ces divers chapitres des commentaires autorisés de nombreux épisodes ou récits bibliques que l'on a souvent du mal à retrouver quand on est amené à animer des rencontres bibliques.

*André Matte*

*Éditions du Cerf*

## **La nuit, les yeux ouverts**

*par Éric de Rosny*

L'auteur raconte la suite de son activité de *nganga* (tradi-praticien) et de voyant, dont il

était déjà question dans le livre *Les yeux de ma chèvre*, où il décrit son initiation par un guérisseur local, qui a remporté un vif succès. Les événements se passent à nouveau surtout à Douala (Cameroun). Dans une suite de brefs récits, il est question de ses pratiques de voyant et même de l'initiation d'un jeune guérisseur camerounais à la double vue par le jésuite anthropologue. En dehors de l'intérêt anthropologique de ces récits où la situation des problèmes de santé dans les villes africaines est bien décrite, l'auteur évoque, avec beaucoup d'honnêteté, le chemin de discernement qu'il a parcouru, à la lumière de la spiritualité ignatienne, avant de décider de poursuivre ses activités qui pourraient paraître incompatibles avec l'exercice de son sacerdoce. Les évêques camerounais lui ont signifié leur confiance à propos de ce ministère, qui n'est pas sans risque. Pourtant, il s'agit plus d'une démarche d'*acculturation* de l'auteur à la réalité culturelle mouvante de Douala que d'un véritable travail systématique d'*inculturation*. Celle-ci n'est pas absente, mais de manière diffuse, au niveau de quelques pratiques ponctuelles et de certains questionnements qui apparaissent çà et là au cours des récits. L'interdisciplinarité de son travail (concertation avec une psychiatre, un juriste, etc.) mérite d'être soulignée.

Destinée à un large public, qui sera surtout passionné par ce qui est dit de la voyance et de la guérison en Afrique, cette œuvre est limitée par la loi du genre. Pour les pasteurs de terrain, il serait utile de reprendre dans une synthèse rigoureuse et critique les problématiques théologiques et anthropologiques en rapport avec la recherche dans le domaine de l'inculturation. En effet, l'aspect anecdotique des récits et le parcours singulier de l'auteur comme *nganga* peuvent difficilement servir de référence pour ceux qui sont également confrontés à ce défi désormais incontournable en Afrique sub-saharienne: comment gérer des demandes croissantes de guérison ou de conseil sous lesquelles se cachent souvent une demande de salut qui, pour un chrétien, ne peut provenir que de Jésus-Christ lui-même? Alors que les pratiques de sorcellerie se multiplient dans les villes marquées par la crise socio-économique, comment discerner, dans une étape sans doute inévitable de syncrétisme au niveau des expérimentations de terrain, des pistes nouvelles de sotériologie pour l'Afrique? En effet, les propositions – modernisées – des tradi-praticiens et celles des nouveaux mouvements religieux remportent plus de succès que les timides tentatives d'inculturation «ortho-

doxe » actuellement proposées par l'Église catholique. C'est ce qui fait l'intérêt de la recherche de l'auteur. Dans ce domaine, la concertation entre les Églises locales et entre les praticiens de la pastorale et les chercheurs en théologie et en anthropologie, est insuffisante... Qu'en est-il aussi du rôle encore très limité réservé aux communautés chrétiennes elles-mêmes? Peut-on espérer une reprise ultérieure des questionnements éparés dans les livres de l'auteur dans une perspective plus explicitement théologique?

*Bernard Ugeux*

*Paris, Seuil, 1996, 284 p.*

## **Un chemin de fraternité**

*par Bernadette Delizy*

Quel est le sens du vœu de pauvreté dans la vie religieuse aujourd'hui et comment le vivre concrètement, c'est le propos de ce livre de Bernadette Delizy qui est sœur de sainte Clotilde. Ce sont les Constitutions de 28 Instituts de vie religieuse qui livrent l'évolution du sens donné au vœu de pauvreté et de son vécu concret dans la vie de ces Instituts et de leurs membres.

Et cela en comparant trois textes différents des Constitutions élaborées par ces Instituts: les Constitutions avant le Concile Vatican II, celles «ad experimentum» après le Concile et, finalement, les Constitutions définitives, dix à douze ans après.

Un travail qui permet de constater l'évolution ainsi que le déplacement des accents concernant le sens du vœu de pauvreté et de son vécu dans les Instituts religieux durant les quarante dernières années.

Les Constitutions des Instituts religieux avant Vatican II placent le vœu de pauvreté dans la perspective de dépendance et de détachement à l'intérieur de la «vie commune»: ne rien avoir à soi, mener la vie commune en dépendance des supérieurs. Dieu et les pauvres sont absents dans la compréhension du vœu de pauvreté.

Les Constitutions «ad experimentum» après le Concile Vatican II mettent des accents nouveaux: il s'agit de suivre le Christ pauvre et dépouillé et d'aller vers les pauvres en mettant en commun.

Dix-douze ans plus tard, au moment de rédiger les Constitutions nouvelles, on trouve les trois

accents suivants: la suite du Christ Sauveur, l'écoute des pauvres et la communauté des biens.

Dans la dernière partie du livre, l'auteur souligne l'aspect prophétique de «vouer pauvreté»: un signe fraternel pour les hommes et les femmes de notre temps.

Dans un style simple et clair, l'auteur donne le sens du vœu de pauvreté dans la vie religieuse pour le monde aujourd'hui ainsi que le défi pour ceux et celles qui «vouent pauvreté».

Un livre éclairant et interpellant aussi bien pour les hommes et les femmes qui font vœu de pauvreté que pour l'ensemble du peuple chrétien.

*Hubert Huybrechts*

*Vie Consacrée 1996, 162 p.*

## **Côte-d'Ivoire: Les premiers pas d'une Église. Tome 2 1914-1940**

*par Pierre Trichet.*

Troisième d'une série de 4 tomes, ce tome 2 retrace le développement de l'Église de 1914 à 1940. C'est une longue période, qui est encore celle des fondations de ce qui deviendra les paroisses actuelles. Si la moitié Sud du pays compte 9 «stations principales» en 1914, la moitié Nord n'en possède que 2. En 1940, les chiffres seront respectivement de 20 et 8. Le livre décrit cette lente avancée en distinguant nettement les 2 zones. Question de méthode sans doute. Mais aussi reflet des différences dans les conditions de l'évangélisation entre ces deux régions.

Celle du Sud a joui, par exemple, d'un phénomène singulier et important: celui de la prédication, dès 1914, du prophète noir Harris († 1929). Il suscita une grande vague d'adhésion à son message centré sur l'abandon des divinités traditionnelles et la réception du baptême au nom du Christ, et recommandant de rejoindre une Église chrétienne. Son influence dura longtemps après son expulsion. Les quelques églises catholiques (et protestantes), existant à l'époque vont donc se gonfler d'adultes formant tout de suite des communautés de gens mûrs qui, par entraînement, seront à l'origine de nouvelles créations plus loin de la côte.

Au nord, qui n'a pas été touché par la prédication de Harris, il est plus difficile de toucher les adultes. Les catéchumènes sont, le plus souvent,

des enfants et des jeunes gens dont la marche est entravée par l'opposition des Anciens. L'autorisation par le gouvernement, en 1922, de la réouverture des écoles privées va, pour l'ensemble du territoire cette fois, déterminer un autre événement important. Partout, l'école devient alors, pour les missionnaires, le premier instrument de l'extension de l'Église, parce qu'elle permet d'amener relativement facilement des jeunes esprits au baptême. Parallèlement, on baptise aussi, et généreusement, les bébés, même de parents païens, et les mourants de tout âge. Nul doute que la théologie de l'époque est typée. A tel point que les témoignages originaux sur le travail des religieuses (traité à part dans le livre) auprès des malades laissent penser que leur désir de «gagner une âme» et de «l'envoyer au ciel» par un baptême in extremis explique au moins autant leur dévouement que celui de guérir les corps.

On découvre aussi l'état d'esprit de l'époque à l'égard des protestants et, dans une moindre mesure, de l'Islam. Pas vraiment fraternel ! Autant d'aperçus historiques (et il y en a d'autres !) qui ne manquent pas d'intérêt pour situer la vie actuelle de ces Églises.

Fidèle à son habitude, l'auteur a choisi de construire son récit en citant largement des textes de l'époque (rapports, lettres) reliés par quelques lignes de sa main. L'intérêt de cette méthode est évident. Mais ses inconvénients se font parfois lourds : beaucoup de citations se répètent et nous gratifient de tant de détails et de chiffres de toutes sortes que cela finit par être fastidieux. J'aurais souvent préféré, à côté de quelques éléments descriptifs donnés par les documents cités, un texte de l'auteur qui s'attachât à prendre un peu de hauteur pour nous donner une vue à la fois plus analytique et plus synthétique de cette époque fondatrice de l'Église.

*Daniel Mellier*

*La Nouvelle, Abidjan, 1995. 303 pp.*

*(Procure des Missions Africaines, 11 rue Crillon, 75004 PARIS)*

## **Dieu n'est pas bizarre**

*par Jean-Noël Bezançon*

Le titre: «Dieu dans les mots de tous les jours» et la première ligne du premier chapitre de l'ou-

vrage de Jean Bezançon : «Pourquoi nous croyons-nous obligés de parler de Dieu avec des mots compliqués?» définissent bien l'intention de l'auteur. Dieu serait-il bizarre ? Le Dieu de Jésus, certainement pas. Mais peut-être l'idée que nous nous faisons de lui.

S'appuyant sur sa riche expérience d'aumônier de lycée, de curé de paroisse, de formateur de séminaristes, de catéchète, il aborde un large éventail de questions: le péché, le profane et le sacré, la prière, la divinité de Jésus, la mort, la place de l'Esprit Saint, la Trinité, les rapports entre prêtres et laïcs. Sans jamais gommer la dimension de «mystère» inhérente à ces réalités, il fait la démonstration qu'il n'est pas nécessaire de parler une «langue de bois» pour en rendre compte. Un livre qui peut aider le lecteur à comprendre que la religion n'est pas forcément le domaine des choses insolites, qu'elle est réponse intelligible aux questions des hommes. Un livre qui peut aussi aider ceux qui ont le souci de se faire comprendre quand ils rendent compte de leur foi.

*Pierre Laurent*

*Bayard / Centurion 1996, 172 p.*

## **Les religions selon la foi chrétienne**

*par Michel Fédou*

Avec ce petit livre, Michel Fédou nous offre un excellent panorama sur la question : comment les chrétiens voient-ils les autres religions ?

C'est un ouvrage facile à lire, écrit de façon alerte et simple, avec quelques outils pédagogiques qui peuvent en faire un bon instrument de travail: encadrés, lexique, bibliographie. Un bon moyen de découvrir la question ou de faire le point à son propos. Catéchistes, missionnaires, pasteurs, mais aussi historiens, praticiens des sciences des religions, y trouveront une documentation intéressante.

Après un premier chapitre présentant les données du problème, tel qu'il se pose aujourd'hui, puis du XVI<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle. Ce détour historique, sur lequel il est particulièrement compétent, apporte un éclairage indispensable aux débats d'aujourd'hui. Quand il aborde le XX<sup>e</sup> siècle, au quatrième chapitre, c'est encore dans une perspective chronologique que sont présentés les courants exclusiviste, inclusiviste et pluraliste, qui sont encore en présence aujourd'hui. Il propose ensuite dans un cinquième chapitre quelques points de repère pour un discernement.

Sur cette question fondamentale, en effet, la réflexion est bouillonnante aujourd'hui. Le Concile Vatican II a ouvert une période féconde. Les déclarations, les recherches, les événements se sont multipliés depuis. Michel Fédou nous propose de suivre une « ligne de crête » entre intolérance et relativisme et tout l'ouvrage est marqué par ce désir d'équilibre dans la ligne de Vatican II.

Au fil des pages, il rencontre toutes les questions d'aujourd'hui à propos des religions comme voies de salut, de l'inclusivisme et du pluralisme, des critères éthiques en théologie des religions, par exemple. Sans pouvoir approfondir chacune d'elles dans un ouvrage qui veut rester bref et accessible, il invite à tracer, à poursuivre un chemin, comme le résume sa page de conclusion qui rappelle les exigences d'une approche correcte des religions pour un chrétien: « *Reconnaitre que toutes les religions doivent aujourd'hui honorer les droits fondamentaux de l'être humain..., mais ne pas négliger la confrontation doctrinale entre les diverses traditions. Faire droit aux particularités qui tiennent à la diversité même des croyances, respecter les situations concrètes auxquelles elles sont liées.., mais sans perdre de vue l'importance d'une réflexion fondamentale à la lumière du message chrétien. Dénoncer toute attitude d'intolérance à l'égard des autres croyants..., mais sans conclure pour autant que 'toutes les religions se valent'. Maintenir la primauté de la foi sur la religion..., sans toutefois opposer la religion à la foi. Admettre que Dieu désire le salut de tout homme et lui en offre les moyens.., et confesser du même mouvement que ce salut advient par la médiation du Christ et par le don de son Esprit.* »

Jean Joncheray

*Cerf et Médiaspaul, 1996. 124 pp.*

### **What Happened at The African Synod**

*collectif, sous la direction de Cecil McGarry*

Écrit avant la publication de l'exhortation apostolique post-synodale, ce livre rassemble diffé-

rentes contributions et s'adresse surtout aux responsables de communauté chargés de faire passer le contenu du synode dans la vie concrète des chrétiens. Il présente les grands thèmes qui y furent abordés et introduit le lecteur dans le grand mouvement d'espérance qui en est issu. « Afrique, réjouis-toi dans le Seigneur » (Jean Paul II).

*Paulines Publications Africa, Nairobi, 1995, 192 p.*

### **Christianity and the African Imagination**

*par Aylward Shorter*

Dans la foulée du synode africain, ce livre approfondit le thème de l'inculturation et la nécessité d'un vrai dialogue avec la tradition orale en Afrique. Celle-ci n'est d'ailleurs pas la seule source de créativité, il convient aussi de prendre en considération les traditions artistiques du continent si l'on veut donner ses chances à un christianisme authentiquement africain.

*Paulines Publications Africa. Nairobi, 1996, 128 p.*

### **Towards an African Narrative Theology**

*par Joseph Healey et Donald Sybertz*

Proverbes, contes, devinettes, chants, mythes, font partie intégrante de la tradition orale africaine. On ne peut en minimiser l'importance et, dans ce contexte, la théologie doit être aussi narrative, si elle se veut inculturée. Dans cette perspective, les auteurs abordent successivement des thèmes comme: la personne de Jésus, l'Église-famille, l'accueil de l'autre, le partage de la table, la guérison, la mission.

*Paulines Publications Africa. Nairobi, 1996, 400 p.*

## CONSEIL DE RÉDACTION

*La rencontre annuelle du Conseil de rédaction de Spiritus a permis à l'équipe et au comité de rédaction de travailler deux jours avec Michaël Amaladoss (Asie), Julien Efoé Penoukou, Nazaire Diatta et Juvénal Rutumbu (Afrique), Dennis Gira et Bruno Hübsch (France) et Cristian Tauchner (directeur de l'édition hispano-américaine).*

En préparation d'un dossier sur la vie consacrée, Marie-Josée Dor nous a proposé un exposé sur les déplacements de la vie consacrée missionnaire féminine. Quelques points s'en dégagent : comment vivre ces changements ? Quels défis posent-ils pour la formation des jeunes ? Nécessité de reformuler le charisme mais aussi de s'ouvrir à de nouveaux charismes. En Europe, les vocations se raréfient, il y a là un mystère pascal à vivre. Les religieux-prêtres ne risquent-ils pas de perdre leur charisme propre dans l'uniformisation de la vie diocésaine ? La Mission doit rester l'élément fondateur définissant le charisme et l'identité d'un institut missionnaire.

Nous avons ensuite écouté les réponses à la question que nous avons posée à quatre membres du Conseil. « *Venant de continents différents, qu'avez-vous envie de dire à Spiritus ? Pointez deux questions qui vous paraissent plus fondamentales pour la Mission aujourd'hui* ».

*Christian Tauchner*, nous a rendus attentifs aux événements qui vont marquer l'Amérique latine dans un proche avenir : *la deuxième réunion de l'Assemblée du Peuple de Dieu* à Bogota (octobre 1996) qui se propose de faire le point sur sa réflexion sur la culture, l'identité de l'Église comme peuple, les marginalisés, etc... ; *le Conseil mondial des Églises* à Salvador de Bahia (novembre 1996) dont le thème est « l'Évangile dans les cultures » ; *la 9<sup>o</sup> rencontre interecclésiale des communautés de base du Brésil* à San Luis Maranon (juillet 1997) sur le thème : « *Vie et espérance pour les masses* » ; *un Synode pour l'Amérique* qui se prépare.

De là se dégagent un certain nombre de thèmes : retrouver le cœur du kérygme et de la tradition chrétienne où tout n'a pas nécessairement la même valeur ; l'évangélisation des cultures ; les religions du peuple ; la théologie indienne ; la communication dans l'Église ; les 30 ans de *Populorum Progressio*.

*Michaël Amaladoss* nous parle de quatre documents proposés par les théologiens indiens en préparation du synode des évêques pour l'Asie. Ils portent sur: le dialogue interreligieux; l'Église locale et l'inculturation; l'Église et la politique; l'Église et l'harmonie. Dans une réunion avec les évêques indiens, ils ont retenu huit questions fondamentales: comment comprendre l'évangélisation dans le contexte indien; comment se vit la médiation unique de Jésus-Christ pour le salut de l'homme dans un contexte interreligieux; comment comprendre la relation entre Jésus Christ, le Royaume et l'Église; quelle est la relation entre religion et culture; comment comprendre la distinction entre «Église-mouvement» et «Église-institution»; comment distinguer pluralisme et pluralité des religions; peut-on utiliser les écritures non-chrétiennes dans la liturgie; comment faire passer la pensée théologique des théologiens au peuple.

De là, émergent deux grandes questions: comment comprendre et aborder le pluralisme religieux dans le monde; quel est le rôle du Saint Esprit, qui est à la fois l'Esprit du Père et l'Esprit du Fils, dans l'histoire du salut.

*Dennis Gira* nous a proposé trois dossiers: «tolérance-accueil-dialogue interreligieux»; une inculturation qui tienne davantage compte des microcosmes; une option préférentielle pour les pauvres qui soit aussi un appel à la conversion des pauvres.

*Julien Efoé Penoukou*, dans son analyse du contexte actuel de la mission en Afrique, distingue les plans politiques, socio-économiques et religieux. Il fait remarquer que le dialogue ne s'instaure pas facilement entre l'Église et ces différents contextes. D'où des questions brûlantes concernant entre autres: la mission de l'Église dans cette Afrique en mutation; la façon d'être Église pour qu'elle ne soit pas un obstacle à sa mission; la réalité des migrations qui concerne l'ensemble de l'Afrique; le désintérêt, plus grave que l'exploitation, dont l'Afrique est l'objet; le fait que bien des Africains ne comptent guère sur leurs propres capacités.

A la suite de ces exposés, les thèmes suivants ont été retenus par le Conseil comme thèmes de dossiers à venir: POPULORUM PROGRESSIO ET JUSTICE – ÉGLISE COMME MOUVEMENT – PLURALITÉ – ETHNICITÉ – MIGRATIONS – INCULTURATION.

## FORUM DES LECTEURS

« Votre revue est très intéressante. Mais, je suis né en 1914; je suis retiré de la pastorale et, après deux interventions chirurgicales, je ne puis plus suivre toutes les revues auxquelles j'étais abonné. Je vous adresse donc un chèque de soutien et vous prie de ne plus renouveler mon abonnement. Que Dieu vous bénisse! »

*Père Francis Maisonnier – Buglose*

« ... J'ai beaucoup apprécié les derniers numéros de *Spiritus*, sur "la femme", la "mission dans la faiblesse", etc. J'aime, dans cette revue missionnaire, la bonne harmonie entre une réflexion en profondeur et les témoignages du vécu d'aujourd'hui. Bonne continuation à toute l'équipe! »

*Soeur Patricia Massart – Bukavu (Zaire)*

« ... je vous remercie pour l'envoi des quatre numéros de la revue. J'y ai trouvé des articles très intéressants qui vont m'être utiles pour préparer le cinquantenaire de l'Association Médicale Missionnaire. »

*Docteur Gilbert Legrand – Lyon*

« Il faut dire que *Spiritus* fait bonne figure parmi les revues de ce type et soutient une bonne réflexion au moment où l'Église missionnaire prend un tournant difficile sans peut-être trop savoir sur quel pied théologique et méthodologique elle doit danser! ... Pour le moment, l'effort se concentre sur la transmission à la jeune génération spiritaine qui se lève dans les jeunes Églises, d'un flambeau qui en soit un, digne des profondes intuitions de nos fondateurs. Pas toujours évident, mais, avec 'Mémoire spiritaine' pour le passé et 'Spiritus' pour l'avenir, il y a moyen de ne pas trop s'égarer dans les incertitudes du présent. »

*Daniel Bouju – Bangui*

*L'équipe de Spiritus souhaite à tous ses lecteurs et lectrices de par le monde une fervente fête de Noël et une Nouvelle Année tout animée par le message de paix que le Père nous donne en Jésus.*

*En communion missionnaire avec vous tous.*

*Françoise, Abel, Pierre, Alex.*

**informations... informations... informations...**

## **MISSION DE L'ÉGLISE**

*Secrétariat administratif: 5, rue Monsieur. 75007 Paris*

N° 111: *L'Église en Afrique vit son synode.* (Avril 1996). Un numéro spécial avec des contributions d'évêques et de théologiens africains et qui aborde les grands thèmes du Synode: «Église-famille» – «Église Fraternité»; Évangélisation; Inculturation; Justice et Paix.

N° 112: *Aujourd'hui, témoins de l'Évangile.* (Juillet 1996). Ce numéro est centré sur le thème retenu, par la Coopération missionnaire en France, pour la semaine missionnaire mondiale. Il comporte aussi un dossier sur: «La famille comme Église domestique» signé Michel Dujarier.

## **QUESTIONS OUVERTES**

Le premier volume de cette collection dirigée par Dennis Gira et Abel Pasquier vient de paraître. Il est signé par Christian Aurenche et porte comme titre: «Tokombere» *Au pays des grands prêtres.*

## **CORRESPONDANCE – TÉLÉPHONE**

Pour toute correspondance avec la Revue, nous vous demandons de bien vouloir tenir compte de l'intitulé exact de notre adresse. N'oubliez pas le CEDEX: **75781 PARIS CEDEX 16.**

## **ABONNEMENTS 1997**

Comme annoncé dans le n° 144, vous trouverez en page trois de couverture les tarifs valables pour 1997. **N'attendez pas la facture**, cela nous évitera des frais. Nos finances ne sont pas inépuisables.

Si vous désirez interrompre votre abonnement, veuillez nous en avvertir. Un abonnement non formellement annulé est considéré comme renouvelé.

*TABLE DES MATIERES DU TOME XXXVII 1996*

<b>PRINCIPALES CONTRIBUTIONS</b>	<b>N°</b>	<b>PP</b>
AMALADOSS M.: Proclamer l'Évangile	145	347
BORRMANS M.: Droits de l'homme, droits de Dieu	144	316
BOSCH A.: Après l'apartheid	144	258
CHEZA M.: Un bilan du synode africain	145	425
COULON P.: Du Très Haut au Très Bas, Libermann	142	77
DELAPORTE J.: Droits humains et convivialité	144	328
DEMEERSEMAN G.: Témoins en terre d'islam	145	407
DUQUOC C.: La croix n'est pas le dernier mot de Dieu	142	69
ELIZONDO V.: Passion du Christ en Amérique latine	142	50
F.M.M.: Un voyage en Chine	143	200
GAGEY H-J.: De l'héritage à la proposition	145	389
GILLET A.: L'Esprit dans l'annonce de la foi	145	414
GILLET A.: «N'ayez pas peur» de B. Sesboué	143	186
GIRA D.: Heurts des cultures et des croyances	145	381
HEYNDRICKX J.: En Chine, un aggiornamento	143	137
JACQUIN F.: A propos de la vocation de Jules Monchanin	142	100
KI-ZERBO J.: Les droits de l'homme en Afrique	144	302
KITCHEN J.: A Londres avec les sans domicile fixe	144	251
KOVAC E.: Solidarité envers les exclus. Perspectives anthropologiques	144	291
LAMBOURION E.: En responsabilité d'hôpital	143	119
LAU M.G.: Formation des religieuses et des laïcs en Chine	143	212
LEGRAND H.: Nouveaux accents requis en théologie des ministères	143	158
LEGRAND L.: Rencontres kénotiques de Jésus	142	40
MALEK R.: Intellectuels non baptisés en Chine	143	205
MALGRAS D.: Au soir de ma vie missionnaire	142	30
MANHAEGHE E.: L'échec dans la vie missionnaire	142	23
MANHAEGHE E.: Prise de conscience dans le monde et dans l'Eglise	144	231
MARTY F.: Dire la foi dans la diversité des langues	145	356
MPUNDU J.: Le groupe Amos à Kinshasa	144	244
MWEMBEMBEZI E.: Un tournant dans ma vie missionnaire	145	374
NGOYI KALONJI N.: Les communautés de base à Kinshasa	143	132
PERERA M.: Solidarité entre les religions	144	269
PERROT C.: Service de l'Évangile et genèse des ministères à l'origine	143	173
PITAUD B.: Madeleine Delbrêl	142	87
RAULT Cl.: Mission dans la faiblesse	142	3
REYNIER C.: Le langage de la croix dans les écrits pauliniens	142	60
RIBEIRO L.: En Amérique latine, place de la femme	143	125
RICHARD P.: Exclusion et droits de l'homme. Eclairage biblique	144	278
SPIRITUS: 15 années de réflexion et d'initiatives	143	148
TAUCHNER C.: Radio et télévision	145	398
UKWUIJE B.: Missionnaire africain en Europe	142	14
VILLALPANDO J.: Un langage de la foi qui se cherche	145	366

---

Saint-Paul France S.A., 55000 Bar le Duc – Dép. lég. novembre 1996 – ISSN 0038.7665 – N° 10-96-1310  
Commission Paritaire des Papiers de Presse. Certificat n° 60792